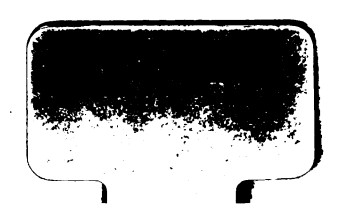



TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

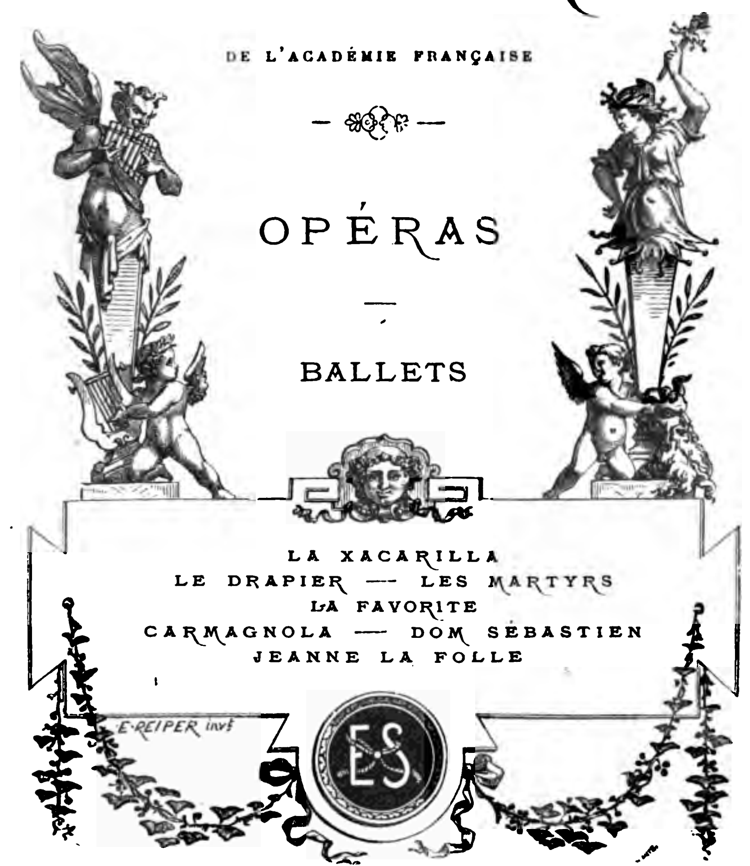
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



OPÉRAS

—

BALLETS

LA XACARILLA
LE DRAPIER — LES MARTYRS
LA FAVORITE
CARMAGNOLA — DOM SÉBASTIEN
JEANNE LA FOLLE

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1875

III. — 4.

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (Cl.) 1339, 10-3.

LA XACARILLA

OPÉRA EN UN ACTE

MUSIQUE DE M. A. MARLIANI

THÉATRE DE L'OPÉRA. — 28 Octobre 1839.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
NITHARDO, premier corrégidor de Cadix. . .	MM. F. Prévost.
COJUELO, négociant	Dérivis.
LAZARILLO, aspirant de marine	Mmes Stolz.
RITTA, fille de Cojuelo.	Dorus-Gras.

Alguazils. — Passagers. — Contrebandiers. — Soldats. — Hommes et Femmes du peuple.

A Cadix.



LA XACARILLA

Premier tableau

Un quai du port de la ville de Cadix. — A gauche, l'hôtel et les bureaux du premier corrégidor; à droite, la maison de Cojuelo, avec un balcon; à gauche, une niche pour une madone, et à côté un large banc de pierre. — Au fond, la mer et plusieurs vaisseaux, dont un sur la proue duquel on lit ces mots : *Le San-Salvador.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LAZARILLO et PLUSIEURS PASSAGERS, hommes et femmes, sortent à gauche des bureaux du corrégidor ; ils tiennent tous à la main un permis de séjour que vient de leur donner le corrégidor ; NITHARDO, le corrégidor, paraît après eux, sortant de son hôtel, et tous les passagers l'entourent.

INTRODUCTION.

LES PASSAGERS.

Ah! quel bonheur! quel heureux sort!
Merci, seigneur corrégidor!
Nous qu'une triste quarantaine
A bord, depuis longtemps, enchaîne,

Nous pouvons prendre notre essor!
Merci, seigneur corrégidor!

LAZARILLO, montrant son permis.

Mais est-ce bien en règle?

NITHARDO.

Eh! mais, relis encor!

LAZARILLO, lisant.

« Nous, de Cadix premier corrégidor,
« Nous attestons, pour qu'il en fasse usage,
« Que Jean Lazarillo, marin de l'équipage
« Du vaisseau *le San-Salvador*,
« Arrive du Mexique et qu'il a dans ce port
« Fidèlement subi sa quarantaine. »

NITHARDO, aux passagers.

Vous êtes libres!

LAZARILLO.

Non sans peine!

NITHARDO, aux passagers.

Et vous pouvez, avec le permis que voilà,
Admirer notre ville et sa splendeur nouvelle,
Et revoir vos amis dont le cœur vous appelle.

LAZARILLO, à part.

Oui, des amis!... quand on en a!

LES PASSAGERS.

Ah! quel bonheur! quel heureux sort!
Merci, seigneur corrégidor!
Par nous si longtemps attendue,
La liberté nous est rendue!
Nous pouvons prendre notre essor!
Merci, seigneur corrégidor!

(Le corrégidor sort par la gauche, les autres passagers sortent par la droite.)

SCÈNE II.

LAZARILLO, les regardant s'éloigner.

Oui, chacun d'eux s'éloigne et joyeux et content,
Et moi seul dans Cadix, cette ville inconnue,
Je n'ai pas un ami qui désire ma vue !
Pauvre Lazarillo !... personne ne t'attend !
O Ritta ! mes amours et ma seule pensée !
Toi qu'à Burgos en partant j'ai laissée;
Pour obtenir ta main, pauvre je suis parti !
Mon amour est le même...
(Avec un soupir.)
Et ma fortune aussi !

AIR.

Adieu ! ma gentille maîtresse,
Ai-je dit en quittant le port;
Adieu ! je vais dans ma détresse
Chercher la fortune ou la mort !
Oui, je veux, j'en fais la promesse,
Pour prix de mes heureux efforts,
A tes pieds mettre mes trésors,
Oui, mon amour et mes trésors !

Voici la tempête,
Voici ses éclats;
La mort sur ma tête,
La mort sous mes pas !
Si la foudre gronde,
N'importe !... avançons !...
Vers un autre monde,
Mes amis, voguons.
De l'or, de l'or ! c'est de l'or que je veux !
De l'or, de l'or ! c'est l'objet de mes vœux !

Voyez ce corsaire
Qui vogue vers nous !
A ses cris de guerre,
Amis, levons-nous !
Vite à l'abordage !
Redoublons d'efforts ;
Courons au pillage !
A nous leurs trésors !
Rien ! rien !... que le sang et la mort !
Moi qui rêvais les trésors du Potose !
Toujours soldat !... marin ! pas autre chose !
(Avec rage.)
Du fer ! du plomb !... mais de l'or !... cet or,
(Tristement.)
Seul objet de tous mes souhaits,
Jamais !... jamais !...

Ainsi, ma gentille maîtresse,
Malgré moi je reviens au port !
Je n'ai trouvé, dans ma détresse,
Ni la richesse ni la mort !
Oui, je reviens plein de tendresse,
Plus amoureux, plus pauvre encor !
Mon amour est mon seul trésor !
Voilà, voilà mon seul trésor !

Fortune fugitive,
Toi que rien ne captive,
Qui t'en vas quand j'arrive
Et sembles me braver !
Du couchant à l'aurore
Où te poursuivre encore ?
Fortune que j'implore,
Où puis-je te trouver ?

Parle ! à quelle nouvelle épreuve
Aujourd'hui me réserves-tu ?

J'ai grand faim !... et ma bourse est veuve,
Hélas ! de son dernier écu !

Fortune fugitive,
Toi que rien ne captive,
Qui t'en vas quand j'arrive
Et sembles me braver !
Du couchant à l'aurore
Où te poursuivre encore ?
Fortune que j'implore,
Où puis-je te trouver ?

Qu'un autre ici-bas te demande
Ou la richesse ou les honneurs ;
Moi, dont l'exigence est moins grande,
Je ne veux trésors ni grandeurs !
Mais si tu veux que je t'informe
Du soin qui me tient occupé,
Ne souffre pas que je m'endorme
Aujourd'hui sans avoir soupé !...

Fortune fugitive,
Que ma voix te captive ;
A mes vœux attentive,
Viens, comble mon espoir !
Au pauvre passager accorde pour ce soir
Un asile, un repos ! c'est là mon seul espoir !
(Pendant cet air, la nuit est venue.)
Voici la nuit !... je suis seul, j'imagine,
Dans cette rue !
(Regardant vers une rue à droite.)
Eh ! non ! l'on vient de ce côté !
Des gens d'assez mauvaise mine...
Sur ma bourse s'ils ont compté,
Je les plains !... Écoutons !
(Paraissent plusieurs hommes enveloppés de manteaux. Ils s'avancent sous le balcon à droite, et jouent sur leur mandoline une Xa arilla.)

SCÈNE III.

LAZARILLO, QUELQUES HOMMES, COJUELO, paraissant sur le balcon.

COJUELO, s'adressant aux musiciens et à demi-voix.

Soyez dans cette ville
Les bienvenus! Entrez! le souper vous attend!
(Ils entrent tous dans la maison à droite.)

LAZARILLO, répétant les derniers mots qu'il a entendus.

« Le souper vous attend! »
Ah! si quelqu'un pouvait m'en dire autant!
O rêve séduisant! espérance inutile
Qu'un estomac à jeun réalise en dormant.
(S'étendant sur le banc de pierre qui est à gauche.)
Dormons donc!... si je peux!

(Pendant qu'il se retourne et cherche sur le banc une position commode pour dormir, entrent d'autres hommes, enveloppés aussi dans des manteaux, et qui préludent sur leurs guitares.)

LAZARILLO, levant la tête.

O surprise nouvelle!
Encor la même ritournelle!
Cette Xacarilla... cette même chanson
Qu'on jouait tout à l'heure ici, sous ce balcon!

LE CHŒUR.

L'aiglon place son aire
Près du tonnerre;
Le chasseur téméraire
En vain espère
Le surprendre sur terre!
Chasseur, hélas!
Tu perds tes pas!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

C'est ainsi que du brave

Toujours
S'écoulent sans entrave
Les jours!
Il craint peu de ce monde
Le bruit,
Et quand l'orage gronde,
Il rit!

L'aiglon place son aire
Près du tonnerre;
Le chasseur téméraire
En vain espère
Le surprendre sur terre!
Chasseur, hélas!
Tu perds tes pas!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
(La porte de la maison s'ouvre et ils entrent.)

LAZARILLO, s'avançant doucement.

D'honneur, l'aventure est unique!
Quelle est cette Xacarilla?
Quelle est cette chanson magique
Que j'ai bien retenue!... Oui, je crois, m'y voilà!
(Il fredonne d'abord, se trompe, et puis il la chante couramment.)
Tra la, la, la, la, la, la, la,
C'est bien cela!
Tra, la, la, la, la, la,
En chantant on peut se distraire!
Moyen économique autant que salutaire
Pour tous les maux, surtout pour ceux de l'estomac.
Tra la, la, la, la, la,
Tra la, la.
(Il finit par la chanter en entier à haute voix.

SCÈNE IV.

LAZARILLO, COJUELO, sortant de l'hôtel à droite.

DUO.

COJUELO, courant vivement à Lazarillo qui chante à pleine voix

Eh ! j'ai bien entendu! Pas si haut! pas si haut!
Chez moi, camarade, entrez vite!

LAZARILLO, étonné.

Qui, moi ?

COJUELO.

Vous trouverez bon repas et bon gîte !

LAZARILLO, hésitant, à part.

Un bon repas!... au pauvre matelot!
Ma foi... ma foi! quoi qu'il arrive!...

COJUELO.

Allons ! silence ! et qu'on me suive !

LAZARILLO.

Je vous suis ! et je ne dis mot !

Ensemble.

LAZARILLO.

Fortune fugitive,
Tu veux donc que je vive !
Et de ma voix plaintive
Ton cœur s'est donc ému !
Tes faveurs, que j'ignore,
Sont plus douces encore !
Fortune que j'implore,
Tu m'as donc entendu !
Tu m'as donc entendu !

COJUELO.

D'une oreille attentive

Soyons sur le qui-vive !
Que personne n'arrive,
Ou nous sommes perdus !
D'ici jusqu'à l'aurore,
Silence !... et qu'on ignore
Quels projets sont encore
Entre nous convenus !
Venez, venez, c'est convenu !
Oui, tout est convenu !
(Lazarillo et Cojuelo entrent dans la maison à droite.)

Deuxième tableau

L'appartement de Cojuelo. — Porte au fond; porte à gauche, donnant dans d'autres chambres. A droite, un escalier dérobé et une croisée donnant sur la mer.

SCÈNE V.

RITTA, assise près de la table à droite et rêvant ; COJUELO, sortant de l'appartement à gauche.

COJUELO, à la cantonade.
Reposez-vous d'abord en cet appartement,
Mon cher hôte... on attend quelques amis encore,
De vrais amis, qu'ainsi que vous j'honore !

RITTA, se levant et s'approchant de Cojuelo.
Vous donnez donc, mon père, à souper ?

COJUELO.
Oui, vraiment !

RITTA.
Vous ne m'en disiez rien !...

COJUELO.
Ce n'est pas nécessaire !

RITTA.

Pour faire les honneurs !...

COJUELO.

Tu ne paraîtras point !

(A demi-voix.)

Demain, c'est différent ! Nous aurons, je l'espère,
Le grand corrégidor... un prétendu, ma chère !

RITTA, à part.

O ciel !

(Haut.)

Lui que l'on dit avide au dernier point !
Vous êtes donc bien riche ?

COJUELO, secouant la tête avec satisfaction.

Eh ! mais !...

RITTA.

Et plus j'y pense,
Moins je puis concevoir une telle opulence !
A Burgos, l'an dernier, pauvre petit marchand !...
A Cadix, aujourd'hui, riche négociant !...

COJUELO, avec humeur.

Que t'importe ?

RITTA.

Beaucoup !... S'il est quelqu'un que j'aime,
Et qui soit pauvre, ainsi que je l'étais moi-même !

COJUELO.

Qui ? ce mauvais sujet ?...

RITTA.

Qu'en savez-vous, hélas !
Vous ne le connaissez pas !

COJUELO.

Raison de plus !... C'est pendant mon absence
Qu'à Burgos, l'autre année, il te faisait la cour !
Un soldat !... qui n'a rien !...

RITTA.

Et qui, par sa vaillance,
Veut, au prix de son sang, mériter mon amour!

COJUELO.

Et moi, je ne veux pas d'un gendre de la sorte,
Et, s'il revient jamais, je le mets à la porte!

RITTA, *à part.*

Grand Dieu!

COJUELO.

Je suis bon père!... et pour donner ta main,
Je te laisse du temps!

RITTA.

Combien?

COJUELO.

Jusqu'à demain!
(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

RITTA, seule.

AIR.

Mon Dieu! que dois-je faire?
Faut-il, en ma douleur,
Obéir à mon père,
Obéir à mon cœur?

Quoi! parjure et traîtresse,
J'oublirais son amour!
Quand j'ai fait la promesse
D'attendre son retour!

Mon Dieu! que dois-je faire?
Faut-il, en ma douleur,

Obéir à mon père,
Obéir à mon cœur ?

Amant fidèle,
Ma voix t'appelle !
Peine cruelle
Vient m'éprouver !
Que ton cœur tendre
Puisse m'entendre !
Viens me défendre
Et me sauver !

Et vous, gentilles demoiselles,
A qui l'on donne un vieil époux,
Pour être à vos parents rebelles,
Dites-moi... comment faites-vous ?
Car je veux et je doi
jamais conserver ma foi !

Amant fidèle,
Ma voix t'appelle !
Peine cruelle
Vient m'éprouver.
Sincère et tendre,
Daigne m'entendre ;
Viens me défendre
Et me sauver !

SCÈNE VII.

RITTA, assise et la tête appuyée sur sa main; LAZARILLO, sortant de l'appartement à gauche.

LAZARILLO, à part.

Dans cet appartement ils sont une douzaine
Qui fument tous !... sans dire un mot !
Qui sont-ils ?... et qui les amène ?

Je n'ose leur parler de peur d'être en défaut !
De peur surtout qu'on ne me congédie
Avant le souper !

(S'avançant et apercevant Ritta qui ne le voit pas.)

Ciel !... en croirai-je mes yeux !

RITTA, levant la tête et poussant un cri.

Lazarillo ! ! !...

LAZARILLO.

Ma Ritta !... mon amie!

RITTA et LAZARILLO.

C'est toi !... c'est toi que je vois en ces lieux !

DUO.

O délice suprême !
Je revois ce que j'aime ;
Le bonheur m'est rendu,
Et ta douce présence
Ranime l'espérance
En mon cœur éperdu !

LAZARILLO.

La fortune contraire
A repoussé mes vœux.

RITTA.

Et voilà que mon père
M'impose d'autres nœuds !

LAZARILLO.

Je reviens misérable !

RITTA.

Moi ! le malheur m'accable !

LAZARILLO.

Mais c'est toi !

RITTA.

Je te voi !

LAZARILLO.

Te voilà !

RITTA.

Près de moi !

LAZARILLO et RITTA.

O délice suprême !
Je revois ce que j'aime ;
Le bonheur m'est rendu,
Et ta douce présence
Ranime l'espérance
En mon cœur éperdu !

RITTA.

Mais qui t'a conduit dans ces lieux ?

LAZARILLO.

Le maître du logis !

RITTA.

Mon père !
Lui qui voulait, dans sa colère,
Te chasser!!!...

LAZARILLO.

D'un air gracieux
Voilà qu'il m'invite à sa table !

RITTA.

C'est impossible !

LAZARILLO.

Dès ce soir,
Il est un talisman, magique et redoutable,
Que le hasard me donne, et qui, par son pouvoir,
Désarme tous les cœurs, ouvre toutes les portes,
Et change en dévoûment les haines les plus fortes !

RITTA.

Un talisman, dis-tu?

LAZARILLO.

Que je ne comprends pas !

RITTA.

Et c'est ?...

LAZARILLO.

Une chanson !!!

RITTA, haussant l'épaule.

Allons !

LAZARILLO.

Tu le verras !

RITTA.

O trouble ! ô funeste folie !
Qui soudain viennent le saisir !
Hélas ! sur sa raison ravie,
Mon Dieu ! me faut-il donc gémir ?

LAZARILLO.

Par l'amour seul me fut ravie
La raison qui semble me fuir !
C'est de toi que vient ma folie,
Et je n'en veux jamais guérir.

Ensemble.

LAZARILLO.

C'est toi que j'aime,
Mon bien suprême,
Plus que moi-même,
Plus que mes jours !
Plus de détresse,
J'ai pour richesse
Et ta promesse
Et tes amours.

RITTA.

C'est toi que j'aime,

Mon bien suprême,
Plus que moi-même,
Plus que mes jours.
Ma crainte cesse;
Plus de tristesse,
J'ai ta promesse
Et tes amours!

LAZARILLO.

Oui, pour toi seule je respire.

RITTA.

Pour toi je brave tout danger!

LAZARILLO.

La fortune doit nous sourire...

RITTA.

Et l'amour doit nous protéger.

Ensemble.

LAZARILLO.

C'est toi que j'aime,
Mon bien suprême,
Plus que moi-même,
Plus que mes jours!
Ta crainte cesse
Plus de tristesse,
J'ai ta promesse
Et tes amours!

RITTA.

C'est toi que j'aime,
Mon bien suprême,
Plus que moi-même,
Plus que mes jours!
Ma crainte cesse
Plus de tristesse,
J'ai ta promesse

Et tes amours !
(Il l'embrasse au moment où Cojuelo paraît à la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; COJUELO, feignant de tousser.

RITTA, effrayée, s'arrachant des bras de Lazarillo.
Ah ! grand Dieu !... c'est mon père !

LAZARILLO, cherchant à la rassurer.
Il ne nous a pas vus !

RITTA.
Si vraiment !... j'en suis sûre, et nous sommes perdus !

LAZARILLO.
Laisse donc !... n'ai-je pas mon talisman magique?

RITTA.
Rien ne peut l'apaiser !...

LAZARILLO.
Excepté la musique !

TRIO.

COJUELO, à part, avec humeur.
Ma fille en tête-à-tête avec cet étranger !
(Il fait un pas vers lui, mais Lazarillo vient de prendre une mandoline qu'il a trouvée sur une table et fredonne l'air de la Xacarilla. Cojuelo, qui s'avançait en colère, s'arrête, prend à l'instant un air gracieux et dit à Lazarillo :)
Ah ! pardon ! si je viens ainsi vous déranger !...
(L'ensemble suivant est un largo, accompagné par la Xacarilla, qui se joue seulement dans l'orchestre.)

Ensemble.

RITTA.
Quelle aventure singulière !
Lui, si terrible et si méchant !

Soudain s'apaise sa colère,
Et le voilà doux et tremblant!

LAZARILLO.

Déjà s'apaise sa colère!
Lui, si terrible et si méchant,
Le voilà réduit à se taire!
O céleste pouvoir du chant!

COJUELO.

Il faut réprimer ma colère!
Redoutons leur ressentiment!
Oublions que nous sommes père,
Ne disons rien, soyons prudent.

LAZARILLO, à Cojuelo, qui s'approche de lui.

D'enseigner, moi je me pique!
Je donne à la signora
Une leçon de musique
Sur cette Xacarilla!...
Que vous savez!...

COJUELO, à part.

Le compère
A ma fille en veut conter;
Mais on peut le laisser faire;
Bientôt il va nous quitter!

(Haut et s'approchant de Lazarillo, qui, pendant cet aparté, s'est remis à causer avec Ritta.)

Pardon, pardon, mon camarade,
D'interrompre la sérénade!
D'affaires il faut s'occuper!

LAZARILLO, à part.

Tant pis!

(Haut.)

Comment... avant souper?

COJUELO.

Oui, oui; je suis pressé; car je suis, d'ordinaire,

Et le payeur et le caissier!
Vous le savez...

LAZARILLO, avec embarras.

On ne peut se fier,
Certainement... à des mains plus honnêtes.

COJUELO.

Par moi, fidèlement, les parts ont été faites;
(Lui glissant une bourse dans la main.)
Voici la vôtre, en or!

LAZARILLO, stupéfait.

O ciel! que vois-je là?
(A Ritta.)
Une bourse pesante!

COJUELO, à Lazarillo.

Eh bien donc, prenez-la!

LAZARILLO.

Que lui-même il me donne!

RITTA, à demi-voix.

Eh bien donc, prenez-la!

COJUELO.

Prenez-la!

Ensemble.

LAZARILLO.

O surprise! ô merveille!
Je ne sais si je veille,
Mais l'amour me conseille
De toujours recevoir.
C'est charmant! c'est unique!
O talisman magique,
O divine musique,
Tout cède à ton pouvoir!

COJUELO, en riant.

C'est bien! c'est à merveille !
Probité sans pareille,
Qui jamais ne surveille
Et ne veut rien savoir !
Confrère pacifique !
Qui, simple et véridique,
Croit à l'arithmétique
Et reçoit sans rien voir !

RITTA, bas à Lazarillo.

O surprise ! ô merveille !
Je ne sais si je veille,
Mais l'amour te conseille
Ici de recevoir.
C'est charmant ! c'est unique !
O talisman magique,
O divine musique,
Tout cède à ton pouvoir!

LAZARILLO, à Cojuelo.

Je ne sais, cependant, si je dois accepter...

COJUELO.

Pourquoi donc?...

LAZARILLO.

Avant tout, il faut qu'on soit honnête !
Et nous aurions tous les deux à compter!

COJUELO, vivement et à demi-voix.

Silence ! ô ciel!... sur votre tête !

LAZARILLO.

Permettez, cependant...

COJUELO, de même.

N'allons pas discuter !
A réclamer si l'on commence,
Nous n'en finirons pas; ils vont réclamer tous!

LAZARILLO.

Quoi ! vous voulez ?

COJUELO, de même.

Votre silence.

(Lui glissant une autre bourse dans la main.)

Tenez !...

LAZARILLO, la montrant à Ritta.

Deux fois autant !

COJUELO, d'un côté et à demi-voix.

Prenez et taisez-vous !

RITTA, de l'autre côté et à demi-voix.

Prenez toujours !... Prenez et taisez-vous !

Ensemble.

COJUELO.

Je comprends à merveille !
L'intérêt le conseille !
Son œil, qui me surveille,
Ici veut tout savoir !
Tâchons que rien n'explique
L'erreur d'arithmétique
Que ma main trop modique
A commise ce soir !

LAZARILLO.

O surprise ! ô merveille !
Je ne sais si je veille !
Mais l'amour me conseille
De toujours recevoir.
C'est charmant ! c'est unique !
O talisman magique,
O divine musique,
Tout cède à ton pouvoir !

RITTA.

O surprise ! ô merveille !

Je ne sais si je veille;
Mais l'amour te conseille
Ici de recevoir.
C'est charmant ! c'est unique !
O talisman magique,
O divine musique,
Tout cède à ton pouvoir !

COJUELO, à Ritta avec humeur.

Ma fille, laissez-nous !

LAZARILLO, bas à Ritta, pendant que Cojuelo va serrer dans son secrétaire ce qui lui reste d'argent.

Et comment nous revoir?

RITTA, bas.

Dans cette salle... à dix heures... ce soir !

LAZARILLO, de même.

J'y serai...

RITTA.

Moi de même !

LAZARILLO.

A dix heures, ce soir!

(Ritta sort, et Cojuelo, se rapprochant de Lazarillo, lui dit à demi-voix :)

Voici tous nos amis!

SCÈNE IX.

LAZARILLO, COJUELO, UNE VINGTAINE D'HOMMES, sortant de l'appartement à gauche.

LAZARILLO, à part.

C'est l'instant difficile!

COJUELO, bas à Lazarillo.

Comment les trouvez-vous ?

LAZARILLO, avec embarras.

Je les trouve nombreux.

COJUELO.

Oui ! c'est pour le banquet d'adieux !

LAZARILLO, de même.

Pour le banquet... d'adieux...

COJUELO.

Vous savez...

LAZARILLO lui répond par un signe affirmatif, et dit à part :

Taisons-nous ! Seul moyen d'être habile !

(Tout cela s'est dit rapidement, à voix basse et sur la ritournelle du chœur suivant, pendant laquelle les hommes sont entrés.)

LES CONVIVES, en sourdine.

Dans le mystère et dans la nuit,
Marchons sans peur, marchons sans bruit !
C'est ici le secret réduit
Où l'amitié nous réunit !

PLUSIEURS CONVIVES, montrant Lazarillo, qui cause, à gauche, vivement et à voix basse avec Cojuelo.

Quel est donc ce nouveau venu
Qui parle avec notre hôte à voix basse ? Sais-tu
Ce qu'il est ?...

UN CONVIVE, leur répondant.

Un des siens !... le patron du navire
Qui doit sans doute nous conduire,
Et qu'il s'était chargé d'avoir. Il en répond !

LES AUTRES CONVIVES.

C'est différent !

(Traversant le théâtre et passant près de Lazarillo, qu'ils entouront.)

Sur vos soins, votre adresse,
Nous comptons tous ; de vous dépend notre richesse !
(Lui tendant la main.)
Touchez là ! Touchez là !...

LAZARILLO, leur donnant la main, avec étonnement.

Voici qui me confond !

COJUELO, à part, regardant de loin Lazarillo entouré des convives.

C'est un des chefs !... un chef d'une grande influence !
Cela se devine d'avance,
Rien qu'aux amitiés qu'ils lui font.

TOUS, à voix haute.

A table ! à table !

(Puis, sur un geste d'effroi de Cojuelo, ils reprennent tous à voix basse le motif de leur chœur d'entrée.)

A table ! à table ! et dans la nuit
Buvons sans peur, buvons sans bruit ;
Tout nous protége en ce réduit
Où l'amitié nous réunit !...

(Pendant ce chœur ils se mettent tous à table.)

COJUELO, à Lazarillo.

Vous avez la parole, et vous pouvez la prendre.

LAZARILLO, troublé.

Qui? moi?...

(Se remettant.)

Parler au lieu de boire, c'est un tort !

PLUSIEURS CONVIVES.

Il a raison ; qu'est-il besoin de nous entendre ?

LAZARILLO.

Ne sommes-nous pas tous d'accord ?

PLUSIEURS CONVIVES.

A dix heures, ce soir, le brick doit nous attendre.

COJUELO, montrant la petite porte à droite.

Au pied de l'escalier qui donne sur le port.

TOUS.

Chantons alors !...

LAZARILLO.

Chantons !

COJUELO, à Lazarillo.

C'est vous qu'on veut entendre!

LAZARILLO.

Moi!

TOUS.

Vous !... Allons, chantez à ce repas
Une ronde sur nous !...

LAZARILLO, à part.

Mon Dieu ! comment s'y prendre
Pour chanter des amis que l'on ne connaît pas?

RONDE.

Pour égayer la vie entière
Il est deux trésors précieux :
L'un que nous a donné la terre,
Et l'autre qui descend des cieux !
Et dans nos joyeuses rasades
Leur nom ne peut être oublié...
Buvons pour eux; buvons!... et chantons, camarades :
Vivent l'argent et l'amitié !

LES CONVIVES.

Buvons ! trinquons ! buvons ! et chantons, camarades :
Vivent l'argent et l'amitié !

LAZARILLO.

Que tous deux soient inséparables !
Et que tous deux règnent ici !
L'argent fait les amis durables ;
Ils vivent tous autant que lui !
Couple heureux, qui régit le monde,
A ce banquet sois convié !...
Buvons donc... Oui, buvons, et chantons à la ronde :
Vivent l'argent et l'amitié !

TOUS.

Buvons ! trinquons ! buvons ! et chantons à la ronde :
Vivent l'argent et l'amitié !

(A la fin de ce second couplet, au moment où ils sont tous debout, trinquent et criant à tue-tête, on entend à droite, sous la fenêtre et comme

venant du port, une guitare qui joue la Xacarilla. Tous s'arrêtent et écoutent.)

COJUELO.

C'est le signal!... Allons, il faut que l'on s'esquive!
Le brick attend!...

TOUS.

En mer!

LAZARILLO, à part.

En mer! quand j'en arrive!
Quand Ritta tout à l'heure et dans ce lieu m'attend.
Non pas! non pas! Cachons-nous prudemment!

(Pendant que tous les convives se disposent au départ, enlèvent la table du banquet et ouvrent la porte de l'escalier dérobé à droite, Lazarillo se glisse dans une des chambres à gauche, dont il referme la porte. Au même instant on frappe à la porte de la rue, au fond.)

TOUS, prêts à partir et s'arrêtant.

Écoutez!...

COJUELO, allant au balcon.

Qui va là?... qui vive?
Qui frappe à cette porte aussi fort?

UNE VOIX, en dehors.

Votre ami Nithardo.

TOUS.

Quoi! le corrégidor!

COJUELO, à demi-voix, sur le devant du théâtre.

Oui, vraiment... oui, chez moi, c'est le corrégidor
Que j'ai fait appeler, et c'est le coup de maître!
Dans l'intérêt commun, je veux, mes bons amis,
Vous dénoncer à lui... quand vous serez partis,
Pour détourner de moi tout soupçon.

UN DES CONVIVES.

Mais c'est traître!

COJUELO.

C'est prudent!... car enfin je reste!... et pour toujours
Vous partez!... Que Dieu garde et vos biens et vos jours!

LES CONVIVES.

Dans le mystère et dans la nuit,
Marchons sans peur, marchons sans bruit ;
Tout nous protége en ce réduit
Où l'amitié nous réunit !...

(Tous sont partis en silence par la porte à droite. La porte du fond s'ouvre. Paraissent Ritta et Nithardo.)

SCÈNE X.

COJUELO, RITTA, NITHARDO.

RITTA, à son père, annonçant le corrégidor.

Le seigneur Nithardo, qui frappait à grand bruit.
Il prétend que ce soir vous l'attendez...

NITHARDO.

Sans doute
Pour parler mariage ?

COJUELO.

Eh ! non pas ! il s'agit
D'une affaire plus grave encor !

NITHARDO.

Je vous écoute.

COJUELO.

Le hasard... et mon zèle ont remis en mes mains
Des avis précieux, des documents certains
Qu'en citoyen fidèle à vos soins je confie ;
Profitez-en !

(Il lui remet un papier.)

NITHARDO, le parcourant des yeux.

O ciel !... grâce à votre secours,
Je tiens enfin ce fil qui m'échappait toujours !
Ah ! par vous je triomphe et j'aurai du génie !
Vous serez le héros, le sauveur de Cadix !

Et des corrégidors je serai le phénix !
Holà ! quelqu'un !
(Un alguazil paraît et reste au fond du théâtre à attendre, pendant que Nithardo s'assied près de la table, à droite, et écrit.)
Donnons mes ordres au plus vite !
Ce mot de ralliement... à tous mes alguazils !

COJUELO, à part, et regardant par la fenêtre à droite.

Poursuis-les maintenant, tu le peux sans périls :
La mer, qui les emporte, a protégé leur fuite !
Et je ne crains plus rien !... car ils sont tous partis !...
(Se frottant les mains.)
Tous !...
(En ce moment dix heures sonnent à l'horloge de l'appartement; la porte à gauche s'ouvre.)

LAZARILLO, paraissant.

Dix heures !

COJUELO, l'apercevant.

O ciel !... encore un !... je frémis !...

SCÈNE XI.

LAZARILLO, sortant de l'appartement à gauche; RITTA, qui était restée assise à travailler, se lève effrayée à sa vue; COJUELO le regarde avec effroi et lui fait signe de ne pas se montrer; NITHARDO est près de la table à droite et écrit toujours ; L'ALGUAZIL est au fond, et ne voit rien.

QUATUOR.

LAZARILLO, s'avançant sur la pointe des pieds.

Du rendez-vous a sonné l'heure !
(Regardant.)
Mais Ritta n'est pas seule, hélas !

RITTA et COJUELO, lui faisant signe chacun de son côté.

Va-t'en !

NITHARDO, retournant la tête au bruit.

Quel est cet homme ? et dans cette demeure
Qui l'amène ?

COJUELO, troublé et tremblant.

J'ignore !... et... ne... le connais pas !

NITHARDO, se levant et allant à Lazarillo.

Réponds !... Ici que viens-tu faire ?

LAZARILLO, montrant Cojuelo.

Demandez à monsieur!... il le sait mieux que moi !...

COJUELO, toujours tremblant, et bas à Nithardo.

C'est faux !... il m'est... inconnu !

NITHARDO, à voix basse.

Je vous croi !
Et cela justement cache quelque mystère !

RITTA, bas à Lazarillo, lui montrant le corrégidor et son père qui causent ensemble.

Tous deux paraissent en colère ;
Je crains pour toi quelque danger !... Va-t'en !

LAZARILLO, de même.

Des dangers !... En est-il avec mon talisman ?

(Il prend la mandoline, qui est restée sur la table, et joue l'air de la Xacarilla. Aux premières mesures, le corrégidor étonné et Cojuelo effrayé lèvent la tête.)

COJUELO, avec effroi.

Grands Dieux !

NITHARDO, bas, à Cojuelo.

Entendez-vous ?... leur mot de ralliement !
La Xacarilla de Grenade !

(Montrant le papier que lui a remis Conjuelo.)

Que vous me signaliez !...

COJUELO, à part, avec désespoir.

Malheureux !... Imprudent !...

LAZARILLO, bas à Ritta, tout en continuant de jouer de la mandoline.

Vois-tu déjà l'effet ?... Le voilà tout tremblant !

Ton père aussi !

NITHARDO, bas à Cojuelo.

Je crains quelque embuscade !
Des siens, il veut peut-être avertir la brigade !
(A l'alguazil qui est resté au fond.)
Va, cours au premier poste, et sur-le-champ reviens
Pour conduire en prison le susdit camarade !
(L'alguazil sort.)

LAZARILLO, vivement.

En prison !... Et pourquoi?

NITHARDO.

Vous le savez très-bien !

Ensemble.

LAZARILLO.

Je ne sais que répondre ;
J'ai perdu mon pouvoir;
D'honneur ! c'est à confondre !
Et je n'ai plus d'espoir !

NITHARDO.

Il ne sait que répondre ;
Il est en mon pouvoir;
Je saurai le confondre,
Et remplir mon devoir !

RITTA.

Il ne sait que répondre;
Il est en leur pouvoir;
Tout sert à le confondre !
Et pour nous plus d'espoir !

COJUELO.

Il ne sait que répondre;
Ah ! je n'ai plus d'espoir !
Un mot peut me confondre !
Et l'on va tout savoir !

LAZARILLO.

Et moi, je veux savoir pour quel crime on m'arrête !
On ne peut m'enlever ce plaisir !...

NITHARDO.

Volontiers,
Puisque vous l'ignorez ; la justice est en quête
D'audacieux contrebandiers
Qui font depuis un an d'immenses bénéfices.
Ils ont des affidés, des amis prompts et sûrs,
Et sans crainte, dit-on, se glissent dans nos murs
Au signal convenu donné par leurs complices !...
C'est la Xacarilla de Grenade... cet air
Que tout à l'heure ici vous fredonniez, mon cher !

LAZARILLO, regardant Cojuelo qui détourne les yeux.

Je comprends !

NITHARDO.

C'est heureux !... L'on ignorait encore
Ces détails importants...

(Montrant Cojuelo.)

C'est à lui qu'on les doit !
Ce loyal citoyen !...

LAZARILLO, s'inclinant avec sang-froid.

Que j'estime et j'honore.
Mais d'une grave erreur je me plains à bon droit ;
Je suis innocent !

NITHARDO.

Vous ?... et comment ?...

LAZARILLO.

Je m'explique.
Absent depuis un an, j'arrive du Mexique.
Aujourd'hui je débarque !...

NITHARDO.

Et quelle preuve encor ?

LAZARILLO, lui présentant un papier.

Ce permis délivré par le corrégidor.

NITHARDO, étonné.

Par moi !

(Lisant sur le même chant et sur le même récit qu'à la première scène de l'acte.)

« Nous attestons, pour qu'il en fasse usage,
« Que Jean Lazarillo, marin de l'équipage
« Du vaisseau *le San-Salvador*,
« Arrive du Mexique, et qu'il a dans ce port
« Fidèlement subi sa quarantaine. »

(Regardant Lazarillo.)

En effet... oui... tantôt... un souvenir confus...
Je crois le reconnaître !

LAZARILLO.

Ah ! ce n'est pas sans peine !

NITHARDO.

Mais je n'y comprends rien !

RITTA.

Ni moi !

COJUELO, à part.

Ni moi non plus !

Ensemble.

LAZARILLO.

Il ne sait que répondre ;
En moi renaît l'espoir ;
Et, prêt à les confondre,
Je reprends mon pouvoir !

NITHARDO.

D'honneur, c'est à confondre ;
Je croyais tout savoir...
Et ne peux rien répondre
Ni rien apercevoir !

RITTA.

Il ne sait que répondre,
Et, malgré son savoir,
Tout semble le confondre ;
En moi renaît l'espoir !

COJUELO.

Que faire et que répondre?
Je suis en son pouvoir !
Un mot peut me confondre...
Car il doit tout savoir !

LAZARILLO, s'approchant de Cojuelo, et à demi-voix, pendant que le cor régidor examine toujours le papier qu'il tient.

Je sais tout maintenant !

COJUELO, tressaillant.

O ciel !

LAZARILLO.

Et je me tais !...
Si vous voulez !

COJUELO, tremblant.

Que dois-je faire ?
Que vous faut-il ?

LAZARILLO.

Devenir mon beau-père !

COJUELO, avec colère.

Jamais !... jamais !...

LAZARILLO.

Vraiment?...

COJUELO.

Jamais !...

LAZARILLO, reprenant la mandoline.

Alors...

Ensemble.

LAZARILLO, jouant de la mandoline.

Joyeuse Xacarille!
Chanson vive et gentille,
Protége mes amours!
J'implore ton secours!

COJUELO, tremblant, et à demi-voix.

Moi!... lui donner ma fille!...
Maudite Xacarille...
T'entendrai-je toujours?...
Je tremble pour mes jours!

NITHARDO, levant la tête.

Qu'est-ce donc?

LAZARILLO.

De cet air qu'avec bonheur je chante,
Seigneur, ne soyez pas surpris!
Je puis, l'aventure est piquante,
Vous dire comment je l'appris!

COJUELO, vivement, et à voix basse.

Monsieur... de grâce!...

LAZARILLO, de même.

Eh bien!... serai-je votre gendre?

COJUELO, hésitant, et toujours à demi-voix.

Je le voudrais... Mais le corrégidor
A ma parole!...

LAZARILLO.

On peut la lui reprendre!...

COJUELO.

Jamais!...

NITHARDO, toujours occupé, près de la table, à parcourir ses papiers, lève la tête avec impatience.

Qu'est-ce donc?

COJUELO, courant vivement à lui.

Rien !

LAZARILLO, qui, par ce mouvement, se trouve près de Ritta, lui dit à demi-voix :

C'est bien !... Il va se rendre!
Répète comme moi cet air... cet air encor !

Ensemble.

LAZARILLO et RITTA, à demi-voix.

Joyeuse Xacarille,
Chanson vive et gentille,
Protége mes amours !
J'implore ton secours !

COJUELO, tremblant et haletant.

Maudite Xacarille !
De plus voici ma fille
Partageant ses amours....
Et, tremblant pour mes jours,
Je cède à vos amours !

NITHARDO, étonné, et regardant Cojuelo.

A la voix de sa fille,
Quel trouble en ses yeux brille !
Dois-je donc en ce jour
Craindre pour mon amour ?

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; L'ALGUAZIL, SOLDATS, ALGUAZILS, HOMMES et FEMMES DU PEUPLE, se précipitant dans l'appartement.

FINALE.

L'ALGUAZIL et LE CHŒUR, montrant Lazarillo.

Qu'on le saisisse à l'instant même !

Allez ! c'est par l'ordre suprême
De notre grand corrégidor,
Qui veille ici sur notre sort !
Vive le grand corrégidor !

NITHARDO, arrêtant les soldats qui veulent s'emparer de Lazarillo.

Eh non ! c'est une erreur !... Je fus mal informé !

COJUELO, poussé par Lazarillo, et s'avançant en tremblant vers Nithardo.

Oui, sans doute... mal informé...

LAZARILLO, bas.

Allons, parlez !... ou bien je parlerai moi-même !

COJUELO, au corrégidor, montrant Lazarillo.

Je n'osais vous le dire... il aime...
Ma fille.

RITTA, baissant les yeux.

Et il en est aimé !...

COJUELO.

Et, malgré ma parole, il deviendrait peut-être
Trop dangereux pour vous d'insister...

NITHARDO.

Je comprends
Pourquoi vous prétendiez ne pas le reconnaître !
Par intérêt pour moi. Je vous rends vos serments !
(Le prenant à part et à demi-voix.)
Mais pour notre autre affaire... un rapport bien fidèle
Au conseil général par moi sera dressé ;
Et, bons citoyens, notre zèle
Par le pays, du moins, sera récompensé.

LE CHŒUR.

Vive le grand corrégidor
Qui veille ici sur notre sort !
Vive le grand corrégidor !



LE DRAPIER

OPÉRA EN TROIS ACTES

MUSIQUE DE F. HALÉVY.

Théatre de l'Opéra. — 6 Janvier 1840.

PERSONNAGES — ACTEURS.

PERSONNAGES	ACTEURS
MAITRE BAZU, marchand drapier, premier échevin de la ville de Chartres	MM. Levasseur.
GAUTIER, maître sonneur et échevin de la ville de Chartres.	Massol.
URBAIN, jeune étudiant, amoureux de Jeanne. . .	Mario.
FRÈRE BENOIST, moine	Alizard.
L'INCONNU . . . . / **LE CAPITAINE DELANOUE**, ...	F. Prévost.
JEANNE, fille de maître Bazu.	Mmes Nau.
BERTHE, amie de Jeanne	Élian.

Seigneurs et Dames de la ville. — Hommes et Femmes du peuple. — Greffiers. — Archers de la ville. — Troupes royales.

A Chartres, au commencement de l'année 1589.



LE DRAPIER

ACTE PREMIER

Le magasin d'un marchand drapier en 1589. — Porte au fond et croisées se fermant avec des volets. — A droite, une petite porte conduisant dans la rue. — A gauche, une porte et un escalier tournant, conduisant à l'appartement de maître Bazu. — A droite, un comptoir. — A gauche, une petite table et des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE, assise à droite, au comptoir, la tête appuyée sur sa main et rêvant; BAZU, assis à gauche, à côté de GAUTIER, près de la table où brûle une lampe.

INTRODUCTION.

Ensemble.

BAZU et GAUTIER, se donnant la main.

Touchez là, touchez, compère.
C'est conclu, c'est convenu ;
(A demi-voix.)
Mais le plus profond mystère,

Ou pour nous tout est perdu !
(A voix haute.)
C'est conclu, c'est convenu !
Tout est dit ! c'est convenu.

JEANNE, de l'autre côté, à part.

Rien ne peut donc me soustraire
Au malheur que j'ai prévu !
Oui, tel est l'ordre d'un père...
Pauvre Urbain !... tout est perdu !

BAZU, à Gautier, à demi-voix.

Ainsi donc, les deux rois...

GAUTIER, de même.

S'avancent vers la ville.

BAZU.

Et le pays Chartrain...

GAUTIER.

Par eux est envahi.

BAZU, secouant la tête.

La Ligue alors va mal !...

GAUTIER.

Et, pour un chef habile...

BAZU.

C'est, je crois, le moment...

GAUTIER.

De changer de parti !

BAZU, baissant encore plus la voix.

Pourtant, aux ennemis ouvrir ainsi la porte,
Moi premier échevin, et par le peuple élu !...

GAUTIER, de même.

Raison de plus !... Que le Valois l'emporte,
Le premier échevin est le premier pendu !

BAZU.

C'est juste!

GAUTIER.

Au même sort aussi je dois m'attendre!
Car nous sommes, dans Chartre, huit ou dix souverains,
Et vous devez demain me nommer votre gendre!
Ainsi tout nous unit!

BAZU.

Suivons mêmes destins!

Ensemble.

BAZU et GAUTIER.

Touchez là! touchez, compère!
C'est conclu, c'est convenu;
(A demi-voix.)
Mais le plus profond mystère,
Ou pour nous tout est perdu!
(A voix haute.)
C'est conclu, c'est convenu.
Tout est dit! c'est convenu!

JEANNE, à part.

Rien ne peut donc me soustraire
Au malheur que j'ai prévu!
Oui, tel est l'ordre d'un père...
Pauvre Urbain!... tout est perdu!

(En ce moment entrent des seigneurs et des dames qui s'approchent du comptoir pour acheter.)

BAZU, à sa fille qui ne les voit pas.

A quoi pensez-vous, péronnelle?
C'est ma plus noble clientelle,
Allons, allons, servez donc
Les pratiques de la maison.

(S'adressant aux seigneurs et aux dames qui ne sont pas occupés à acheter, et leur présentant Gautier.)

Vous qui, chez moi, daignez vous rendre,

Je vous présente ici mon gendre...

JEANNE, à part.

Ah! plus d'espoir!

BAZU, continuant.

Gautier... qui d'abord est fort bien!
Puis, sa fortune à la mienne est égale :
Maître sonneur de notre cathédrale,
Et des clochers de Chartre inspecteur et gardien;
De plus, un de nos chefs!

GAUTIER.

Bon ligueur!

BAZU.

Un confrère!

LES SEIGNEURS et LES DAMES.

Et quand donc cet hymen?

BAZU.

Dès demain!

JEANNE, d'un air suppliant.

Ah! mon père!

(Entre, en ce moment, un inconnu enveloppé d'un manteau.)

JEANNE, allant à lui.

Monsieur, que voulez-vous?

L'INCONNU.

Deux aunes de drap d'or.

GAUTIER, bas à Bazu, pendant que l'inconnu regarde des étoffes au comptoir, à droite.

C'est l'envoyé du roi, cet émissaire habile,
Sous ce déguisement, introduit dans la ville
Pour s'entendre avec nous!

L'INCONNU, à Jeanne, qui lui a montré plusieurs étoffes.

Non, ce n'est pas encor
Ce que je veux.

(S'avançant vers Bazu.)
Et voici votre père
Qui me comprendra mieux, j'espère !

BAZU, s'approchant de lui, et le saluant.

Heureux de vous servir !

L'INCONNU, à voix basse.

Renvoyez tous ces gens !
Il faut que je vous parle à tous les deux.

BAZU, de même.

J'entends !
(A part.)
La peur déjà me gagne.

GAUTIER, le poussant.

Allons donc !

BAZU, entendant, au dehors, sonner une clochette.

Voici l'heure
Où chaque bon bourgeois doit fermer sa demeure.
(A Jeanne.)
Ce soin-là te regarde !

TOUS.

Oui, c'est le couvre-feu !
Nous sortons ! Adieu, maître, adieu !
(Ils sortent tous par le fond, excepté l'Inconnu, Gautier, Bazu et Jeanne.)

SCÈNE II.

L'INCONNU, GAUTIER, BAZU, JEANNE.

JEANNE, bas, à son père.

Eh ! mais, mon père...
Ce monsieur ne s'en va pas !

BAZU.

Ne t'en étonne pas, ma chère !
C'est un marchand !

GAUTIER.

C'est un confrère !

BAZU.

Un riche fabricant de draps
Qui vient nous proposer...

L'INCONNU.

Une excellente affaire.

BAZU.

Dont nous voulons causer dans ma chambre, là-haut !
Toi, Jeanne, dans ces lieux, ferme tout comme il faut,
Puis, va dormir... je le veux !

JEANNE.

Oui, mon père !

(On voit les trois hommes monter par l'escalier, à gauche, et entrer dans une chambre du premier étage.)

SCÈNE III.

JEANNE, seule; elle va fermer les volets des croisées, tirer les verrous, puis descend en rêvant, jusqu'au bord du théâtre.

ROMANCE.

Premier couplet.

Mon père l'ordonne,
Et, dans sa rigueur,
veut que je donne
Ma main, sans mon cœur !
Quand votre caprice
Veut que je bannisse
Qui m'a su charmer,
Dites-moi, mon père,
Comment il faut faire
Pour ne plus l'aimer ?

Deuxième couplet.

J'aurai ce courage,
Je dois obéir!
Mais quand cette image,
Que l'on veut bannir,
Vient dans l'âme émue
Et devant la vue,
Toujours se placer...
Dites-moi, mon père,
Comment il faut faire,
Pour n'y plus penser?

(On frappe à la petite porte à droite.)

On frappe à la porte secrète...
A cette heure, je n'ose ouvrir!
Prudemment je dois avertir
Mon père!...

UNE VOIX, en dehors.

Jeannette! Jeannette!
De grâce, ouvre-moi!

JEANNE.

C'est Urbain... je tremble d'effroi!

(Elle hésite un instant, regarde du côté de l'escalier à gauche; Urbain continue à frapper en dehors, et pour le faire taire elle va ouvrir.)

SCÈNE IV.

JEANNE, URBAIN.

DUO.

URBAIN, s'approchant tristement de Jeanne.

Demain, l'on dit qu'on vous marie,
Malgré vos serments et mes vœux!

JEANNE.

Ah! c'est le malheur de ma vie!

Mais mon père a dit : Je le veux !

URBAIN.

Il défend aussi qu'on vous aime ;
Mais moi, je ne peux obéir,
Et je viens, dans ma peine extrême,
Vous voir, avant que de mourir !

JEANNE et URBAIN.

O toi, ma patronne chérie,
Viens nous donner aide et secours.
Saints et saintes, que je supplie,
Protégez-nous dans nos amours !

URBAIN.

Moi, pauvre étudiant,
Sans amis, sans famille,
Sans un denier vaillant,
Puis-je épouser la fille
Du plus riche marchand
De cette noble ville ?
Non, ma plainte est stérile
Je subirai mon sort !

Fidèle aux Guise, élevé dans la haine
De Henri de Valois... j'irai joindre Mayenne,
Et dans ses rangs j'irai chercher la mort !

JEANNE, vivement.

Tu ne partiras pas, c'est moi qui t'en supplie ;
Écoute la voix d'une amie !
Et si tu m'aimes... reste, Urbain...

URBAIN, avec amour.

Si tu m'aimes... suis-moi, partage mon destin,
Partons !

(Jeanne recule effrayée.)

Ensemble.

JEANNE.

Ah ! je t'aime, je t'aime
Cent fois plus que moi-même ;
Mais trahir, en mon cœur,
Et mon père et l'honneur...
Non, un pouvoir suprême,
Plus fort que l'amour même,
Ici retient mes pas...
Je t'aime !... je t'aime !...
Et je n'ose pas !...

URBAIN.

Quoi ! tu m'aimes, tu m'aimes,
Nos tourments sont les mêmes,
Et toi, tu ne veux pas
Suivre, aujourd'hui, mes pas !
Jeanne, à tes lois suprêmes,
Mon honneur, mes jours mêmes,
J'immole tout, hélas !
Et toi !... toi, tu m'aimes !
Et tu n'oses pas !...

JEANNE.

Ah ! c'est toi qui veux que je meure !

URBAIN.

Non, non ! mais je demande au ciel de nous unir.
Au trépas avec joie on me verrait courir,
Si pour un jour, si pour une heure,
Tu pouvais m'appartenir !
Mais un tel sacrifice, hélas !
Demande trop d'amour, et tu ne m'aimes pas !

Ensemble.

JEANNE.

Ah ! je t'aime ! je t'aime !
Cent fois plus que moi-même ;

Mais trahir, en mon cœur,
Le devoir et l'honneur...
Non, un pouvoir suprême,
Plus fort que l'amour même,
Ici retient mes pas...
Je t'aime... je t'aime !...
Et je n'ose pas !...

URBAIN.

Quoi ! tu m'aimes, tu m'aimes,
Nos tourments sont les mêmes,
Et tu ne voudrais pas
Suivre aujourd'hui mes pas !
Jeanne, à tes lois suprêmes,
Mon honneur, mes jours mêmes,
J'immole tout, hélas !
Et toi !... toi, tu m'aimes !
Et tu n'oses pas !...

JEANNE, écoutant.

Mais quel est ce bruit
Dont mon cœur frémit ?

(On voit au bout de l'escalier, à gauche, paraître Bazu et ses deux compagnons qui descendent.)

Ah ! c'est mon père !...

URBAIN.

Fuyons !...

(Il veut traverser le théâtre pour regagner la porte à droite, par laquelle il est entré, mais Jeanne lui fait signe qu'il sera vu.)

JEANNE.

Il n'est plus temps...

(Lui montrant une porte à gauche, qui est presque sous l'escalier.)

Là !...

(Urbain se cache et disparaît. Jeanne revient vivement et toute tremblante au bord du théâtre.)

BAZU, descendant et s'approchant d'elle.

Qu'est-ce donc, ma chère?...
Pas encore couchée?...

JEANNE.

Ah! j'y vais!

BAZU, d'un ton sévère.

Hâtez-vous...

JEANNE, prête à partir, à part.

Comment sortira-t-il?... Mon Dieu, protégez-nous!

(Elle remonte lentement l'escalier et disparaît.)

SCÈNE V.

GAUTIER, L'INCONNU, BAZU, URBAIN, caché.

L'INCONNU.

Ainsi donc, l'alliance entre nous est formée,
Le premier échevin nous a donné sa foi!

BAZU, un peu tremblant et regardant autour de lui.

Vous y pouvez compter!

GAUTIER.

Nous sommes tout au roi!

URBAIN, entr'ouvrant la porte à gauche et écoutant.

Qu'entends-je!

L'INCONNU.

Cette nuit, avec son corps d'armée,
Châtillon sous ces murs s'avancera sans bruit.

GAUTIER.

Si nous pouvons vous ouvrir la poterne,
Nous le ferons.

L'INCONNU, lui serrant la main.

C'est dit.

BAZU.

Mais plus que nous encor, le peuple ici gouverne..
Frère Benoist, surtout, ce moine qui nous hait !
Si son œil, qui m'épie, empêchait ce projet,
Par un signal, du moins, nous vous ferons connaître
L'endroit et le moment où vous devez paraître,
Pour entrer à coup sûr dans la place !...

L'INCONNU.

En effet,
C'est tout ce qu'il nous faut !

BAZU.

Le tout sans intérêt !

GAUTIER.

Pour l'honneur de servir la cause royaliste !

L'INCONNU, fouillant dans sa poche.

De vos demandes j'ai la liste.
Voici d'abord, pour répondre à nos vœux,
Ce que vous exigiez.

(Remettant un parchemin à Bazu.)

Des lettres de noblesse !

URBAIN, à part et de la porte du cabinet.

Pour une trahison !

L'INCONNU.

Plus tard et pour vous deux,
Valois signalera sa royale largesse ;
Je retourne vers lui !

BAZU.

Je l'aurais conseillé ;
C'est plus prudent...

(Il s'approche de la table à gauche et serre dans un portefeuille le parchemin qu'on vient de lui remettre. — On frappe à la porte du fond, il regarde autour de lui avec effroi.)

Silence !

UNE VOIX, en dehors.

Ouvrez!... ouvrez, mon frère!

BAZU, à part.

C'est ce damné Benoist!

FRÈRE BENOIST, au dehors.

Vous êtes éveillé,
A travers vos volets brille de la lumière!

BAZU, à voix haute, vers le fond.

Je vais ouvrir.

(A voix basse, à l'Inconnu et à Gautier.)

Partez...

(Leur montrant la porte secrète, à droite.)

Par ce passage obscur,
Vous allez vous trouver à l'instant en lieu sûr.

GAUTIER, à l'Inconnu.

Je guiderai vos pas!

(Ils sortent par la droite.)

BAZU, allant au fond ouvrir au frère Benoist.

Qui diable, en ma demeure,
Peut le conduire?

(Pendant que Bazu remonte vers le fond, Urbain, sur le devant du théâtre, entr'ouvre la porte à gauche pour voir s'il n'y aurait pas moyen de fuir. — Ses yeux tombent sur le portefeuille qui est sur la table et dans lequel Bazu vient de serrer le parchemin.)

URBAIN, prenant le parchemin.

Ah! voyons, et lisons!

(Il rentre dans le cabinet.)

BAZU, qui vient d'ouvrir au frère Benoist et qui le voit entrer suivi d'un flot de peuple, hommes et femmes.

Quand je le croyais seul, il m'amène, à cette heure,
Une légion de démons!

SCÈNE VI.

BAZU, FRÈRE BENOIST; HOMMES et FEMMES du peuple, entrant par le fond; JEANNE, descendant, au bruit, de l'escalier à gauche.

FINALE.

LE CHOEUR, s'adressant à Bazu.

Trahison !... trahison !
Le peuple, en sa vengeance,
Ne veut pas de clémence.
Trahison !... trahison !
Ni pitié, ni pardon !
Non !

FRÈRE BENOIST.

Par nous la toute-puissance
Fut remise dans vos mains :
Vous, l'un de nos échevins,
Punissez qui nous offense !

LE CHOEUR.

Trahison !... trahison !
Le peuple en sa vengeance,
Ne veut pas de clémence.
Trahison !... trahison !...
Ni pitié, ni pardon !
Non !

BAZU.

Qu'est-ce donc ?

FRÈRE BENOIST.

On prétend, mon frère,
Qu'un traître que l'on poursuit,
Jusqu'en nos murs s'est glissé cette nuit ;
Qu'il rôde en ce quartier... et, d'un regard sévère,
Nous visitons chaque maison !

BAZU, froidement.

C'est très-prudent, et vous avez raison !
Voyez partout !...

FRÈRE BENOIST, à part.

Son calme m'inquiète.
Je me suis donc trompé?

(Haut.)

Si tard pourquoi veiller?

BAZU.

Nous marions demain ma fille, ma Jeannette;
Et, pour tout mettre en ordre, il faut bien travailler.

FRÈRE BENOIST, à part, d'un air triste.

Je me suis trompé... c'est fâcheux !...

(Pendant ce temps, des archers de la ville sont montés par l'escalier à gauche et en redescendent sans avoir rien trouvé. — D'autres, qui étaient entrés également dans la chambre en bas, à gauche, en ressortent, tenant Urbain au collet.)

BAZU, l'apercevant.

Qu'ai-je vu ? c'est Urbain !...

TOUS.

C'est Urbain dans ces lieux !

JEANNE, à demi-voix, avec désespoir.

Ah ! je suis perdue !

URBAIN, à demi-voix, lui serrant la main.

Non, tant que je vivrai !

(Au frère Benoist.)

Fuyant de rue en rue,
Le peuple furieux, contre moi conjuré,
A l'instant même, ici je suis entré,
Pour trouver un asile.

FRÈRE BENOIST, au peuple.

Il était donc de ceux qu'on poursuivait?

URBAIN.

J'en conviens.

FRÈRE BENOIST.

Et sais-tu quel était leur projet ?

URBAIN, regardant Bazu.

De livrer, cette nuit, les portes de la ville
A Henri de Valois.

FRÈRE BENOIST.

C'est lui qui les guidait !

URBAIN, regardant toujours Bazu.

Non !... et le hasard, seul, tantôt m'a fait connaître
Ce complot odieux.

BAZU, tremblant.

Ah ! tu connais le traître ?...

URBAIN, froidement.

Sans doute !...

BAZU, de même.

Et tu l'as vu ?...

URBAIN, avec intention.

J'étais presque à deux pas.

BAZU, de même.

Son nom ?...

URBAIN, lui serrant la main et à voix basse.

Rassurez-vous.

(Haut.)

Je ne le dirai pas !

JEANNE, à demi-voix.

Et moi, je veux tout dire !

URBAIN, à demi-voix, à Jeanne.

Tais-toi !... j'ai mon projet.

(Haut, au frère Benoist et au peuple.)

Je devais vous instruire

Des desseins d'un perfide et de ses attentats :
Prévenez-les... ce mot doit vous suffire.
Mais pour son nom... je ne le dirai pas !

(On entraîne Urbain. — Tout le peuple sort en désordre, tandis que sur le devant du théâtre, Bazu tout effrayé, et Jeanne désolée, tombent chacun sur un fauteuil.)





ACTE DEUXIÈME

Le vestibule de la maison de ville. — A gauche l'entrée d'une chapelle particulière. — A droite, sur le premier plan, la porte des prisons de la ville. — Du même côté, un escalier conduisant dans l'intérieur de la maison de ville et aux salles du tribunal. — Le fond du théâtre est fermé par une grille à hauteur d'appui. — Dans le lointain on aperçoit les jardins du cloître et la cathédrale de Chartres.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÈRE BENOIST, descend avec deux greffiers l'escalier qui conduit au tribunal; puis BAZU.

FRÈRE BENOIST, aux archers qui sont à la porte des prisons.

Braves archers, veillez sur votre prisonnier.
Du grand conseil je vais remettre la sentence
A maître Bazu le drapier,
Notre échevin!

(S'avançant au bord du théâtre.)

Oui, plus j'y pense,
Et plus je trouve singulier,
Qu'un premier échevin, magistrat populaire,
S'absente dans l'instant le plus essentiel,
L'instant de condamner!... Un ministre du ciel

Connaît mieux son devoir !

(Apercevant Bazu qui sort de la chapelle à gauche.)

J'allais chez vous, mon frère !

BAZU, montrant la porte à gauche.

Je sors de la chapelle où tout est préparé
Pour l'hymen de ma fille ; et ce devoir sacré
M'a privé d'assister au conseil, mais mon zèle
Est connu !

FRÈRE BENOIST.

Le conseil a rendu son arrêt
Sans vous !

BAZU, avec inquiétude.

Eh ! quel est-il ?

FRÈRE BENOIST.

La mort...

BAZU, tremblant.

Et... ce... rebelle
Ce... traître... n'a rien dit ?

FRÈRE BENOIST.

Il est resté muet !

BAZU, à part, et respirant plus librement.

Grâce au ciel !

FRÈRE BENOIST.

Mais on veut connaître ses complices !

BAZU, à part.

Ah ! puisse-t-il les taire !

FRÈRE BENOIST.

On l'amène en ces lieux !
Et par tous les moyens, même par les supplices,
C'est vous qu'on a chargé d'obtenir ses aveux !

BAZU, troublé.

Qui ? moi !...

FRÈRE BENOIST, montrant Urbain que des archers viennent d'amener.

Jusqu'à demain, sa mort est différée !
Jusqu'à midi !

BAZU, à part.

Grands Dieux !

FRÈRE BENOIST.

Entre vos mains livrée,
De sa tête à présent je n'ai plus nul souci,
Et vous en répondez sur la vôtre !

BAZU, s'inclinant.

Merci !

(Frère Benoist sort après avoir remis à Bazu le parchemin qui contient la sentence.)

SCÈNE II.

URBAIN, BAZU, ARCHERS.

BAZU, déroulant le parchemin.

O ciel ! c'est son arrêt de mort,
Que moi-même je dois lui lire.
(Essayant de lire et bégayant.)
Je... je... tente un inutile effort,
Sur mes lèvres ma voix expire !

URBAIN, froidement.

Qu'avez-vous donc, maître Bazu?

BAZU, tremblant.

Du conseil, c'est l'arrêt suprême,
(Vivement.)
Que je n'ai pas signé.

URBAIN, de même.

Peu m'importe !

BAZU.

Et moi-même,
J'en ignorais le contenu !

URBAIN.

Je vous écoute... allons... lisez, maître Bazu!

Ensemble.

BAZU.

O moment difficile !
O terreur ! ô tourment !
(Montrant Urbain.)
Le coupable est tranquille,
Et le juge est tremblant !
Il est calme, et je suis tremblant !

URBAIN.

Le trépas est facile,
A qui meurt innocent !
Oui, mon cœur est tranquille,
Et le sien est tremblant !
Devant moi, je le vois tremblant.

BAZU, lisant l'arrêt d'une voix entrecoupée.

« Nous, membres du conseil suprême,
« Ayant fait comparaître, aujourd'hui devant nous,
« Urbain l'étudiant ... »

URBAIN, voyant que l'émotion le force à s'arrêter.

Et bien donc, qu'avez-vous ?

BAZU, continuant.

« Et convaincus par son silence même,
« Le condamnons... »

URBAIN.

Après ?

BAZU, s'essuyant le front, et à part.

Ah ! quel trouble est le mien!

(Continuant en tremblant.)
« A la peine de mort ! »

URBAIN, froidement, et prenant le parchemin.
C'est bien!

Ensemble.

BAZU.

O moment difficile !
O terreur! ô tourment!
Le coupable est tranquille,
Et le juge est tremblant !
Il est calme, et je suis tremblant !

URBAIN.

Le trépas est facile,
A qui meurt innocent !
Oui, mon cœur est tranquille,
Et le sien est tremblant!
Devant moi, je le vois tremblant!

BAZU, à demi-voix.

Pour vous faire parler, ils m'ordonnent, hélas !
D'employer la menace et même la torture !
(Vivement.)
Rassurez-vous, je ne l'emploierai pas !

URBAIN, avec calme.

Je suis prêt à parler !

BAZU, s'adressant vivement aux archers qui sont restés au fond.

Éloignez-vous, soldats !
Du prisonnier je réponds, et je jure
De le bien surveiller !

(Les archers s'éloignent, disparaissent, et Bazu se rapproche d'Urbain, qui est demeuré seul.)

URBAIN, qui pendant ce temps, a achevé de lire la sentence.

Ainsi donc, à midi,
Demain, je dois mourir !

BAZU.

Ils le veulent ainsi !

URBAIN.

Eh bien ! je subirai la mort que l'on me donne
Sans me plaindre, et surtout sans dénoncer personne !

BAZU.

L'excellent cœur !

URBAIN.

Je mets pourtant
Une condition à tant de dévoûment.
Sur mon front innocent, avant que le fer brille,
Je prétends qu'aujourd'hui tu me donnes ta fille.

BAZU.

O ciel !

URBAIN.

Je veux par toi que nous soyons unis,
Ou je vais tout apprendre aux magistrats... Choisis !

Ensemble.

BAZU.

Que dire, que faire ?
O piége infernal !
Comment me soustraire
A ce coup fatal ?
Double perfidie,
Et double tourment !
Lui donner ma vie,
Ou bien mon enfant !

URBAIN.

Devenez mon père,
Et d'un cœur loyal,
Je saurai me taire
Sous le coup fatal.
Quand près d'une amie,

Le bonheur m'attend,
Je donne ma vie
Pour un seul instant !

BAZU, avec colère.

Jamais, jamais ! je ne puis m'y résoudre !

URBAIN, faisant un pas pour sortir.

Je vais donc avouer alors la vérité.

BAZU, effrayé.

Ah ! sur mon front gronde la foudre !
(Haut.)
Un instant, par humanité,
Urbain, réfléchis et prends garde :
Quand j'y consentirais... Comment vous marier ?

URBAIN, froidement.

Ce n'est pas moi, c'est vous, que ce soin-là regarde !

BAZU.

Toi coupable !
(Se reprenant vivement.)
Non pas ! mais toi mon prisonnier ? ..

URBAIN.

Alors le prisonnier va tout dire !

BAZU, avec désespoir.

Que faire ?

Ensemble.

BAZU.

O rage ! ô colère !
O piége infernal !...
Comment me soustraire
A ce coup fatal ?
Double perfidie,
Et double tourment !
Lui donner ma vie,
Ou bien mon enfant !

URBAIN.

Devenez mon père,
Et d'un cœur loyal,
Je saurai me taire
Sous le coup fatal.
Quand près d'une amie
Le bonheur m'attend,
Je donne ma vie
Pour un seul instant!

BAZU, furieux.

Eh bien! accuse-moi! Fais comme tu voudras!
Je nierai tout!... L'on ne te croira pas!

URBAIN, avec ironie.

Ce peuple ne me croira pas!...

BAZU.

Pour armer contre moi sa fureur vengeresse,
Il faudrait une preuve, et tu n'en peux donner!

URBAIN.

Ah! je n'en puis donner!
(Lentement et à demi-voix.)
Et ces lettres de noblesse...

BAZU, effrayé.

O ciel!

URBAIN, de même.

Que le Valois a pris soin de signer
Pour vous et pour Gautier!

BAZU, de même.

C'en est fait de ma vie!

URBAIN.

De votre double perfidie
Ce témoignage assuré,
Je le tiens! Je le tiens, et je le montrerai!...

Ensemble.

BAZU, avec effroi.

Ah ! je cède, je cède
A l'effroi qui me possède !
Que le ciel me soit en aide !
Et pour préserver mes jours,
Je cède, je cède :
Je vais couronner tes amours.

URBAIN, avec joie.

C'en est fait, je vois qu'il cède
A l'effroi qui le possède ;
Que l'amour nous soit en aide !
Oui, pour préserver ses jours,
Il cède, il cède,
Et va couronner mes amours.

BAZU.

Tu le veux !... je vais tout disposer... en silence !
Mais tu me l'as promis, tu ne parleras pas !

URBAIN.

Je le jure ! Et tous deux nous jurons alliance !

BAZU et URBAIN, à demi-voix et se donnant la main.

Jurons ! jurons ! alliance et silence !...

BAZU.

Aujourd'hui l'hyménée !

URBAIN.

Et demain le trépas !

Ensemble.

BAZU.

Ah ! je cède, je cède
A l'effroi qui me possède !
Que le ciel me soit en aide !
Et pour préserver mes jours,
Je cède, je cède ;

Je vais couronner ses amours.

URBAIN.

Ah ! c'en est fait, il cède, il cède
A l'effroi qui le possède !
Que l'amour nous soit en aide !
Oui, pour préserver ses jours,
Il cède, il cède
Et va couronner mes amours.

(Bazu sort par le fond, après avoir rappelé les archers, et leur avoir fait signe de surveiller de loin le prisonnier.)

SCÈNE III.

URBAIN, et DES ARCHERS au fond et loin de lui.

AIR.

URBAIN.

Elle est à moi ! Monarques de la terre,
Enviez mon bonheur ! je règne, je suis roi !...
Elle est à moi !... Que gronde le tonnerre,
Je brave ses éclats et mourrai sans effroi...
Elle est à moi !...

A mes yeux
S'ouvrent les cieux,
O ma belle maîtresse !
Un seul jour,
Un jour d'amour,
Et puis, mourir d'ivresse !

De mon printemps
Ces rapides instants,
Le trépas les moissonne,
Mais le plaisir
Va les embellir,
Et l'amour les couronne.

A mes yeux
S'ouvrent les cieux,
O ma belle maîtresse!
Un seul jour,
Un jour d'amour!
Et puis, mourir d'ivresse!

JEUNES FILLES, *en dehors.*

Voici l'heure où de la chapelle
Les portes saintes vont s'ouvrir!
Anges des cieux, veillez sur l'épouse nouvelle,
Priez pour elle.
Et descendez pour la bénir!

URBAIN, *écoutant.*

Qu'ai-je entendu? Ce sont les chants de l'hyménée!
Jadis pour mon rival et maintenant pour moi!
Car c'est à moi que Jeanne est destinée,
Et je vais recevoir sa foi :
Mais demain... oui, demain... à mes serments fidèle,
Je l'ai promis... la mort cruelle
Va me séparer d'elle.

Adieu, rêves d'amour!
Adieu, ma fiancée,
Si vite délaissée...
Près de toi, ma pensée,
Jeanne, vivra toujours.
Oui, demain je succombe,
Mais heureux, mais vainqueur!
Je descends dans la tombe
Avec tout mon bonheur!

A mes yeux
S'ouvrent les cieux,
O ma jeune maîtresse!
Un seul jour

Un jour d'amour,
Et puis mourir d'ivresse!

SCÈNE IV.

URBAIN; DES JEUNES FILLES, compagnes de Jeanne, entrent sur le théâtre, se dirigeant vers la chapelle à gauche; puis JEANNE.

LES JEUNES FILLES.

Voici l'heure où de la chapelle
Les portes saintes vont s'ouvrir!
Anges des cieux, veillez sur l'épouse nouvelle,
Priez pour elle,
Et descendez pour la bénir!

(Jeanne, habillée en mariée, sort en rêvant de la chapelle, et reçoit, sans les écouter, les compliments de ses compagnes; mais elle lève les yeux, aperçoit Urbain et court à lui.)

URBAIN.

C'est elle!...

JEANNE.

En croirai-je mes yeux?
Mon bon ange permet qu'ici je te revoie!

URBAIN.

Pour mon bonheur!...

JEANNE.

Dans ses traits quelle joie!
(Vivement.)
On te fait grâce?

URBAIN.

Ah! c'est bien mieux!...

JEANNE.

Ton innocence est donc reconnue?

URBAIN.

Ah! bien mieux!

Et des mortels tu vois le plus heureux !

JEANNE, tristement.

Dans une heure pourtant au pied du sanctuaire
On me marie, et l'autel est dressé !
Je venais y prier ma mère...
« Sauve-moi d'un hymen à mon bonheur contraire ! »
Lui disais-je !

URBAIN.

Et ton vœu par elle est exaucé !

JEANNE, le regardant avec étonnement.

Comment cela ?...

LES JEUNES FILLES.

Voici l'heure où de la chapelle
Les portes saintes vont s'ouvrir,
Anges des cieux, veillez sur l'épouse nouvelle,
Priez pour elle,
Et descendez pour la bénir !

SCÈNE V.

LES MÊMES ; BAZU, sortant de la chapelle.

BAZU, aux compagnes de Jeanne qui l'entourent.

Cet hymen n'aura lieu que ce soir... et je veux
(Leur montrant sa fille.)
Qu'un instant sans témoin on nous laisse tous deux.
(Il les fait sortir par la grille du fond qu'il referme sur elles ; il fait signe aux deux archers qui étaient restés à droite en sentinelles, de rentrer dans l'intérieur de la prison; puis, regardant autour de lui avec crainte et ne voyant plus personne, il s'approche mystérieusement de Jeanne et d'Urbain.)

FINALE.

BAZU, à demi-voix.

Avec frayeur, avec zèle et prudence

En bon père, j'ai tout disposé, mes enfants,
Venez...

JEANNE, *étonnée.*

Que dit-il?

BAZU, *à sa fille.*

Du silence...

(*Bas à Urbain.*)

Tu le vois, cher Urbain, j'ai tenu mes serments!

URBAIN, *de même.*

Et je tiendrai les miens!

(*Montrant Jeanne.*)

Mais je veux qu'elle ignore
Le prix que cet hymen doit me coûter...

BAZU.

J'entends!

URBAIN, *de même.*

Laissez-lui son erreur, jusqu'à demain encore...

BAZU, *de même.*

Je le juré...

(*Haut.*)

Venez, venez, mes chers enfants.

JEANNE.

Dans quels lieux, mon père?...

BAZU.

A la chapelle solitaire,
Où, gagné par mon or, un ministre des cieux
Doit en secret vous unir tous les deux.

JEANNE, *stupéfaite.*

Tous les deux!

URBAIN, *avec joie.*

Tous les deux!

BAZU.

Il le faut...

URBAIN, montrant Bazu.

Il le veut !

BAZU, regardant autour de lui avec inquiétude.

Je le veux... je le veux...

Ensemble.

JEANNE.

O surprise ! ô mystère !
O changement heureux !
Quoi ! c'est lui, c'est mon père,
Qui nous unit tous deux !

O doux mariage !
O jour sans nuage,
Jour d'heureux présage,
Qui nous charme tous !
Longtemps la tempête
(Montrant Urbain.)
Gronda sur sa tête,
Le bonheur s'apprête
Et brille pour nous.

BAZU.

Dans l'ombre et le mystère,
Venez, époux heureux,
Et sous les yeux d'un père
Formez les plus doux nœuds.
(A part.)
J'enrage... j'enrage !
Mais de cet outrage,
Bientôt le veuvage
Nous vengera tous !
Mais loin de ma tête
Chassons la tempête.

Sous un air de fête
Cachons mon courroux.

URBAIN.

Doux hymen, sort prospère
Qui comble tous mes vœux!
Oui, c'est lui, c'est son père,
Qui nous unit tous deux.

Quand l'amour m'engage,
Qu'un jour sans nuage
Précède l'orage
Dont j'attends les coups!
En vain la tempête
Menace ma tête,
Le bonheur s'apprête
Et brille pour nous!

JEANNE, à Bazu.

Mais quand j'ai votre aveu, pourquoi donc ce mystère?
Et pourquoi donc aux yeux de tous
Ne pas proclamer mon époux?

URBAIN, bas à Bazu.

C'est à vous de répondre...

BAZU passant près de Jeanne.

Y penses-tu, ma chère?
Et Gautier qui devait t'épouser ce matin!
Maître Gautier, dont la colère
Me forcerait peut-être à changer de dessein!

JEANNE, vivement.

Vous dites vrai...

Ensemble.

BAZU.

Dans l'ombre et le mystère,
Venez, époux heureux,
Et sous les yeux d'un père

Formez les plus doux nœuds.
(A part.)
J'enrage... j'enrage !
Mais de cet outrage
Bientôt le veuvage
Nous vengera tous !
Mais loin de ma tête
Chassons la tempête :
Sous un air de fête
Cachons mon courroux...

JEANNE.

Dans l'ombre et le mystère
Partons, époux heureux,
Et sous les yeux d'un père
Formons les plus doux nœuds.

O doux mariage,
O jour sans nuage,
Jour d'heureux présage
Qui nous charme tous !
Longtemps la tempête
(Montrant Urbain.)
Gronda sur sa tête,
Le bonheur s'apprête
Et brille pour nous !

URBAIN.

Doux hymen, sort prospère,
Qui comble tous mes vœux !
Oui c'est lui, c'est un père
Qui nous unit tous deux.

Quand l'amour m'engage,
Qu'un jour sans nuage
Précède l'orage
Dont j'attends les coups !
En vain la tempête

Menace ma tête,
Le bonheur s'apprête
Et brille pour nous !

(Ils vont pour partir. Paraît Gautier en costume de marié et sortant de la chapelle.)

JEANNE.

Dieu ! c'est lui !...

BAZU et URBAIN.

C'est Gautier !

SCÈNE VI.

LES MÊMES; GAUTIER.

GAUTIER, à Jeanne.

Auprès de la plus belle
J'arrive, époux galant !
De l'hymen qui m'appelle
L'amour sonne l'instant !

URBAIN, s'avançant.

Non, cet instant si désirable,
Maître Gautier, ne sonne pas pour vous !

GAUTIER.

Et pour qui donc ?

URBAIN.

Pour moi !

GAUTIER, à Bazu.

L'audace est admirable.
Vous l'entendez sans frémir de courroux !

URBAIN.

Il fait bien plus, il nous unit lui-même.

GAUTIER, à Bazu.

Il veut rire ?...

BAZU, avec embarras.

Eh! non pas!... Il le fallait... il l'aime !

GAUTIER.

Qu'entends-je ? Vous manquez à des serments sacrés!

BAZU, avec humeur et à demi-voix.

Il le fallait!

GAUTIER.

N'importe, et ma juste colère...

URBAIN.

S'apaisera.

GAUTIER.

Jamais!...

URBAIN, froidement.

Pour cet hymen prospère,
Il nous faut un témoin... vous nous en servirez !

GAUTIER, hors de lui.

C'est trop fort!...

URBAIN.

Pour cela, je n'ai qu'un mot à dire...

(Il lui parle à l'oreille.)

GAUTIER, tremblant.

O ciel!

(Urbain lui parle encore.)

Qu'entends-je!

(Il lui parle toujours.)

A peine je respire!...

(A Bazu.)

Ce qu'il dit est-il vrai ?...

BAZU.

Trop vrai... j'en ai frémi!...

GAUTIER, tremblant de tous ses membres.

Alors... alors... et... s'il en... est ainsi...

Ensemble.

JEANNE.

O surprise ! ô mystère !
En croirai-je mes yeux ?
Quoi ! malgré sa colère,
Il nous unit tous deux !

O doux mariage,
O jour sans nuage,
Jour d'heureux présage
Qui nous charme tous !
Longtemps la tempête
(Montrant Urbain.)
Gronda sur sa tête,
Le bonheur s'apprête
Et brille pour nous !

GAUTIER et BAZU.

Dans l'ombre et le mystère,
Allez, époux heureux,
Et, sous les yeux d'un père
Formez les plus doux nœuds.

J'enrage ! j'enrage !
Mais de cet outrage
Bientôt le veuvage
Nous vengera tous !
Mais loin de ma tête
Chassons la tempête,
Sous un air de fête,
Cachons mon courroux !

URBAIN.

Doux hymen ! sort prospère,
Qui détruit tous ses vœux !
Et, malgré sa colère,
Il nous unit tous deux !

Quand l'amour m'engage,

Qu'un jour sans nuage
Précède l'orage
Dont j'attends les coups !
En vain la tempête
Menace ma tête,
Le bonheur s'apprête
Et brille pour nous !

(Urbain prend la main de Jeanne; Bazu marche devant eux en leur montrant la porte de la chapelle ; Gautier les suit.)





ACTE TROISIÈME

Premier tableau

Un appartement de la maison de maître Bazu. — Deux portes latérales. — Deux croisées en pans coupés, au fond. — Une cheminée à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAZU, seul, près d'une table sur laquelle est une lampe.

De fureur et de crainte agité tour à tour,
Je n'ai pu fermer l'œil !... Ah ! quelle rude épreuve
De voir ainsi sa fille et mariée et veuve !...
Et d'être, malgré soi, beau-père pour un jour !...
Ma pauvre fille !... Enfin, c'est un mal nécessaire...
On retrouve un mari plus aisément qu'un père !...

SCÈNE II.

BAZU ; GAUTIER, entrant par la porte du fond, s'avance doucement près de Bazu et lui frappe sur l'épaule.

DUO.

GAUTIER.

Eh bien ! maître Bazu?...

BAZU.

Comment, c'est vous, compère!
Le jour naissant à peine nous éclaire,
Et vous voilà sur pied !

GAUTIER.

J'y suis bien obligé!
Je ne puis pas dormir par la frayeur que j'ai !
Sept heures du matin...

BAZU.

A notre cathédrale!

GAUTIER.

Et ce n'est qu'à midi qu'Urbain doit mourir !

BAZU.

Oui!

GAUTIER.

Et d'ici là, compère, ô terreur sans égale !
S'il parle, s'il dit tout, s'il nous dénonce?

BAZU.

Lui !
Calmez-vous ! A l'amour, sans regret, il s'immole!
A son âge, compère, on tient à sa parole!

GAUTIER.

Ce n'est pas comme au nôtre ! Ah! quand il sera mort
Je serai plus tranquille !... Où donc est-il?

BAZU, montrant la porte à droite.

Il dort!

GAUTIER, avec colère.

Il dort... là!

BAZU.

Sans doute.

GAUTIER, de même.

Il dort!

Ensemble.

GAUTIER.

De fureur mon âme est saisie !
Et je sens un jaloux transport !
Mais, mais... malgré ma jalousie,
La frayeur est plus forte encor !

BAZU.

De frayeur son âme est saisie !
Il ressent un jaloux transport.
Pourtant, malgré sa jalousie,
La frayeur est plus forte encor !

GAUTIER.

Hier, brûlant d'espoir, il vous fit sa promesse,
Mais, aujourd'hui, le cœur plein d'amour et d'ivresse,
S'il n'allait plus vouloir mourir ?

BAZU.

Ah ! quelle trahison !

GAUTIER.

C'est à faire frémir !

BAZU, l'empêchant de parler haut.

Modérez-vous !

GAUTIER.

Et pourquoi donc ?

BAZU.

Il dort !

GAUTIER, avec colère.

Il dort ! ! !

Ensemble.

GAUTIER.

De fureur mon âme est saisie,
Et je sens un jaloux transport !
Pourtant, malgré ma jalousie,

La frayeur est plus forte encor !

BAZU.

De fureur son âme est saisie,
Il ressent un jaloux transport.
Pourtant, malgré sa jalousie,
La frayeur est plus forte encor !

SCÈNE III.

LES MÊMES ; FRÈRE BENOIST.

GAUTIER.

Ah ! c'est frère Benoist !

BAZU.

Chez moi que vient-il faire ?

FRÈRE BENOIST, à Bazu.

Eh bien ! le prisonnier, mon frère,
A-t-il enfin parlé ?

BAZU.

Je n'ai rien obtenu !
Ni par force, ni par prière ;
Et cependant, depuis hier, mon frère,
Je ne l'ai pas quitté : chez moi je l'ai tenu !...

GAUTIER, vivement.

Afin d'être plus à portée
De recevoir, devant moi, ses aveux !

BAZU.

Aucuns !

FRÈRE BENOIST.

Je viens alors m'entendre avec vous deux,
Afin que soit exécutée
La sentence !

GAUTIER.

Entre nous, le plus tôt vaut le mieux !

FRÈRE BENOIST, à Gautier.

Mais avant tout, je viens, mon frère,
Sur votre hymen, qu'hier on célébra, je croi,
Vous faire compliment!

GAUTIER, bas à Bazu.

Dieux !... il croit que c'est moi,
Qui suis le marié!

BAZU, de même.

Tant mieux, laissez-le faire!

FRÈRE BENOIST, d'un air piqué.

Et quoiqu'on ne m'ait pas invité...

BAZU.

Nous n'avons
Invité nul convive!

GAUTIER.

Et pour bonnes raisons!

BAZU.

En ces circonstances critiques...

GAUTIER.

Et dans ces crises politiques...

BAZU.

Chacun doit éviter l'éclat...

FRÈRE BENOIST.

Je vous comprends.
Mais votre peine est inutile,
Et je ne suis pas, dans la ville,
Le seul qui vous apporte ici des compliments...
(On entend, en dehors, et par les croisées du fond, une aubade dans la rue.)

CHŒUR DU PEUPLE, en dehors.

Que les chants d'hyménée
Parviennent jusqu'à vous!
Chantons la destinée
De ces heureux époux!

FRÈRE BENOIST, allant ouvrir les portes.

C'est tout votre quartier.

GAUTIER, bas à Bazu avec colère.

Ah! que Satan l'emporte!
Des compliments... à moi!...

BAZU.

Que vous importe?
Recevez-les.

GAUTIER, avec colère.

Eh! non vraiment!

(Montrant la porte à droite.)

Quand mon rival est là qui les entend!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; HOMMES et FEMMES DU PEUPLE, à qui frère Benoist a ouvert la porte, entrant sur le théâtre.

Ensemble.

GAUTIER.

Ah! ces chants d'hyménée
Excitent mon courroux!
Victime infortunée,
Par frayeur, taisons-nous.

FRÈRE BENOIST et LE CHŒUR.

Que ces chants d'hyménée
Parviennent jusqu'à vous.
Fêtons la destinée
De ces heureux époux.

BAZU, montrant Gautier.

Ah! ces chants d'hyménée
Excitent son courroux.
A notre destinée

Hélas ! soumettons-nous !

DES GENS DU PEUPLE.

Pour le quartier, aujourd'hui, quelle fête !
Un mariage à célébrer ;
Puis, on vient de nous l'assurer,
Un autre spectacle s'apprête !

D'AUTRES GENS DU PEUPLE.

Eh ! oui, vraiment, c'est aujourd'hui !
C'est, dit-on, sur la grande place,
Que d'Urbain le cortége passe.
(A frère Benoist.)
Nous irons tous !... c'est à midi.

FRÈRE BENOIST.

Oui, l'arrêt le prescrit ainsi,
C'est à midi !

GAUTIER, à part.

Plus tôt si je le peux ! oui... de la cathédrale,
Seul, j'ai les clefs et vais, de par Satan !
Faire glisser l'aiguille en son cadran,
Pour avancer l'heure fatale !

TOUTES LES FEMMES, s'approchant de Gautier avec des bouquets.

Beau marié !... des dames de la halle
Recevez aujourd'hui les vœux et les bouquets.

GAUTIER, avec fureur à Bazu.

A moi, compère, des bouquets !

BAZU, à demi-voix.

Que vous importe ? payez-les !...

GAUTIER.

Moi, les payer !

DES GENS DU PEUPLE, offrant aussi des bouquets à Bazu.

A son beau-père,
Nous en offrons aussi !...

(Au milieu de la foule paraît, habillé en ouvrier, l'inconnu qu'on a vu au premier acte, il présente un bouquet à Bazu.)

L'INCONNU.

Daignez jeter les yeux
Sur ce bouquet.

BAZU, le reconnaissant, et tout effrayé.

Encor lui ! quel mystère !

L'INCONNU, à voix basse.

Surtout sur le billet qu'il contient...

BAZU, à part, tremblant.

Ah ! grands Dieux !

(L'inconnu se mêle à la foule et disparaît.)

Ensemble.

BAZU.

Fatale destinée
Qui plane encor sur nous,
De ta main obstinée
Comment parer les coups ?

GAUTIER.

Abrégeons l'hyménée
Dont mon cœur est jaloux.
L'heure une fois sonnée,
Il tombe sous leurs coups.

LE CHOEUR.

Que les chants d'hyménée
Parviennent jusqu'à vous !
Fêtons la destinée
De ces heureux époux.

(Gautier, frère Benoist et tout le peuple sortent par la porte du fond.)

SCÈNE V.

BAZU, seul, après avoir regardé avec soin autour de lui.

Ils sont partis !... oui, tous !... Quelle audace nouvelle...
Et quels nouveaux desseins ramènent dans nos murs

De Henri de Valois l'émissaire fidèle ?
(Regardant la lettre.)
Je ne veux plus tremper dans leurs complots impurs !
(Il regarde encore autour e lui, et se décide à ouvrir la lettre, qu'il lit à demi-voix.)
« Je sais quels contre-temps hier ont empêché
« De livrer la poterne... Aussitôt j'ai caché
« Nos soldats dans un bois, et non loin de la ville.
« Ils sont prêts à l'attaque... et vous seul, chef habile,
« Pouvez nous indiquer un favorable instant !
« S'il se présente... alors, sonnez toutes les cloches
« De votre cathédrale... et ce signal bruyant
« De loin nous apprendra que par vous les approches
« Sont libres, et qu'on peut tenter l'assaut... »
(S'interrompant.)
Vraiment !
Moi !... m'exposer encore !... A d'autres... je vous prie !
Mes chers amis, ne comptez plus sur moi,
Dans mon logis je reste coi,
Et je renonce aux complots pour ma vie !...
Si vous attendez que ma main
Fasse de nos clochers jouer la sonnerie,
Vous attendrez longtemps !... On vient... brûlons soudain
Cet écrit indiscret...
(Il le brûle à la lumière de la lampe.)
C'est Urbain, c'est mon gendre !
Qui bientôt ne le sera plus !

SCÈNE VI.

BAZU, URBAIN, sortant de la porte à droite.

URBAIN, s'avançant près de Bazu.
Tous mes serments seront tenus !
Et les bourreaux de moi ne pourront rien apprendre.
Mais laissez-moi, du moins, prêt à finir mon sort,

Les instants de bonheur qui me restent encor!

(Bazu lui serre la main, lui rappelle encore sa promesse et sort.)

SCÈNE VII.

URBAIN, puis JEANNE.

DUO.

URBAIN, seul.

Bonheur des cieux! bonheur suprême,
Et que la mort ne peut ravir!
Elle est à moi, celle que j'aime,
Elle est à moi! je peux mourir!

JEANNE, sortant de la porte à droite et s'approchant d'Urbain.

De mon père craignant l'empire,
Il fallait cacher mes amours!
Mais à présent, je puis te dire :
Urbain, je t'aime!... et pour toujours!

URBAIN, soupirant.

Pour toujours!

JEANNE, avec tendresse.

Oui, pour toujours!

Ensemble.

URBAIN, à part.

Que de grâce et de charmes!
Ah! j'étais trop heureux!
Et je sens que les larmes
S'échappent de mes yeux.

JEANNE, gaiement.

Plus de crainte ou d'alarmes!
Goûtons un sort heureux!
Avenir plein de charmes
Qui comble tous mes vœux!

JEANNE.

Ah! maintenant je suis tranquille,
Et tu ne me quitteras pas.

URBAIN, avec douleur.

Jeannette !

JEANNE.

Quel plaisir, quand tantôt, dans la ville,
L'on me verra m'appuyant sur ton bras !

URBAIN, de même.

Jeannette !

JEANNE.

A toi je donne et ma vie et mon âme.
Et vois, ami, combien d'heureux instants !
Nous sommes jeunes !

URBAIN.

Oui, ma femme !

JEANNE.

Et nous pourrons nous aimer si longtemps !

Ensemble.

URBAIN, gaiement et tendrement.

Près de toi, dans cette demeure,
Quel doux instant, quel heureux jour !
(A part.)
Car il me reste encor une heure...
Une heure d'ivresse et d'amour !

JEANNE.

Auprès de toi, dans ces demeures,
Nous ne verrons que d'heureux jours,
Et je veux que toutes les heures
S'embellissent par les amours.

(Urbain presse Jeanne sur son cœur. En ce moment on entend l'horloge de la cathédrale sonner midi.)

URBAIN, *avec terreur.*

O ciel ! ô ciel ! qu'entends-je ?

JEANNE, *tranquillement.*

Rien... c'est midi !

URBAIN, *avec douleur.*

Déjà ! déjà !...

(*A peine midi a-t-il sonné, qu'on entend toutes les cloches sonner en carillon.*)

JEANNE, *gaiement.*

Quel bruit étrange !
C'est comme un jour de fête ! ah ! quel beau carillon !...
Mais qu'as-tu donc ?... O ciel ! Des larmes !
Tu pleures...

URBAIN.

Non vraiment !

JEANNE.

D'où naissent tes alarmes ?
Parle, il faut tout me dire !

URBAIN.

Eh bien ! écoute-moi !
Auras-tu de la force et du courage ?

JEANNE.

Achève !
J'en aurai ! J'en aurai toujours auprès de toi !

URBAIN.

Eh bien ! si mon bonheur, hélas ! n'était qu'un rêve,
S'il fallait te quitter... toi, ma vie et mon bien...

JEANNE, *se récriant avec effroi.*

Comment !...

URBAIN.

Tu vois, déjà !

JEANNE, *cherchant à se calmer.*

Non, non... je ne dis rien !

URBAIN.

Si l'honneur m'imposait un cruel sacrifice...
Si j'ai fait un serment qu'il faut que j'accomplisse...

JEANNE.

Eh bien...

URBAIN.

Eh bien !
Ton père conspirait... et la mort le menace !...

JEANNE.

O ciel !...

URBAIN.

Je me suis dit criminel à sa place,
Pour t'épouser ; pour être à toi pendant un jour,
J'ai donné tous les miens !

JEANNE, poussant un cri.

Ah !

URBAIN.

Mes plus douces heures
Viennent de s'écouler, hélas ! et sans retour...

JEANNE, le serrant dans ses bras.

Et moi, je ne veux pas, mon Urbain, que tu meures !...

URBAIN.

Je l'ai juré !...

JEANNE.

Qu'importe ! et tes jours et ta foi,
Ainsi que tes serments, à présent sont à moi !
Dussé-je révéler cet horrible mystère,
Tu vivras, Urbain, tu vivras !...

URBAIN.

Et si tu parles, c'est ton père
Que tu vas livrer au trépas !

Ensemble.

JEANNE.

O vous qui voyez mon effroi,
Mon Dieu ! prenez pitié de moi !

URBAIN.

Calme tes pleurs et ton effroi !
O toi que j'aime, écoute-moi !

Je ne verrai pas le déclin
De ce jour dont j'ai vu l'aurore !
Mais qui n'envierait mon destin ?
Et qu'ai-je à désirer encore ?...
Je fus aimé ! je fus heureux !...
Tes larmes baigneront ma cendre !...
Je venais de quitter les cieux,
Et j'y retourne pour t'attendre !...

Ensemble.

JEANNE.

Non, rien ne peut nous désunir,
Et près de toi je veux mourir !
(Pleurant.)
O vous, qui voyez mon effroi,
Mon Dieu ! prenez pitié de moi !...

URBAIN.

Oui, je vois la mort sans frémir,
Je fus heureux... je puis mourir !
Ah ! par pitié... tais-toi, tais-toi !
Calme tes pleurs et ton effroi !...

SCÈNE VIII.

Les mêmes ; GAUTIER, entrant par la porte du fond ; BAZU, sortant de la porte à gauche. Le carillon continue toujours.

GAUTIER.

L'heure fatale sonne.

URBAIN, froidement.

Je suis prêt !

JEANNE.

Mon Urbain !

URBAIN, à Bazu.

Du destin qui l'ordonne
Je suis prêt à subir la loi !

BAZU.

Dieu, je frémis !

URBAIN, à Jeanne.

Toi, Jeannette... tu m'as promis...
Du courage !

JEANNE, pleurant.

J'en ai !...

(Il lui parle à voix basse, et cherche à la consoler.)

GAUTIER, à demi-voix à Bazu.

Par prudence infinie,
Je viens d'avancer l'heure !... et même avec fracas,
J'ai fait jouer, pour lui, la grande sonnerie,
Pour annoncer à tous hautement son trépas !

BAZU, effrayé.

Grand Dieu, qu'avez-vous fait?...

GAUTIER.

Déjà la ville entière,
Femmes, enfants, citoyens et soldats,

Accourent tous en foule!...

(Urbain veut s'éloigner.)

JEANNE, le retenant.

Oh! non! tu resteras.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; FRÈRE BENOIST, ARCHERS, GENS DU PEUPLE qui entrent derrière eux et se pressent aux portes.

FRÈRE BENOIST, montrant les archers et remettant un ordre à Bazu.

Qu'on nous livre le criminel!

JEANNE, à haute voix.

Il ne l'est pas!...

URBAIN, à voix basse et lui serrant la main.

Et les jours de ton père
Que pour sauver les miens, tu vas livrer!...

JEANNE.

O ciel!

URBAIN, se tournant vers le frère Benoist.

Oui, je suis seul coupable et suis prêt à vous suivre!

JEANNE, au frère Benoist.

Et moi je ne dois pas le quitter!

FRÈRE BENOIST.

Et pourquoi?

JEANNE.

Coupable comme lui, je dois cesser de vivre.

FRÈRE BENOIST.

Que dites-vous?

JEANNE.

Sa complice... c'est moi!...

Ensemble.

JEANNE, à Urbain.

Même sort nous rassemble :
Vivre ou mourir ensemble !
Je m'attache à tes pas !
C'est toi seul que j'adore,
Et nous serons encore
Unis par le trépas.

URBAIN.

Vouloir mourir ensemble !
D'effroi, pour toi, je tremble.
Ah ! ne suis point mes pas !
Si l'époux qui t'adore,
Hélas ! t'est cher encore,
Jeannette, tu vivras !

JEANNE, à Urbain.

Ne te l'ai-je pas dit ?... à toi ma vie entière !

BAZU, à Jeanne.

Que fais-tu ?

JEANNE, à voix basse.

Mon devoir, en suivant mon époux !
Et dans le ciel, je prierai Dieu, mon père,
De crainte que son sang ne retombe sur vous !

Ensemble.

JEANNE.

Même sort nous rassemble :
Vivre et mourir ensemble !
Je m'attache à tes pas !
C'est toi seul que j'adore,
Et nous serons encore
Unis par le trépas !

URBAIN.

Eh quoi ! mourir ensemble !

D'effroi, pour toi, je tremble !
Ah ! ne suis point mes pas !
Si l'époux qui t'adore,
Hélas ! t'est cher encore,
Jeannette, tu vivras !

(Les archers emmènent Urbain que l'on arrache des bras de Jeanne évanouie. — En ce moment on entend au dehors un grand bruit de tambours, de trompettes et des cris confus.)

LE CHŒUR, en dehors.

Aux armes ! aux armes ! aux armes !

GAUTIER, BAZU et LE CHŒUR.

Entendez-vous ces cris d'alarmes?

FRÈRE BENOIST, regardant par une des croisées.

Voyez-vous fuir de tous côtés
Les habitants épouvantés !

LE CHŒUR, en dehors.

Valois !... Valois !...

FRÈRE BENOIST, regardant toujours.

Eh ! oui, de par saint-George !
L'ennemi dans la ville !

TOUS.

Ah ! je me meurs d'effroi...

BAZU, bas à Gautier.

C'est votre faute... à vous !

GAUTIER, étonné.

A moi?

BAZU.

Par vous, dans nos remparts, on se bat, on s'égorge !

GAUTIER, étonné.

Et comment?... qu'ai-je fait?...

BAZU.

Tout est perdu !... tais-toi !...

(Écoutant.)
Eh non !... n'entends-tu pas ces cris ?...

LE CHOEUR, en dehors.

Vive le roi !...

BAZU, avec enthousiasme.

Nous triomphons !... Mes amis, suivez-moi !

Deuxième tableau

La grande place de la cathédrale.

SCÈNE X.

URBAIN, enchaîné, est amené par les ARCHERS, au milieu du PEUPLE, qui se presse sur ses pas. — La hache est levée sur sa tête, lorsqu'on entend le bruit des tambours et des trompettes. — Les TROUPES ROYALES commencent à paraître ; à leur vue, les archers se jettent à genoux, ainsi que le peuple ; — Le capitaine DELANOUE parait entouré d'OFFICIERS. Il court à Urbain, dont il détache les fers. — En ce moment, et du milieu de la foule, sort JEANNE, pâle et échevelée, qui se précipite dans les bras d'Urbain. — Derrière elle s'avancent maîtres BAZU et GAUTIER.

DELANOUE, s'adressant au peuple.

Des murs de Chartres je m'empare,
Au nom de Henri Trois et du roi de Navarre !
Ils marchent sur Paris, et je viens, en leur nom,
Vous apporter à tous amnistie et pardon !
(S'avançant vers Bazu et Urbain.)
Comptez sur leurs bienfaits, vous, citoyens fidèles,
Par qui j'ai pénétré dans ces remparts rebelles !

URBAIN, serrant Jeanne dans ses bras.

Ah ! le trésor que j'ai suffit à mon bonheur,
Je n'ai rien fait pour vous !...
(Montrant Bazu.)
A lui seul tout l'honneur.

DELANOUE, frappant sur l'épaule de Bazu et s'adressant à Urbain.

Il a, pour nous guider, saisi l'instant propice
Où pour courir à ton supplice
Le peuple et les soldats désertant les remparts
Les laissaient à nos coups ouverts de toutes parts,
(Montrant Bazu.)
Il exposait ses jours !

GAUTIER, bas à Bazu.

Et comment, je vous prie,
Vous, jadis si peureux, fites-vous tant d'exploits ?...

BAZU, avec enthousiasme.

Un fidèle sujet, sans peur, donne sa vie
Pour défendre et servir ses rois !

Ensemble.

JEANNE, à Urbain.

Honneur à l'amant fidèle
Qui par amour donne son sang.
Honneur ! gloire immortelle,
A son noble dévoûment !

LE CHŒUR.

Honneur au sujet fidèle
Qui pour son roi donne son sang.
Honneur ! gloire immortelle,
A son noble dévoûment !



LES MARTYRS

OPÉRA EN QUATRE ACTES

MUSIQUE DE G. DONIZETTI

THÉATRE DE L'OPÉRA. — 10 Avril 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FÉLIX, gouverneur de l'Arménie au nom de l'empereur Décius.	MM. DÉRIVIS.
POLYEUCTE, son gendre.	DUPREZ.
SÉVÈRE, proconsul envoyé par l'empereur. . . .	MASSOL.
CALLISTHÈNES, prêtre de Jupiter	SERDA.
NÉARQUE, chrétien, ami de Polyeucte.	WARTEL.
UN CHRÉTIEN.	MOLINIER.
PAULINE, fille de Félix.	Mmes DORUS-GRAS.
UNE DAME, de la suite de Pauline.	VIDEMANN.

JEUNES FILLES. — SUIVANTES de Pauline. — SECRÉTAIRES de Félix. — PEUPLE. — HABITANTS et HABITANTES de Melitène. — CHRÉTIENS. — PRÊTRES de Jupiter. — SOLDATS des différentes armes composant une légion romaine. — LICTEURS. — SACRIFICATEURS. — GLADIATEURS. — DANSEURS et DANSEUSES, paraissant dans les cérémonies publiques ou religieuses.

A Mélitène, capitale de l'Arménie.



LES MARTYRS*

ACTE PREMIER

Les catacombes; on y descend par un escalier taillé dans le roc. — A droite, sur les premiers plans, des tombeaux romains, dont un se distingue par sa magnificence. — A gauche, vers le troisième ou quatrième plan, l'entrée d'une caverne qui conduit à d'autres tombeaux. — Il fait nuit. — Plusieurs groupes de chrétiens sont descendus dans les catacombes. — Une partie est déjà dans les souterrains, l'autre est encore au haut de l'escalier.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉARQUE, POLYEUCTE, CHRÉTIENS.

CHŒUR DES CHRÉTIENS.

LE CHŒUR.

O voûte obscure, ô voûte immense,

* *Note de l'Auteur.*

Corneille traduit en opéra! Quelle impiété littéraire!
Les *messieurs* qui de nos jours ont affiché le plus de mé-

Où règne la paix des tombeaux,
Que rien ne trouble ton silence,
Que rien n'éveille nos bourreaux!

Marchons sans crainte

pris pour nos grands auteurs classiques vont, comme tous les faux dévots, crier le plus haut à la profanation.

Deux mots de réponse :

J'ai fait pour une tragédie de Corneille ce que nos pères avaient fait pour une tragédie de Racine : l'*Iphigénie en Aulide*, traduite en opéra, a fait connaître à la France une des plus belles partitions de l'immortel Gluck. (Je pourrais ajouter *Iphigénie en Tauride* de Guimond De La Touche, mise en opéra pour Gluck et pour Piccini, qui traitèrent en même temps le même sujet; le *Cid* de Corneille, mis en opéra par Guillard, sous le titre de *Chimène*, pour Sacchini, etc., etc.)

Ensuite, et s'il est vrai, comme l'attestent nos plus illustres compositeurs, que la musique veuille avant tout des passions et des effets dramatiques, et que l'opéra le meilleur soit celui qui présente le plus de belles situations, on concevra sans peine que tous les ouvrages de Corneille doivent offrir, comme ils offrent en effet, de magnifiques sujets d'opéra!

J'aurais voulu respecter et conserver intacts tous les vers de *Polyeucte*, mais la musique a des exigences auxquelles on doit se soumettre ; de plus, il a fallu traduire les principaux morceaux, airs, duos, trios et finales, d'après la partition déjà faite du *Poliuto*, composé pour le théâtre de Saint-Charles, et défendu avant sa représentation par la censure de Naples.

Si je me suis permis de supprimer les quatre confidents ou confidentes de Corneille, c'est que l'opéra doit mettre en action ce que la tragédie met en récit. Je n'ai hasardé, du reste, d'autres changements que ceux qui avaient été conseillés et indiqués, avant moi, par Laharpe et par Andrieux.

Quant au rôle du père, du gouverneur Félix, j'ai suivi l'idée donnée par Voltaire, qui désirait qu'à ce caractère pusillanime et peu digne de la tragédie, on substituât celui d'un zélé défenseur des divinités du paganisme; fanatique dans sa croyance comme Polyeucte dans la sienne.

EUGENE SCRIBE.

Dans cette enceinte
Pieuse et sainte
Où Dieu conduit nos pas!
Dans le mystère
Et la prière
Attendons, frère,
Un glorieux trépas!

Prions, mon frère,
Jusqu'à l'instant
Où notre sang
Doit rendre hommage
Et témoignage
Au fils du Dieu vivant!

(Ils entrent tous dans la caverne à gauche pour y célébrer les mystères; Polyeucte s'apprête à les suivre, Néarque l'arrête.)

SCÈNE II.

NÉARQUE, POLYEUCTE.

DUO.

NÉARQUE.

Arrête, Polyeucte, et dans l'instant suprême
Où tu viens réclamer l'eau sainte du baptême,
Chrétien nouveau, le Dieu dont nous suivons la loi
A-t-il mis dans ton cœur et l'audace et la foi?

POLYEUCTE.

Oui, son culte divin et m'anime et m'enflamme.

NÉARQUE.

Toi naguère l'ami de nos persécuteurs!
Toi gendre de Félix, de ce tyran infâme
Qui contre les chrétiens signala ses rigueurs!...

POLYEUCTE, avec enthousiasme.

Dieu m'a parlé! Dieu seul régnera dans mon âme!

NÉARQUE.

Tu braveras pour lui la mort, le déshonneur,
Et plus encor... les pleurs d'une épouse chérie?

POLYEUCTE.

Ah! pour elle j'aspire à l'immortelle vie!
Tu sais combien je l'aime, et tu vis ma douleur,
Quand Pauline à mes vœux allait être ravie;
J'implorais tous nos dieux pour prolonger ses jours!
Rendez-la-moi! disais-je, et nos dieux étaient sourds!
Alors dans mon amour, dans ma fureur peut-être,
Vers le Dieu des chrétiens que je persécutais,
J'élevais malgré moi mon cœur et je disais :
De la terre et des cieux si vous êtes le maître,
Montrez votre pouvoir! rendez-moi tout mon bien,
Rendez-moi ce que j'aime!... et je serai chrétien!
Sur ma tête soudain retentit le tonnerre,
Et Pauline rouvrit ses yeux à la lumière!...
Et des cieux réjouis j'entendis les accents!
C'était la voix de Dieu, qui disait : Je t'attends!

Que l'onde salutaire
S'épanche sur mon front!
Et les maux de la terre
Pour moi disparaîtront!
Je dirai tes louanges
Au ciel comme ici-bas!
Roi du ciel et des anges,
Reçois-moi dans tes bras!

NÉARQUE.

Roi du ciel et des anges,
Reçois-le dans tes bras!
Allons, suis-moi!

(Ils s'avancent vers la caverne à gauche, et s'arrêtent en voyant un chrétien descendre précipitamment par l'escalier du fond.)

SCÈNE III.

NÉARQUE, POLYEUCTE, UN CHRÉTIEN.

NÉARQUE.

Que viens-tu nous apprendre ?

LE CHRÉTIEN.

D'un cortége nombreux entendez-vous les pas?
De loin, j'ai reconnu les féroces soldats
Du gouverneur Félix !

POLYEUCTE, à Néarque.

Ils viennent nous surprendre !

NÉARQUE.

Cette enceinte est sacrée et pour eux et pour nous !
De leurs nobles aïeux elle contient les tombes,
Et ces noirs souterrains, ces vastes catacombes,
Nous permettent, ami, de braver leur courroux.

POLYEUCTE.

Ah ! dût-il éclater, c'est le but où j'aspire !
Le baptême pour moi sera près du martyre !
Marchons !... Dieu nous attend !

(Ils entrent dans la caverne à gauche, dont la porte se referme sur eux.)

SCÈNE IV.

PAULINE, Jeunes Filles, Esclaves, Soldats.

(Paraissent plusieurs jeunes filles romaines et des esclaves portant des vases, des trépieds, de l'encens, des fleurs et de l'eau lustrale. — Pauline est au milieu d'elles et s'avance lentement. — Elles descendent de l'escalier taillé dans le roc, et sont suivies de plusieurs soldats qui s'arrêtent sur les marches de l'escalier.)

PAULINE, à une de ses femmes.

Éloignez de ces lieux
Ces gardes, que Félix nous donna pour escorte !
(Montrant le cénotaphe qui est à droite.)
Dans ce séjour de paix je ne crains rien... j'apporte
Au tombeau de ma mère et mes pleurs et mes vœux.

(Elle se prosterne sur les marches du tombeau. — Pendant ce temps, une de ses femmes fait un signe aux soldats qui se retirent et disparaissent.)

PAULINE.

Pour rendre Proserpine à nos désirs propice
Offrons d'abord, mes sœurs, un pieux sacrifice;
Répandez l'eau lustrale, allumez ces flambeaux
En l'honneur de nos dieux, protecteurs des tombeaux.

HYMNE A PROSERPINE.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Jeune souveraine,
O puissante reine,
Ton sceptre d'ébène
Régit les enfers!
Quelle beauté mâle
Règne en ton front pâle
Où brillent l'opale
Et les cyprès verts!

Daigne nous sourire
De ce sombre empire
Soumis à tes lois,
Et reçois ces roses
Fraîchement écloses,
Belles comme toi!

(On effeuille des roses sur le tombeau, et les jeunes filles reprennent l'*Hymne à Proserpine*.)

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Jeune souveraine
O puissante reine,
Ton sceptre d'ébène
Régit les enfers!
Quelle beauté mâle
Règne en ton front pâle
Où brillent l'opale
Et les cyprès verts!

(On allume le feu sacré dans les trépieds. — On répand de l'eau lustrale, et on attache aux angles du tombeau des couronnes de verveine, tandis que les jeunes filles forment des groupes et des danses funéraires pendant le chœur précédent.)

PAULINE, à ses compagnes.

Allez! laissez-moi maintenant.

UNE DE SES FEMMES.

Seule dans ces caveaux!

PAULINE.

Oui, pendant un instant!

(Voyant qu'elles hésitent à obéir.)

Je le veux!...

(Toutes les femmes remontent l'escalier du fond et disparaissent.)

SCÈNE V.

PAULINE, seule et s'approchant du tombeau.

Toi qui lis dans mon cœur, ô ma mère !
O toi, qui fus témoin de l'amour de Sévère,
De ces nœuds par toi-même approuvés... et qu'hélas !
A pour jamais brisés le destin des combats,
De l'époux généreux que me donna mon père
Redis-moi les vertus, le noble caractère ;
Dis-moi qu'il faut l'aimer... et pour mieux le chérir,
De l'amant qui n'est plus chasse le souvenir !

AIR.

Qu'ici ta main glacée
Bénisse ton enfant !
Bannis de sa pensée
Cruel et doux tourment !
Image qui m'est chère,
Mais moins que mon honneur,
Fuyez !... Et toi, ma mère,
Reviens calmer mon cœur.
Entends ma voix, ma mère,
Rends le calme à mon cœur !

(A la fin de cet air, on entend dans la caverne, à gauche, les chants des chrétiens, et Pauline écoute avec effroi.)

PRIÈRE DES CHRÉTIENS.

LE CHŒUR, en dehors, pendant que Polyeucte reçoit le baptême.

O toi, notre père,
Qui règnes sur terre
Comme dans les cieux,
Ta gloire immortelle
A lui se révèle,
Et, chrétien fidèle,

Il tiendra ses vœux !

(Pauline, qui s'est approchée de la caverne et qui a écouté attentivement, pousse un cri à ces derniers mots et revient en tremblant au bord du théâtre.)

PAULINE.

Qu'ai-je entendu?... les chants de cette secte impie,
De ces Nazaréens, infâmes, odieux,
En horreur à la terre aussi bien qu'à nos dieux !
Fuyons !... ou bien c'en est fait de ma vie.

(En ce moment la porte de la caverne s'ouvre. — Plusieurs chrétiens sortent et gagnent l'escalier du fond.)

PAULINE, revenant au bord du théâtre.

Il est trop tard !

(Tombant à genoux.)

S'il faut succomber sous leurs coups,
Vengez-moi, dieux puissants!

SCÈNE VI.

PAULINE, sur le devant du théâtre, à genoux près du tombeau de sa mère; tous LES CHRÉTIENS sortent de la caverne et entourent NÉARQUE et POLYEUCTE.

FINALE.

POLYEUCTE, s'avançant et apercevant sa femme, pousse un cri de surprise.

Pauline !...

PAULINE, avec effroi et ne pouvant en croire ses yeux.

Mon époux !

(A ce cri, Néarque et les chrétiens s'avancent; d'autres, sur un signe de Néarque, vont se poser de distance en distance sur l'escalier du fond et semblent veiller sur leurs compagnons.)

POLYEUCTE, prenant sa femme par la main et l'amenant au bord du théâtre.

Imprudente ! téméraire !
Qui t'amène parmi nous ?
(Montrant les chrétiens.)
Du Dieu saint qui les éclaire,
Viens-tu braver le courroux ?

PAULINE.

O blasphème !... ô sacrilége !
Polyeucte... mon époux,
De Jupiter qui nous protége
Ose braver le courroux !

POLYEUCTE, montrant les chrétiens.

Je suis leur ami... leur frère.

PAULINE, avec douleur.

Toi ! partager leur erreur ?

POLYEUCTE.

Mes yeux s'ouvrent à la lumière !

PAULINE.

Leur Dieu n'est qu'un imposteur !

POLYEUCTE.

Il mérite ma croyance.

PAULINE.

Sur lui mépris et pitié !

POLYEUCTE.

Et j'adore la puissance...

PAULINE.

D'un fourbe !... d'un crucifié !

Ensemble.

NÉARQUE et LES CHRÉTIENS, à genoux.

Prions !... prions pour elle !
Viens ! et du haut des cieux,

O lumière éternelle !
Brille enfin à ses yeux!
Prions!... prions pour elle
Qui méconnaît les cieux !

PAULINE.

Châtiment aux impies,
Anathème sur eux,
Et sur toi qui renies
Et ton culte et tes dieux !
Malheur à qui renie
Et son culte et ses dieux !

POLYEUCTE.

Tais-toi, je t'en supplie;
Et vous du haut des cieux,
A l'éternelle vie
Ouvrez enfin ses yeux !
Oui, prions pour l'impie
Qui méconnaît les cieux !

PAULINE, pressant Polyeucte dans ses bras.

En vain ils veulent te séduire ;
Polyeucte... si tu me chéris,
Abjure un funeste délire,
Reviens à nous!

POLYEUCTE.

Je ne le puis.

PAULINE.

Eh bien ! pour sauver ce que j'aime,
A mon père, à l'instant, j'irai
Dénoncer leur culte abhorré.

POLYEUCTE.

Va donc me dénoncer moi-même !

PAULINE, tremblante.

Que dis-tu ?

POLYEUCTE.

Leur sort est le mien!
Sur mon front a coulé l'eau sainte du baptême!

NÉARQUE.

Il est à nous!

TOUS.

Il est chrétien!

Ensemble.

PAULINE.

Châtiment aux impies!
Anathème sur eux,
Et sur toi qui renies
Et ton culte et tes dieux!
Malheur à qui renie
Et son culte et ses dieux!

POLYEUCTE.

Tais-toi, je t'en supplie;
Et vous, du haut des cieux,
A l'éternelle vie
Ouvrez enfin ses yeux!
Oui, prions pour l'impie
Qui méconnaît les cieux.

NÉARQUE et LES CHRÉTIENS.

Prions! prions pour elle!
Viens, et du haut des cieux,
O lumière éternelle,
Brille enfin à ses yeux!
Prions! prions pour elle,
Prions le Roi des cieux!

(Pendant cet ensemble, des chrétiens venus du dehors ont parlé vivement à ceux qui sont restés en sentinelles sur l'escalier, et l'un de ceux-là descend vers Néarque.)

NÉARQUE, au chrétien qui s'avance vers lui effrayé.

Quel danger nous menace, et d'où vient ta terreur?

LE CHRÉTIEN.

Un favori de l'empereur,
Un proconsul farouche, impitoyable,
Aujourd'hui même arrive, et son bras redoutable
Vient stimuler encor l'ardeur de nos bourreaux,
Et réclamer pour nous des supplices nouveaux.

NÉARQUE, froidement.

Nous sommes prêts!

POLYEUCTE, avec enthousiasme.

Oui, bravant leur colère,
Je cours me dévouer à leurs coups.

PAULINE, se jetant au-devant de lui.

Ah! tais-toi!
Au proconsul, et surtout à mon père,
Cache un secret que gardera ma foi!

POLYEUCTE.

Moi!... renier le Dieu qui m'anime et m'éclaire!

PAULINE.

Si tu m'aimes, tais-toi!... tais-toi!...
Ou je meurs à tes pieds de douleur et d'effroi!

(Polyeucte relève Pauline qu'il serre avec amour contre son cœur, et pendant ce temps le chœur reprend à demi-voix.)

Ensemble.

PAULINE.

Si tu m'aimes, silence!
Je t'implore à genoux;
Redoute leur vengeance,
Et sauve mon époux.

POLYEUCTE.

Objet de ma constance,
Amour de ton époux,
Que Dieu, dans sa clémence,
T'appelle parmi nous!

NÉARQUE et LES CHRÉTIENS.

Dans l'ombre et le silence,
Amis, séparez-vous.
Dieu prend notre défense,
Dieu veillera sur nous.

(Pauline entraîne Polyeucte. — On les voit gravir l'escalier taillé dans le roc. — Néarque et les autres chrétiens s'apprêtent à les suivre.)





ACTE DEUXIÈME

Premier tableau

Le cabinet de travail de Félix, gouverneur d'Arménie. — Au fond, des licteurs qui attendent ses ordres. — A droite, plusieurs secrétaires à qui Félix achève de dicter un édit.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLIX et SES SECRÉTAIRES.

FÉLIX, au premier de ses secrétaires

Achevez, Pollion, transcrivez ces édits
Par qui sont les chrétiens condamnés et proscrits.

AIR.

Dieux des Romains, dieux tutélaires,
Je servirai votre courroux ;
Dieux puissants qu'adoraient nos pères,
Je veux vivre et mourir pour vous !

Par vous, glorieuse et féconde,
Rome élève un front immortel ;
A vous donc l'empire du ciel,

Comme à nous l'empire du monde!

Dieux des Romains, dieux tutélaires,
Je servirai votre courroux;
Dieux puissants qu'adoraient nos pères,
Je veux vivre et mourir pour vous!

SCÈNE II.

LES MÊMES; PLUSIEURS OFFICIERS du palais; PAULINE, qui entre pensive et rêveuse.

FÉLIX, allant au-devant d'elle.

Viens, ma fille; je sais que ta pieuse haine
Déteste, comme moi, cette race chrétienne
Et se réjouira d'un édit rigoureux
Qui punit l'imposture et défend les vrais dieux!
Tiens, lis!

(Il prend sur la table un exemplaire de l'édit et le lui donne.)

PAULINE, le regardant, et à part.

O ciel!...

(Lisant avec émotion.)

« Au nom de l'empereur Décie...
« Félix, ancien consul, gouverneur d'Arménie... »

FÉLIX, voyant qu'elle s'arrête.

Poursuis donc!

PAULINE, continuant.

« A quiconque oserait en ces lieux
« Donner ou recevoir le baptême... »

(A part.)

Grands Dieux!...

« La mort!... »

(Tremblante, elle est prête à laisser échapper l'écrit dont Félix s'empare et qu'il montre aux officiers.)

FÉLIX.

La mort!!!... Vous le voyez... J'atteste,
Par Jupiter lui-même et le courroux céleste,
Que, fût-ce sur ma fille et sur mon propre sang,
Tomberait, sans pitié, ce juste châtiment!

AIR et CHŒUR.

Mort à ces infâmes!
Et livrez aux flammes
Leurs enfants, leurs femmes,
Leur or et leurs biens.
Oui, pour cette race,
Ni pitié, ni grâce;
Qu'à jamais s'efface
Le nom des chrétiens!
(Remettant l'édit aux licteurs qui attendent.)
Publiez cet édit!...
(Les licteurs sortent.)
Toi qui tiens la foudre,
Jupiter vengeur,
Viens réduire en poudre
Un peuple imposteur.
(En ce moment on entend en dehors publier l'édit.)
Mort à ces infâmes!
Et livrez aux flammes
Leurs enfants, leurs femmes,
Leur or et leurs biens.

Ensemble.

FÉLIX.

Oui, pour cette race,
Ni pitié, ni grâce;
Qu'à jamais s'efface
Le nom des chrétiens!

LES SECRÉTAIRES et LES OFFICIERS.

Oui, pour cette race,

Ni pitié, ni grâce;
Qu'à jamais s'efface
Le peuple chrétien.

PAULINE, à part.

Tout mon sang se glace,
La mort le menace!
Ni pitié, ni grâce,
Car il est chrétien!

(Les secrétaires et les officiers sortent.)

SCÈNE III.

FÉLIX, PAULINE, tombant tremblante sur un siége.

FÉLIX, s'approchant d'elle.

D'où te vient, mon enfant, cette sombre tristesse,
Et ces pleurs que souvent j'ai surpris dans tes yeux?
Est-ce le souvenir d'un amour malheureux?

PAULINE.

Sévère eut mes serments, Sévère eut ma tendresse,
Et j'en conviens sans crime!... Un glorieux trépas
A frappé ce héros au milieu des combats!
Et son ombre, sans doute, a pardonné, mon père,
Quand j'acceptai de vous l'époux que je révère!...
(Avec exaltation.)
Et que j'aime!... Oui, mon cœur est à lui sans retour,
(A part.)
Depuis que ses dangers ont doublé mon amour.
(On entend dans le lointain un air de marche et une musique militaire.)

SCÈNE IV.

FÉLIX, PAULINE, CALLISTHÈNES le grand prêtre, et PLUSIEURS PRÊTRES qui l'accompagnent. — MAGISTRATS du peuple et plusieurs des PRINCIPAUX CITOYENS.

CALLISTHÈNES, s'adressant à Félix.

Déjà l'on voit au loin, dans nos immenses plaines,
Briller les étendards des légions romaines!
Voici le proconsul nommé par l'empereur,
Son favori, dit-on, et son ambassadeur.

FÉLIX.

Quel est-il?

CALLISTHÈNES.

Un héros connu dans les batailles,
Et dont Rome longtemps pleura les funérailles!
Triomphant... mais blessé... presque mort... ce guerrier,
Chez le Parthe vaincu, fut deux ans prisonnier!
Et de notre empereur la faveur tutélaire,
Pour rendre à nos soldats un chef si redouté,
Par deux mille captifs, l'a dit-on, racheté!

FÉLIX.

Et quel est ce héros?

CALLISTHÈNES.

C'est le jeune Sévère!

PAULINE et FÉLIX, poussant un cri.

Sévère! Sévère!...

(Félix veut s'approcher de sa fille pour l'engager à modérer son émotion, mais Callisthènes l'entraîne au-devant du proconsul. — Ils sortent.)

PAULINE, seule et ne pouvant réprimer un élan de joie.

CAVATINE.

Sévère existe!... Un dieu sauveur

Des sombres bords nous le renvoie!
Transports d'ivresse et de bonheur
Qui font battre mon cœur!
(S'arrêtant.)
Que dis-je? ô ciel!... coupable erreur!
A tous les yeux cachons ma joie!
Devant vos lois, devoir, honneur,
Tais-toi!... tais-toi, mon cœur!
(Elle rentre dans son appartement.)

Deuxième tableau

La grande place de Mélitène, ornée de superbes édifices : portiques, statues, obélisques. A l'extrémité, un arc de triomphe.

SCÈNE V.

SÉVÈRE, CORTÉGE TRIOMPHAL, PEUPLE.

(La foule du peuple se précipite sur la place pour voir arriver le Proconsul; des licteurs paraissent les premiers et font ranger le peuple. — On voit paraître sous l'arc de triomphe la tête des légions romaines, les vélites, les soldats de trait, les soldats pesamment armés, les aigles et les étendards. — Puis Sévère sur un char magnifique traîné par quatre chevaux blancs attelés de front. — Des jeunes filles dansent autour du char, jettent des fleurs ou agitent des branches de laurier. — Viennent ensuite des députations des principaux métiers. — Puis des esclaves, des joueurs de flûte, des gladiateurs. — Un dernier détachement de soldats romains termine le cortége qui défile aux cris de joie du peuple et pendant le chœur suivant.)

CHŒUR DU TRIOMPHE.

LE PEUPLE.

Gloire à vous, Mars et Bellone!
Gloire à toi, jeune héros!

La victoire te couronne
Et partout suit tes drapeaux!
Par ton bras, heureuse et fière,
Rome voit les rois vaincus!
Et le sceptre de la terre
Est aux fils de Romulus!

SÉVÈRE, qui est descendu de son char et s'avance au milieu du peuple.

Valeureux habitants de l'antique Arménie,
Je viens dans vos cités, au nom de l'empereur,
Arrêter les efforts de cette secte impie
Qui sème en vos foyers la discorde et l'erreur!
Esclaves révoltés, qu'ils fléchissent la tête,
Que dans l'ombre adorant leur prétendu prophète,
Ils respectent nos lois, nos temples et nos dieux...
Et mon bras protecteur va s'étendre sur eux!
(A part et s'avançant au bord du théâtre.)
La clémence est facile, alors qu'on est heureux!

CAVATINE.

Amour de mon jeune âge,
Toi dont la douce image
Au sein de l'esclavage
Soutint ma vie et mon espoir!
Les dieux qui daignèrent m'entendre
A ma tendresse vont te rendre!
Pauline!... je vais te voir!
Beau jour qui vient de luire,
Air pur que je respire,
Tout semble ici me dire :
Je vais la voir!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES; FÉLIX, suivi des **ÉDILES** et des **MAGISTRATS** de la ville, venant au-devant de Sévère.

SÉVÈRE, avec joie.

C'est son père!

(Avec inquiétude et regardant autour de lui.)

Et Pauline?

(A part.)

Ah! sans doute elle ignore
Que pour l'aimer Sévère existe encore!

FÉLIX, s'avançant vers Sévère.

Les dieux ont conservé des jours si précieux!
Et quand notre empereur près de nous vous envoie,
A l'aspect d'un héros souffrez qu'un peuple heureux
Laisse éclater, seigneur, ses transports et sa joie.

(Félix présente la main à Sévère, et tous les deux, suivis des édiles et des autres magistrats, vont se placer sur une tribune à droite. — Le divertissement commence.

BALLET.

Un combat de gladiateurs. — Deux troupes opposées l'une à l'autre s'attaquent, se poursuivent, et forment différents groupes. — Enfin les deux chefs en viennent aux mains, et après une lutte opiniâtre l'un d'eux est renversé. — Son adversaire va l'immoler, Sévère se lève de son siége, étend la main et lui fait grâce. — Aux gladiateurs succèdent des danses grecques et romaines : des jeunes filles forment des pas d'ensemble ou séparés, et finissent par apporter au pied de la tribune où est Sévère une couronne d'or qu'elles lui présentent. Les clairons résonnent, les aigles et les étendards s'inclinent.

Félix se lève et descend de la tribune ainsi que Sévère, tous les deux s'avancent au bord du théâtre.)

FINALE.

FÉLIX, à Sévère.

De Décius, notre souverain maître,
Vous m'apportez, seigneur, les suprêmes décrets!

SÉVÈRE.

Plus tard je les ferai connaître.

Mais sa bonté pour moi rêva d'autres projets,
Et me cherchant d'avance une épouse chérie,
Il prétend, pour sa dot, lui donner l'Arménie.

FÉLIX, à part.

O ciel !

SÉVÈRE.

Me permettant de choisir !... et mon choix,
Vous le devinez bien, devait tomber sur celle
Que j'avais tant aimée, et que toujours fidèle
J'aime plus que jamais !

(Apercevant Pauline, qui à côté de Polyeucte et suivie de ses femmes descend du palais de son père et s'avance au milieu de la place.)

C'est elle !... je la vois !

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; PAULINE, POLYEUCTE, JEUNES FILLES qui les accompagnent. — NÉARQUE et quelques CHRÉTIENS marchant derrière Polyeucte.

PAULINE, à part et s'avançant lentement.

Soutenez-moi, divinités suprêmes !

SÉVÈRE, à part.

O moment désiré qu'enviraient les dieux mêmes !
(Allant au-devant d'elle avec tendresse.)
Je revois en ces lieux Pauline !!...

PAULINE, avec dignité et lui montrant Polyeucte.

Et son époux !

SÉVÈRE, stupéfait.

O ciel ! que dites-vous ?
(A part.)
Je te perds, toi que j'adore,
Je te perds et sans retour,
Et je dois cacher encore
Ma fureur et mon amour !
La perfide, l'infidèle,

Me ravit, hélas ! son cœur,
Quand j'aurais donné pour elle
Et mes jours et mon bonheur !

POLYEUCTE, regardant Sévère et s'adressant à Néarque.

C'est là ce proconsul, ce guerrier magnanime
Qui, des chrétiens zélé persécuteur,
Vient exercer contre eux sa brillante valeur ?

SÉVÈRE.

De César blâmez-vous le décret légitime ?

POLYEUCTE.

Défendre le malheur vous paraît-il un crime ?

PAULINE, à Sévère qui fait un geste de surprise.

Ah ! Polyeucte honore et respecte un héros !

POLYEUCTE.

Polyeucte a toujours méprisé les bourreaux !

SÉVÈRE.

Obéir à César est un devoir !...

POLYEUCTE.

Peut-être
Au-dessus de César il est un autre maître.

SÉVÈRE, s'avançant vers lui d'un air menaçant.

Et lequel ?

PAULINE, à demi-voix à Polyeucte et lui faisant signe de se taire.

Ah ! de grâce !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; CALLISTHÈNES et plusieurs PRÊTRES.

CALLISTHÈNES, à Felix et à Sévère.

O blasphèmes nouveaux !
Outrageant de nos dieux la majesté suprême,

Cette nuit en secret, au milieu des tombeaux,
Un nouveau prosélyte a reçu le baptême !

POLYEUCTE, vivement et s'adressant à Sévère.

Eh bien ! que tardez-vous à punir leurs forfaits?
Valeureux proconsul, vos licteurs sont-ils prêts?

SÉVÈRE, froidement.

Ils feront leur devoir !

PAULINE, à demi-voix et à mains jointes conjurant Polyeucte de se taire.

Ah ! j'ai votre promesse !

SÉVÈRE, à Callisthènes.

Poursuivez le coupable.

PAULINE, à Polyeucte qui s'avance et veut parler.

Ah ! pour moi taisez-vous !

NÉARQUE, bas à Polyeucte et sévèrement.

Pour vos frères... du moins !

(A ce mot Polyeucte s'arrête et baisse la tête, pendant que Pauline, qui ne le quitte pas, continue près de lui ses instances.)

SÉVÈRE, regardant Pauline près de son époux.

Ah ! pour lui sa tendresse
Redouble la fureur de mes transports jaloux.

POLYEUCTE, à part, et montrant Pauline.

Dieu puissant qui vois mon zèle,
Que ta foi règne en son cœur !
Puisses-tu prendre pour elle
Et mes jours et mon bonheur !

Ensemble.

POLYEUCTE, de même.

Oui, sur celle que j'adore
Fais enfin briller le jour,
Et son âme qui t'ignore
Brûlera d'un saint amour.

PAULINE, à part, montrant Polyeucte.

Dieux puissants qu'ici j'implore,
Et qu'il brave en ses discours,

Malgré lui, veillez encore
Sur sa gloire et sur ses jours !

SÉVÈRE, à part, regardant Pauline.

Je te perds, toi que j'adore,
Je te perds, et sans retour,
Et je dois cacher encore
Ma fureur et mon amour !

NÉARQUE et LES CHRÉTIENS.

Dieu puissant, toi que j'adore,
Que leurs yeux s'ouvrent au jour !
Et leur âme qui t'ignore
Brûlera d'un saint amour !

CALLISTHÈNES, FÉLIX et LE CHOEUR.

Jupiter, toi que j'implore,
Que par toi de ce séjour
Cette race qui t'abhorre
Soit bannie et sans retour !

Callisthènes et les prêtres s'approchent de Sévère et lui font signe qu'il est attendu au temple. Le cortége se remet en marche. Félix, Sévère et Callisthènes s'avancent à la tête des prêtres ; les soldats les suivent et le peuple les entoure en poussant des cris de joie, pendant que Néarque et Pauline entraînent Polyeucte.)





ACTE TROISIÈME

Premier tableau

L'appartement des femmes dans la demeure de Félix. — La chambre à coucher de Pauline.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, puis SÉVÈRE.

PAULINE, seule, assise près d'une table et rêvant.

Dieux immortels, témoins de mes justes alarmes,
Je confie à vous seuls mes tourments et mes larmes.
Éloignez de mon cœur un fatal souvenir
Dont mon honneur s'indigne et que je veux bannir !

(Se retournant et apercevant Sévère qui vient d'entrer dans son appartement et qui s'arrête près d'elle.)

Ah !... qui vous a permis de franchir cette enceinte ?

SÉVÈRE.

Qui perdit tout espoir ne connaît plus la crainte...
Je sais tout !... Oui, je sais quel destin rigoureux,
Pauline, t'a forcée à subir d'autres nœuds !

PAULINE.

L'époux que j'ai choisi méritait ma tendresse...

Je l'aime !...

SÉVÈRE.

Par pitié, laisse-moi l'ignorer !
Laisse-moi croire encore, avant que d'expirer,
Que la mort seule, et non l'oubli de ta promesse,
Aura pu nous séparer.

DUO.

SÉVÈRE.

En touchant ce rivage,
Tout semblait m'offrir l'image
D'un jour pur et sans nuage,
Doux présage
Du bonheur !
Soudain gronde le tonnerre
Qui dissipe une erreur si chère,
Et je reste sur la terre,
Seul, en proie à ma douleur !

PAULINE, à part.

Souvenir cruel et tendre
Que sa voix vient de me rendre !
Malgré moi je crains d'entendre
Et de plaindre ses tourments !
Du passé craignons les charmes.
Dieux témoins de mes alarmes,
A ses yeux cachez mes larmes
Et le trouble de mes sens.

(S'adressant à Sévère qui s'avance vers ell
Quel était votre espoir ?

SÉVÈRE.

Un seul !... de te revoir !

PAULINE.

Tais-toi !... le châtiment
Tous les deux nous attend,
Toi, si tu parles !... moi, si j'écoute !... Va-t'en !

SÉVÈRE.

Quoi ! te quitter encore !

PAULINE.

Tu le dois !

SÉVÈRE.

Je ne peux.
Mais toi !... ton cœur ignore
Et l'amour et ses feux !

PAULINE.

Si Dieu te laissait maître
De lire dans ce cœur,
Tu n'oserais peut-être
L'accuser !...

SÉVÈRE, avec joie.

O bonheur!

PAULINE.

Qu'ai-je dit?... trouble extrême !

SÉVÈRE.

O moment enchanteur !

PAULINE.

Je m'abuse moi-même !

SÉVÈRE.

Laisse-moi mon erreur !
Doux rêve de bonheur !

Ensemble.

PAULINE.

Ne vois-tu pas qu'hélas ! mon cœur
Succombe et cède à sa douleur ?
Mais, par amour ou par pitié,
Que cet aveu soit oublié !
Laisse à mon âme un seul espoir,
Le sentiment de son devoir !

Que mon courage et mes efforts,
Du moins, m'épargnent les remords!...
Pour expirer c'est désormais
Assez de mes regrets!
Va-t'en! va-t'en, et pour jamais!

SÉVÈRE.

Ne vois-tu pas que ta rigueur
Déchire et brise, hélas! mon cœur?
Ainsi, toujours et sans pitié,
Tout mon amour est oublié,
Et je n'ai plus même l'espoir
De te parler, de te revoir!
Mais, tu le veux, il faut encor,
Et loin de toi, chercher la mort!
Pour la trouver c'est désormais
Assez de mes regrets.
Adieu, je pars, et pour jamais!
Adieu, pour jamais!

Puisse le ciel, content des maux qu'il me destine.
Combler de jours heureux Polyeucte et Pauline!

PAULINE.

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur!

SÉVÈRE.

Il la trouvait en toi!

PAULINE.

Je dépendais d'un père!

SÉVÈRE.

Devoir qui fait ma perte et qui me désespère!

Ensemble.

PAULINE.

Va-t'en! va-t'en! Mon triste cœur
Succombe et cède à sa douleur!

Oui, par tendresse ou par pitié,
Que mon amour soit oublié!
Laisse à mon âme un seul espoir,
Le sentiment de son devoir!
Que mon courage et mes efforts,
Du moins, m'épargnent les remords!...
Pour expirer c'est désormais
Assez de mes regrets!
Va-t'en! va-t'en, et pour jamais!

SÉVÈRE.

Oui, loin de toi mon triste cœur
Succombe et cède à sa douleur!
Ainsi, toujours et sans pitié,
Tout mon amour est oublié!
Et je n'ai plus même l'espoir
De te parler, de te revoir!
Mais, tu le veux, il faut encor,
Et loin de toi, chercher la mort!
Pour la trouver c'est désormais
Assez de mes regrets.
Adieu, je pars, et pour jamais!

(A la fin de ce duo, Sévère sort par la porte à droite. — Pauline tombe anéantie sur son fauteuil, et se relève vivement, au moment où Polyeucte entre en rêvant par la porte à gauche.)

SCÈNE II.

PAULINE, POLYEUCTE.

PAULINE.

C'est Polyeucte!... mon époux!

POLYEUCTE, se parlant à lui-même.

Coupable erreur!... mensonge insigne!
Dont ma raison murmure, et dont mon cœur s'indigne.

PAULINE.

D'où viennent cet air sombre et ce secret courroux?

POLYEUCTE.

Pour fêter dignement ce proconsul barbare,
Un pompeux sacrifice au temple se prépare.

PAULINE.

Mon père me l'a dit!... Nous y paraîtrons tous!
Ne m'y suivrez-vous pas?

POLYEUCTE.

Moi!... que je sacrifie
Aux faux dieux encensés par votre idolâtrie!...
Moi qui suis de la croix l'étendard triomphant!

PAULINE.

Ah! je vous le demande!

POLYEUCTE.

Et Dieu me le défend!

PAULINE.

Si vous m'aimiez, cruel!...

ROMANCE.

POLYEUCTE.

Si je t'aimais!... Je t'aime,
Moins peut-être que Dieu, mais bien plus que moi-même.
Mon seul trésor, mon bien suprême,
Tu m'es plus chère que moi-même,
Et Dieu seul partage avec toi
Mon amour et ma foi!

Mais paraître à ce temple où vous allez courir!
C'est servir les faux dieux... les tiens!... Plutôt mourir!
Tu pleures... Ah! pardon... Hélas! j'avais des armes
Contre la mort... mais non contre tes larmes!
Et ce cœur insensible aux glaives des bourreaux,
Et s'émeut et se brise, entendant tes sanglots!

Tu le vois, je t'aime
Peut-être autant que Dieu, mais bien plus que moi-même.
Calme tes pleurs, mon bien suprême,
Je cède à tes larmes!... Je t'aime!
Et Dieu seul partage avec toi
Mon amour et ma foi!

SCÈNE III.

POLYEUCTE, PAULINE, FÉLIX.

FÉLIX, à Polyeucte.

O mon fils!... ce guerrier, cet ami si fidèle,
Ce Néarque!...

POLYEUCTE.

Achevez...

FÉLIX.

C'est un traître!... un rebelle!
Un chrétien!

PAULINE, vivement.

On vous trompe!...

FÉLIX.

Il en convient lui-même!
Il fait plus! il répand ses dogmes imposteurs!...
Un nouveau prosélyte, embrassant ses erreurs,
Par ses mains l'autre nuit a reçu le baptême!
Mais Néarque s'obstine à nous taire son nom.

(Polyeucte fait un geste pour se nommer.)

PAULINE, se jetant au-devant de lui et s'adressant à son père.

Ah! pour des insensés n'est-il pas de pardon?

FÉLIX.

Aux autels de nos dieux conduit en sacrifice,
Il va dans les tourments révéler son complice!

(A Polyeucte qui tressaille, et lui prenant le bras.)

Évitez ce spectacle!... et du temple sacré,
Vous... son ami...

PAULINE, vivement.

Fuyez!... Ne venez pas!

POLYEUCTE, froidement et à demi-voix.

J'irai!...

(Pauline s'éloigne avec son père en jetant sur Polyeucte un regard suppliant et en le conjurant de ne pas la suivre ; puis elle lève les yeux au ciel avec joie en voyant qu'il reste.)

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, seul.

GRAND AIR.

Oui, j'irai dans leurs temples!
Bientôt tu m'y verras,
Dieu saint qui me contemples
Et qui conduis mon bras!
Par ton souffle inspiré,
J'irai!...

Oui, l'instant est venu!... Dieu m'appelle et m'inspire!
Oui, je dois d'un ami partager le martyre!
Allons, et, des bourreaux pour hâter le signal,
Allons briser ces dieux de pierre et de métal!
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste!
Faisons triompher Dieu!... qu'il dispose du reste!

(Il sort.)

Deuxième tableau.

Le temple de Jupiter, où l'on arrive par un large escalier très-élevé. — Autour du temple un bois sacré.

SCÈNE V.

CALLISTHÈNES et les PRÊTRES sortent du temple portant les trépieds, les vases sacrés et les images des dieux, qu'ils placent sur les marches qui conduisent au temple. — Le PEUPLE sort du bois sacré. — On allume le feu dans les trépieds.

HYMNE A JUPITER.

CHŒUR DES PRÊTRES et DU PEUPLE.

Dieu du tonnerre,
Ton front sévère
Emeut la terre
Et fait aux cieux
Trembler les dieux!

Juge implacable
Et redoutable!
Pour le coupable,
Impitoyable!...
Doux et clément,
Pour l'innocent!

(Félix, Sévère et Pauline entrent. — Des prêtres et des jeunes filles, portant des couronnes d'olivier, ornent l'autel de guirlandes de verveine et de bandelettes sacrées. — Le sacrifice commence. — De jeunes prêtres présentent au sacrificateur les vases sacrés et les coupes pour les libations. — D'autres font brûler de l'encens dans les encensoirs. — On amène les victimes. — Le prêtre prend le gâteau salé, fait de farine et de miel, et l'arrose de vin au-dessus de l'autel. — Il goûte le vin, le donne à goûter aux assistants qui l'environnent. — Sur un geste du prêtre les sacrificateurs immolent la victime que l'on apporte sur l'autel

où les aruspices viennent examiner et consulter ses entrailles. — Le sacrifice fini, le prêtre se lave les mains, récite les prières consacrées et fait les dernières libations.)

CHŒUR DES FEMMES.

Maître du monde,
Ta main féconde
La terre et l'onde!
Du haut des cieux
Entends nos vœux!

Ta main couronne
Flore et Pomone;
Par toi rayonne
L'épi qui donne
A nos travaux
Tributs nouveaux!

CHŒUR DES PRÊTRES, montrant la statue de Jupiter.

Mort à l'impie
Qui t'injurie
Et te défie!
Qu'il soit proscrit,
Qu'il soit maudit!

Oui, point de grâce!
Punis l'audace
De cette race
Qui nous menace!
Et par l'enfer,
O Jupiter...

(On amène Néarque enchaîné.)

TOUS.

Mort à l'impie
Qui t'injurie
Et te défie!
Qu'il soit proscrit,
Qu'il soit maudit!

CALLISTHÈNES, à Sévère.

A tes pieds, proconsul, on traîne la victime!

SÉVÈRE.

Qu'a-t-il fait?

NÉARQUE.

Adorer son Dieu... voilà son crime!

SÉVÈRE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien,
Et nos lois, à ce prix, protégent le chrétien.

CALLISTHÈNES.

Mais son zèle fougueux, bravant toutes limites,
Va cherchant parmi nous de nouveaux prosélytes!
Hier encore... réponds!...

PAULINE, à part.

Je frémis de terreur!

CALLISTHÈNES.

Quel était ton complice?..

SÉVÈRE.

Au nom de l'empereur,
Quel est-il?

CALLISTHÈNES.

Quel est-il? réponds, ou les tortures...

NÉARQUE, froidement.

Ni toi, ni tes bourreaux, n'en avez d'assez sûres,
Et tes faux dieux n'ont pas de pouvoir assez grand
Pour forcer un chrétien à trahir son serment!

FINALE.

SÉVÈRE.

Quoi! des dieux la voix sainte
Ne peut rien obtenir?

CALLISTHÈNES et LES PRÊTRES.

Son nom!... son nom!...

PAULINE, à part.

De crainte
Je me sens défaillir !

(Néarque se tait. — Moment de silence.)

CALLISTHÈNES.

Que la mort nous délivre
De ses impiétés !
Allez, et qu'on le livre
Au fer des bourreaux !

POLYEUCTE, sortant du temple et paraissant au haut de l'escalier.

Arrêtez !...

PAULINE, à part.

O ciel !

POLYEUCTE.

Vous demandez son complice ?... C'est moi !

TOUS.

Qui ? lui !... Grands dieux !

PAULINE.

Ah ! je me meurs d'effroi !

SÉVÈRE, FÉLIX, CALLISTHÈNES et LES PRÊTRES.

Lui !...

POLYEUCTE.

Moi-même !... moi !...

Ensemble.

SÉVÈRE, CALLISTHÈNES, FÉLIX et LE CHŒUR.

Jusqu'au sein du sanctuaire
Le parjure qu'il profère
A d'effroi glacé la terre,
Et le ciel ne tonne pas !
Dieux puissants, vous qu'il blasphème,
Frappez-le de l'anathème,
Au delà du tombeau même,

Punissez ses attentats!

PAULINE.

L'insensé, le téméraire,
Se dévoue à leur colère!
(Regardant Callisthènes.)
Et ce prêtre sanguinaire
Pour l'atteindre étend son bras!
Dieu puissant!... O Dieu suprême!...
Contre eux tous... contre lui-même,
Viens! défends l'époux que j'aime
Ne permets pas son trépas!

POLYEUCTE et NÉARQUE.

Feu divin, sainte lumière,
Qui m'embrase et qui m'éclaire,
Je m'élance de la terre,
Et je brave le trépas!
Oui, l'eau sainte du baptême,
De la foi vivant emblème,
Me rapproche de Dieu même,
Qui du ciel me tend les bras!

FÉLIX.

Lui-même a voulu son supplice.

CALLISTHÈNES.

Entraînez-les!

FÉLIX.

Qu'on obéisse!

PAULINE.

Suspendez cet arrêt, mon père, un seul instant;
Daignez m'entendre!

CALLISTHÈNES.

Il est coupable!

PAULINE, à Félix.

Le dieu qu'il offense est clément;

(A Callisthènes.)

Ah ! plus que lui ne sois pas implacable !
Écoute ma prière, et prends pitié de moi !

(Elle se jette aux genoux de Callisthènes.)

POLYEUCTE, courant à Pauline.

O comble d'infamie !
Leur demander ma vie !
Relève-toi !

PAULINE, étendant les bras vers tout le monde.

Grâce !

POLYEUCTE.

Relève-toi !

(Il la relève et monte les degrés du temple sur lesquels Néarque est placé au milieu des prêtres.)

PAULINE, sur le devant du théâtre.

Dieux immortels, prenez donc sa défense !

POLYEUCTE, du haut des marches.

Inutile espérance !
Tes dieux ne peuvent rien ; et sous mes coups vengeurs
Tombez, dieux imposteurs !

(Il renverse les idoles et les vases sacrés qui sont à sa droite et à sa gauche, et il les foule aux pieds.)

Ensemble.

CALLISTHÈNES, FÉLIX, SÉVÈRE et PAULINE.

O délire ! ô fureur !
Jour de deuil et d'horreur !

POLYEUCTE et NÉARQUE.

Oui, sous nos coups vengeurs,
Tombez, tombez, dieux imposteurs !

LE PEUPLE et LES PRÊTRES, à Sévère.

C'est à ton bras vengeur
A punir leur fureur !

PAULINE, à Polyeucte qui descend d'un air triomphant.
Qu'as-tu fait ?...

POLYEUCTE, avec exaltation.
Mon devoir !

Ensemble.

POLYEUCTE et NÉARQUE.

Je crois en Dieu, roi du ciel, de la terre,
Seul Dieu puissant que je crains et révère,
Et devant lui, dieux d'argile et de pierre,
Tombez, tombez sous mon bras triomphant !
De vos bourreaux que la hache s'apprête !
O saint martyre !... ô pieuse conquête !...
Déjà pour nous, déjà la palme est prête;
Dieu nous appelle et le ciel nous attend !

PAULINE.

O sort affreux ! ô comble de misère !
Maudit au ciel et maudit sur la terre !
A qui pourrais-je adresser ma prière ?
Dieu des chrétiens !... toi qu'il dit si puissant,
Ah ! si ton bras peut calmer la tempête,
Et le ravir à la mort qui s'apprête,
Devant ton front je vais courber ma tête,
Et proclamer ton culte triomphant.

SÉVÈRE.

O sort fatal !... O devoir trop austère !
Je dois dicter cet arrêt sanguinaire...
(Regardant Pauline.)
Et sans pouvoir accueillir sa prière,
Je vois ses pleurs, hélas ! et mon tourment !
Lui qui jadis me ravit ma conquête...
En vain mon cœur, dont le courroux s'arrête,
Veut l'arracher au trépas qui s'apprête :
L'amour le veut !... le devoir le défend !

FÉLIX, CALLISTHÈNES, LES PRÊTRES, et LE PEUPLE.

Dieux infernaux, prenez votre conquête.
A vos tourments je voue ici sa tête !
Que le fer brille et la flamme s'apprête !
Ils sont maudits, et l'enfer les attend !

CALLISTHÈNES, aux prêtres, leur faisant signe.

Obéissez !

PAULINE.

Non, je ne puis le croire !

(A Félix)

Tout coupable qu'il est, c'est ma vie et mon bien !

FÉLIX.

Qu'il reconnaisse alors nos dieux !

POLYEUCTE.

Je suis chrétien !...

FÉLIX.

Adore-les, te dis-je, ou meurs !

POLYEUCTE.

Je suis chrétien !...

(Félix fait un signe et les prêtres emmènent Polyeucte.)

PAULINE.

Où le conduisez-vous ?

CALLISTHÈNES.

A la mort !

POLYEUCTE.

A la gloire !

Ensemble.

POLYEUCTE et NÉARQUE.

Je crois en Dieu, roi du ciel, de la terre,
Seul Dieu puissant, que je crains et révère,
Et devant lui, dieux d'argile et de pierre,
Tombez, tombez sous mon bras triomphant !
De vos bourreaux que la hache s'apprête !

O saint martyre!... ô pieuse conquête!...
Déjà pour nous, déjà la palme est prête ;
Dieu nous appelle et le ciel nous attend!

PAULINE.

O sort affreux! ô comble de misère!
Maudit au ciel et maudit sur la terre!
A qui pourrais-je adresser ma prière?
Dieu des chrétiens!... toi qu'il dit si puissant,
Ah! si ton bras peut calmer la tempête,
Et le ravir à la mort qui s'apprête,
Devant ton front je vais courber ma tête.
Et proclamer ton culte triomphant.

SÉVÈRE.

O sort fatal, ô devoir trop austère!
Je dois dicter cet arrêt sanguinaire...
(Regardant Pauline.)
Et sans pouvoir accueillir sa prière,
Je vois ses pleurs, hélas! et mon tourment.
Lui qui jadis me ravit ma conquête...
En vain mon cœur dont le courroux s'arrête
Veut l'arracher au trépas qui s'apprête,
L'amour le veut!... Le devoir le défend!...

FÉLIX, CALLISTHÈNES, LES PRÊTRES et LE PEUPLE.

Dieux infernaux, prenez votre conquête
A vos tourments je voue ici sa tête!
Que le fer brille et la flamme s'apprête!
Ils sont maudits, et l'enfer les attend!

(On entraîne Polyeucte et Néarque dans l'intérieur du temple. Tout le monde sort en désordre.)





ACTE QUATRIÈME

Premier tableau

L'appartement du gouverneur de l'Arménie. — Félix est assis près d'une table. — Pauline est à genoux près de lui.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLIX, PAULINE.

FÉLIX.

L'arrêt est prononcé; tous chrétiens sont rebelles !

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles,
En épousant Pauline il s'est fait votre sang !

FÉLIX.

Je regarde sa faute et ne vois plus son rang !

PAULINE.

Mais il est aveuglé !

FÉLIX.

Mais il se plait à l'être :
Qui chérit son erreur ne veut pas la connaître !

PAULINE.

Mon père !... au nom des dieux !

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,
Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux !

FÉLIX.

Eh bien ! qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'empereur, dont vous tenez la place !...

FÉLIX.

L'empereur le condamne, et Sévère aujourd'hui
Vient faire exécuter ses décrets !

PAULINE, avec effroi.

Ah ! c'est lui !

SCÈNE II.

LES MÊMES ; SÉVÈRE.

TRIO.

SÉVÈRE, s'adressant à Félix et sans voir d'abord Pauline.

Le peuple s'indigne et murmure ;
Il croit qu'oubliant votre foi,
Vous voulez, magistrat parjure,
Soustraire un coupable à la loi.

FÉLIX, à demi-voix à Pauline.

Tu l'entends ?

SÉVÈRE.

Il veut sa victime !

PAULINE.

Et votre zèle légitime

Vient la chercher, sans doute?...

SÉVÈRE, apercevant Pauline.

O ciel!

PAULINE, se tournant vers son père.

Mais vous écouterez les pleurs de votre fille!

FÉLIX.

L'empereur et les dieux sont plus que ma famille.

PAULINE, à son père.

Eh bien, vous m'y forcez, cruel!

(Se jetant aux pieds de Sévère.)

Oui, par la foi jurée,
Par ton ancien amour,
Éperdue, éplorée...
Je t'invoque à mon tour!
Oui, de celui qui m'aime
J'embrasse les genoux,
Et m'adresse à lui-même
Pour sauver mon époux!

Ensemble.

FÉLIX, à sa fille.

Levez-vous! levez-vous,
Ou craignez mon courroux

SÉVÈRE, troublé.

Pauline... à mes genoux!
Pour sauver son époux!

PAULINE.

Pour sauver mon époux
J'embrasse tes genoux!

SÉVÈRE, cherchant à se défendre.

Cruelle!

PAULINE.

Oui, je le sens, cruelle est ma demande

Conserver un rival dont vous êtes jaloux,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous!
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.

SÉVÈRE.

Tu le veux!... tu le veux!... compte sur mon secours,
Je défends Polyeucte et sauverai ses jours!

Ensemble.

PAULINE.

O dévoûment sublime!
O digne et noble cœur!
A ta voix magnanime
Je devrai le bonheur!

SÉVÈRE.

Arrachons la victime
A leur juste fureur!
Et qu'au moins son estime
Me reste en ma douleur!

FÉLIX.

Qui défend la victime
Approuve son erreur;
C'est partager son crime
Aux yeux du ciel vengeur!

SÉVÈRE.

Dussé-je de ce peuple irriter la fureur,
Et plus encor!... ma désobéissance
De l'empereur dût-elle attirer la vengeance,
(A Pauline.)
Je braverai, pour vous, le peuple et l'empereur!

Ensemble.

PAULINE.

O dévoûment sublime!
O digne et noble cœur!
A ta voix magnanime

Je devrai le bonheur !

SÉVÈRE.

Arrachons la victime
A leur juste fureur !
Et qu'au moins son estime
Me reste en ma douleur !

FÉLIX.

Qui défend la victime
Approuve son erreur;
C'est partager son crime
Aux yeux du ciel vengeur !

SÉVÈRE, entraînant Félix.

Oui, venez arracher Polyeucte au trépas !
Je l'ai dit!... je le veux !

FÉLIX, avec dignité.

Moi, je ne le veux pas!

PAULINE et SÉVÈRE, étonnés.

Qui?... vous?...

FÉLIX.

Oui, moi, qui seul règne en cette province !
(A Sévère.)
Moi, plus que vous, fidèle à l'honneur, à mon prince !
(Prenant un papier sur la table.)
Qui signai, ce matin, cet édit... qu'en ces lieux
J'ai publié moi-même à la face des dieux,
Où je voue à la mort le chrétien et l'impie,
Fût-ce ma propre fille !...

SÉVÈRE.

Et ce fatal serment,
Vous le tiendrez ?

FÉLIX.

Même au prix de mon sang !
Ce qu'autrefois Brutus a fait pour sa patrie,
Je le fais pour le ciel !... J'imite vos chrétiens !...

Ils meurent pour leur Dieu !... je mourrais pour les miens !

Ensemble.

FÉLIX.

Leur voix immortelle
Réchauffe mon zèle.
Oui, que l'infidèle
Soit puni par eux !
Que ce sacrifice
Par moi s'accomplisse !
Qui sert la justice
Sert aussi les dieux !

PAULINE, *à son père.*

D'un chrétien rebelle
Épouse fidèle,
A toi j'en appelle,
Écoute mes vœux !
Qu'à ma voix propice
Ton cœur s'attendrisse,
Et que je fléchisse
Mon père et les dieux !

SÉVÈRE, *à Félix.*

A tes lois rebelle,
Ce glaive fidèle
Combattra pour elle
En face des dieux !
Pour elle propice,
Ma main protectrice
Brave ta justice,
Le peuple et les dieux !

(On entend des cris au dehors.)

FÉLIX.

Entendez-vous ces cris ?

SÉVÈRE.

Je trouverai des armes !...

FÉLIX.

Que vos propres soldats tourneront contre vous !

PAULINE, à son père en lui montrant Sévère.

Ainsi donc, plus que lui, sans pitié pour mes larmes...

FÉLIX.

Non !... et je puis encor te rendre ton époux !
Malgré tous ses forfaits...

(Se tournant au fond du côté du peuple.)

Et malgré leur menace,
Qu'il abjure son culte !

PAULINE.

O ciel !...

FÉLIX.

Et je fais grâce !
Qu'il se repente !... et je sauve ses jours !
Mais toi seule à nos dieux peux le rendre !...

PAULINE.

Ah ! j'y cours !

(Pauline sort en courant ; Sévère et Félix sortent après elle.)

Deuxième tableau

Un caveau grillé près du cirque, caveau où les condamnés attendent l'instant du supplice.

SCÈNE III.

POLYEUCTE, étendu sur un banc de pierre et se réveillant.

Rêve délicieux dont mon âme est émue,
C'était Pauline !... Oh ! oui, c'est elle que j'ai vue...
Sur un nuage d'or s'élevant vers le ciel !...
Et tous deux... prosternés aux pieds de l'Éternel...
« Ton Dieu sera le mien... et ta vie est ma vie !... »

Disait-elle... O bonheur !... ô célestes amours !...
Et j'entendais au loin une sainte harmonie,
Et les cieux répétaient : « Réunis pour toujours ! »
Toujours!... toujours!... Ah! ce n'est point un rêve,
(Écoutant.)
J'entends encor ces chants retentir jusqu'à moi!
(Se mettant à genoux.)
Dieu des chrétiens, vers qui ma prière s'élève,
Appelle à toi Pauline!...

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, PAULINE.

DUO.

PAULINE, paraissant au fond.

Oui, c'est lui que je voi!...
(Courant à lui et l'embrassant.)
Mon époux!... Polyeucte!

POLYEUCTE, toujours à genoux.

Ah! je priais pour toi!

PAULINE, vivement.

Je veux sauver tes jours!

POLYEUCTE.

Je veux sauver ton âme!...
L'éclairer aux rayons d'une céleste flamme!

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux?... qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter!
(Priant.)
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne!

9.

Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne !
Avec trop de mérite il vous plut la former
Pour ne pas vous connaître et ne pas vous aimer !

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?...

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire !

PAULINE.

Vaines illusions !

POLYEUCTE, avec enthousiasme.

Célestes vérités !

PAULINE, de même.

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE, de même.

Éternelles clartés !

Ensemble.

PAULINE.

Pour toi ma prière,
Ardente et sincère,
D'un juge... d'un père
Fléchit le courroux !
Des dieux qu'il encense
Reprends la croyance ;
Soudain sa clémence
Me rend un époux !

POLYEUCTE.

Qu'importe ma vie,
Sauvée ou ravie,
Si Dieu, que je prie,
Te guide au bonheur ?...
O Dieu que j'adore !
O Dieu qu'elle ignore !
Descends !... je t'implore !...

Et parle à son cœur !
(A Pauline qui lui fait un geste suppliant.)
Les biens de la terre
Ne sont rien pour moi ;
Toi seule m'es chère,
Je pleure sur toi !

PAULINE.

Mais songe au martyre,
Au fer des bourreaux !

POLYEUCTE.

Le Dieu qui m'inspire
A fait des héros !
Et sa céleste flamme
Embrasant ton âme,
Peut faire, s'il le veut, des miracles nouveaux !
(Avec extase.)
Viens ! ô céleste flamme
Viens éclairer son âme !

(En ce moment l'harmonie céleste se fait entendre, un rayon lumineux traverse le caveau.)

PAULINE, avec la plus grande émotion.

Prodige soudain...
Lumière immortelle
A moi se révèle !...
Une ardeur nouvelle
Embrase mon sein !...

POLYEUCTE, avec joie et crainte.

Mon cœur n'y peut croire...

PAULINE, avec enthousiasme.

Le jour a lui.

POLYEUCTE.

Céleste victoire !...
Tu veux donc aussi..

PAULINE.

La mort et la gloire !

POLYEUCTE.

Peut-être ton âme
S'abuse en sa foi !

PAULINE.

Que Dieu qui m'enflamme
Réponde pour moi !

POLYEUCTE.

Mais songe au martyre,
Au fer des bourreaux !

PAULINE.

Le Dieu qui t'inspire
A fait des héros !

POLYEUCTE.

Il est donc vrai !... ma crainte est vaine;
La foi sainte brille à tes yeux !
(A Pauline qui se met à genoux, et étendant les mains sur sa tête.)
Des mains d'un époux, sois chrétienne,
Et que ma voix t'ouvre les cieux !
(La relevant.)
Lève-toi !... Dieu qui nous rassemble
Nous réserve le même sort !
Et maintenant, marchons ensemble,
Marchons à la gloire, à la mort !
(Le bruit des harpes célestes recommence.)

POLYEUCTE et PAULINE.

O sainte mélodie !
Concerts harmonieux !
Par vous l'âme ravie
S'élance vers les cieux !
Allons, chrétien fidèle,
Allons, voici l'instant;
C'est Dieu qui nous appelle,

C'est Dieu qui nous attend!

Toujours unis tous deux
Sur terre et dans les cieux!...
Marchons!... marchons!...

O sainte mélodie!
Accents religieux!
Par vous l'âme ravie
S'élance vers les cieux!
Allons, chrétien fidèle,
Allons, voici l'instant;
C'est Dieu qui nous appelle,
C'est Dieu qui nous attend!

(En ce moment des gardes paraissent. — Ils veulent séparer Pauline de Polyeucte, mais elle ne veut plus le quitter et ils sortent tous les deux en se tenant embrassés. — Les gardes les suivent.)

Troisième tableau

Un vaste péristyle qui conduit au cirque. — On aperçoit au fond et à travers une grille une partie du cirque, ses gradins couverts de spectateurs, la loge du proconsul et du gouverneur, et dans la partie inférieure, les caveaux garnis de barres de fer, où sont renfermées les bêtes féroces. — Une partie du peuple garnit déjà les immenses gradins de l'amphithéâtre. — Une autre partie du peuple se précipite dans l'arène et cherche des places.

SCÈNE V.

LE PEUPLE; FÉLIX, SÉVÈRE et DES LICTEURS; CALLISTHÈNES et LES PRÊTRES.

CHŒUR DU PEUPLE.

Il nous faut des jeux et des fêtes.
A la mort ces chrétiens odieux!
Traînez-les, livrez-les aux bêtes,

Qu'ils soient déchirés à nos yeux !

(Pendant ce chœur, Félix, Sévère et les licteurs sont entrés par les portes à droite du péristyle. — Callisthènes et les prêtres entrent par la porte à gauche.)

CALLISTHÈNES, s'adressant à Félix.

Au peuple impatient nous devons ce spectacle.
Seigneur, à ses plaisirs c'est mettre trop d'obstacle.

SÉVÈRE, bas à Félix.

Polyeucte à ses pleurs a-t-il voulu céder ?

FÉLIX, de même, à Sévère et avec inquiétude.

Ma fille ne vient pas !

CALLISTHÈNES, à Félix.

C'est trop longtemps tarder !

LE PEUPLE.

A la mort les chrétiens !... Que la fête commence !

CALLISTHÈNES.

C'est à vous, gouverneur, de rendre la sentence.

(Félix monte lentement les degrés qui conduisent à sa tribune.)

CALLISTHÈNES et LE PEUPLE.

Commencez !...

FÉLIX, debout, du haut de sa tribune et avec émotion.

Livrez donc aux lions furieux
Les chrétiens endurcis dans leur crime, et tous ceux
Qui voudraient désormais partager leur croyance !

LE PEUPLE, s'écartant et démasquant la porte à droite.

Ils viennent !... les voici !

SCÈNE VI.

FÉLIX, dans la tribune; SÉVÈRE, sur les marches; CALLISTHÈNES et LES PRÊTRES au pied de la tribune; POLYEUCTE et PAULINE, amenés par LES LICTEURS au milieu du cirque. — Tous les deux sont habillés de blanc.

FÉLIX, les apercevant.

Grands dieux !

SÉVÈRE, de même.

O désespoir !
Pauline !...

FÉLIX, du haut de la tribune et lui tendant les bras.

Que fais-tu, ma fille?

PAULINE, froidement.

Mon devoir !

FINALE.

Notre Dieu, notre foi sont les mêmes,
Et je dois partager son trépas !

TOUS.

Toi !...

PAULINE.

Frappez !

CALLISTHÈNES, aux prêtres et au peuple.

Entendez ses blasphèmes !

SÉVÈRE, descendant les marches de la tribune.

Elle invente un forfait qui n'est pas !

CALLISTHÈNES.

Viens-tu donc pour défendre le crime ?...
Ou les dieux !...

SÉVÈRE.

Ah ! je veux lui parler !

(S'approchant de Pauline.)
Du devoir innocente victime,
Quoi ! tu meurs !

PAULINE.

Sans pâlir ! sans trembler !

SÉVÈRE.

En épouse !...

POLYEUCTE, avec fierté.

En chrétienne !...

CALLISTHÈNES.

O fureur !

SÉVÈRE, à Pauline.

Daigne entendre ma voix qui te prie,
Non pour moi, qui renonce au bonheur!
(Lui montrant Félix évanoui entre les bras de ceux qui l'entourent.)
Mais forcé de frapper une fille chérie,
Vois ton père expirer de douleur !

PAULINE et POLYEUCTE.

Unis sur la terre,
Unis dans les cieux !
Pour vous, pour mon père,
Nous prîrons tous deux!

Ensemble.

CHŒUR DU PEUPLE.

Il nous faut et des jeux et des fêtes.
A la mort ces chrétiens odieux !
Traînez-les ! livrez-les tous aux bêtes,
Et qu'ils soient déchirés à nos yeux.

SÉVÈRE, à Pauline.

Daigne entendre ma voix qui te prie,
Non pour moi, qui renonce au bonheur !
Mais perdant une fille chérie,
Vois ton père expirer de douleur !

FÉLIX, revenant à lui.

Je te perds, ô ma fille chérie,
Rien ne peut t'arracher à l'erreur,
Et par moi tu vas perdre la vie,
O ma fille! O devoir! ô douleur!

CALLISTHÈNES et LE PEUPLE.

Plus de retards!

SÉVÈRE, avec colère et les menaçant.

Ah! cruels!

PAULINE.

Dieu propice!
Sur mon père
(Montrant Sévère.)
Et sur lui veille encor!

POLYEUCTE, aux bourreaux qui l'entourent.

Je suis prêt!

CHOEUR DU PEUPLE.

Hâtez donc leur supplice!

SÉVÈRE.

Ah! comment les soustraire à la mort?
(On entend les trompettes sacrées.)

CALLISTHÈNES.

Ah! voici le signal du supplice!
(Puis on entend, en dehors du cirque, le chant des chrétiens.)

CHOEUR DES CHRÉTIENS.

Gloire à toi, notre père!
Pour toi, le seul vrai Dieu,
Nous disons à la terre
Un éternel adieu!

POLYEUCTE.

Entends-tu les chrétiens?

PAULINE.

Gloire à Dieu!

CALLISTHÈNES et LE PEUPLE.

Aux lions livrez-les!

SÉVÈRE et FÉLIX.

Ah! d'un père,
Par pitié, respectez la douleur!

(Les licteurs amènent au milieu du cirque Néarque et plusieurs chrétiens enchaînés, et qui viennent se grouper autour de Polyeucte et de Pauline. — Et pendant le chœur suivant les belluaires se tiennent près des grilles où sont renfermées les bêtes féroces, prêts à les ouvrir au signal de Callisthènes.)

Ensemble.

CHŒUR DES PRÊTRES.

Juge implacable
Et redoutable!
Pour le coupable
Impitoyable!
Doux et clément
Pour l'innocent!

Mort à l'impie
Qui t'injurie,
Et te défie!
Qu'il soit proscrit,
Qu'il soit maudit!

(Le bruit des harpes célestes recommence.)

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE et LES CHRÉTIENS.

O sainte mélodie,
Concerts doux et pieux,
Par vous l'âme ravie
S'élance vers les cieux!

Allons! chrétien fidèle,
Allons, voici l'instant;
C'est Dieu qui nous appelle,
C'est Dieu qui nous entend!

CHŒUR DU PEUPLE.

Il nous faut et des jeux et des fêtes.
A la mort ces chrétiens odieux !
Traînez-les ! livrez-les tous aux bêtes,
Et qu'ils soient déchirés à nos yeux.

(Sur un signal que donne Callisthènes, le peuple qui était encore dans le cirque s'enfuit effrayé. — Sévère tire son épée et veut se mettre devant Pauline; mais il est entraîné malgré lui par ses soldats. — Les belluaires viennent d'ouvrir les grilles. — Tous les spectateurs poussent un cri. — Félix se voile la tête et tombe évanoui. — Tous les chrétiens se mettent à genoux. — Pauline s'est précipitée dans les bras de Polyeucte, qui seul debout attend la mort. — Un rugissement se fait entendre. — Les lions vont s'élancer.)



LA FAVORITE

OPÉRA EN QUATRE ACTES

En société avec MM. A. Royer et G. Vaez

MUSIQUE DE G. DONIZETTI

THÉATRE DE L'OPÉRA. — 2 Décembre 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FERNAND	MM. DUPREZ.
ALPHONSE XI, roi de Castille	BAROILHET.
BALTHAZAR, supérieur du couvent de Saint-Jacques de Compostelle	LEVASSEUR
DON GASPAR, officier du roi	WARTEL.
UN SEIGNEUR	MOLINIER.
LÉONOR DE GUZMAN	Mmes STOLZ.
INEZ, suivante de Léonor	ÉLIAN.

SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR. — UNE CAMERERA-MAYOR. — PAGES. — GARDES. — MOINES DE SAINT-JACQUES. — PÈLERINS.

En 1340.

Aux 1er et 4e actes : Au couvent de Saint-Jacques de Compostelle et dans l'île de Léon. — Aux 2e et 3e actes : A Séville.



LA FAVORITE

ACTE PREMIER

Premier tableau

L'extrémité d'une des galeries latérales entourant le couvent de Saint-Jacques de Compostelle. — A droite on aperçoit, à travers la colonnade de la galerie, les arbres et les tombes du cloître. — A gauche, se trouve l'entrée de la chapelle qui renferme les reliques de saint Jacques. — Au fond un mur d'enceinte, où s'ouvre une grille.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES RELIGIEUX traversent la galerie pour se rendre dans la chapelle; FERNAND, sous la robe de novice, et BALTHAZAR, le supérieur, paraissent les derniers.

INTRODUCTION.

CHOEUR DES RELIGIEUX.

Pieux monastère,
De ton sanctuaire
Que notre prière

Monte vers les cieux !
Dans cette chapelle,
Guidé par ton zèle,
Pèlerin fidèle,
Viens offrir tes vœux.
Frères, allons prier; la cloche nous appelle.

(Les moines entrent dans la chapelle ; Balthazar va les suivre ; mais il aperçoit Fernand qui reste immobile absorbé dans ses pensées. Il s'approche de lui.)

SCÈNE II.

BALTHAZAR, FERNAND.

BALTHAZAR.

Ne vas-tu pas prier avec eux?

FERNAND.

Je ne puis.

BALTHAZAR.

Aurais-je de ton cœur deviné les ennuis?...
Dieu ne te suffit plus.

FERNAND.

Vous dites vrai, mon père;
Quand je vais par des vœux m'enchaîner sans retour,
Je jette malgré moi vers les biens de la terre
Un regard de douleur, de regrets et d'amour.

BALTHAZAR.

Parle, achève...

FERNAND.

A l'autel que saint Jacques protége
Et que de pèlerins un peuple immense assiége,
Je priais... j'invoquais les anges radieux.
Quand l'un d'eux tout à coup vint s'offrir à mes yeux.

CAVATINE.

Un ange, une femme inconnue,
A genoux, priait près de moi,
Et je me sentais à sa vue
Frémir de plaisir et d'effroi.
Ah ! mon père ! qu'elle était belle !
Et contre mon cœur sans secours
C'est Dieu que j'implore... et c'est elle,
C'est elle !... que je vois toujours.

Depuis qu'en lui donnant l'eau sainte,
Ma main a rencontré sa main,
De ces murs franchissant l'enceinte,
Mon cœur rêve un autre destin.
A tous mes serments infidèle,
Et du ciel cherchant le secours,
C'est Dieu que je prie, et c'est elle
Qu'en mon cœur je trouve toujours.

DUO.

BALTHAZAR.

Toi, mon fils, ma seule espérance,
L'honneur, le soutien de la foi...
Toi qui devais à ma puissance
Bientôt succéder après moi !

FERNAND, baissant la tête.

Mon père... je l'aime.

BALTHAZAR, avec douleur.

Aimer !... toi !...
Sais-tu que devant la tiare
S'abaisse le sceptre des rois?
Que ma main unit ou sépare?
Que l'Espagne tremble à ma voix ?

FERNAND.

Mon père, je l'aime.

BALTHAZAR.

Et tu crois
Au bonheur que promet une terrestre flamme !
Dis, sais-tu quelle est cette femme
Qui triomphe de ta vertu ?
Celle à qui tu donnes ton âme...
Son nom, son rang... les connais-tu ?

FERNAND, avec passion.

Non... mais je l'aime.

BALTHAZAR, levant les mains au ciel.

O ciel ! perdu !

Ensemble.

Va-t'en, insensé, téméraire !
Va loin de nous porter tes pas,
Et que Dieu, plus que moi sévère,
Que Dieu ne te maudisse pas !

FERNAND.

Idole si douce et si chère,
O toi qui vois tous mes combats,
O toi ! mon seul bien sur la terre,
Veille sur moi, guide mes pas.

BALTHAZAR arrête par la main Fernand, prêt à sortir, et lui dit avec émotion :

La trahison, la perfidie,
O mon fils, vont flétrir tes jours;
Parmi les écueils de la vie,
Comprends les dangers que tu cours !
Peut-être, brisé par l'orage,
Tu voudras, pauvre naufragé,
Regagner en vain le rivage
Et le port qui t'ont protégé.

FERNAND, tombant à genoux.

Bénissez-moi, mon père,

Je pars....

Ensemble.

BALTHAZAR.

Va-t'en, insensé, téméraire !
Vers nous bientôt tu reviendras.
Dans sa justice ou sa colère,
Que Dieu ne te maudisse pas !

FERNAND.

Idole si douce et si chère !
O toi qui vois tous mes combats,
Sois mon seul bien sur cette terre !
Je pars, je pars, guide mes pas.

(Fernand sort par la grille du fond, et, de loin, tend les bras à Balthazar, qui détourne la tête en essuyant une larme, et entre dans la chapelle.)

Deuxième tableau

Un site délicieux, sur le rivage de l'île de Léon. Des jeunes filles sont groupées sur le bord de la mer et emplissent de fleurs des corbeilles ; des esclaves suspendent aux branches des arbres, de riches étoffes pour rendre l'ombrage plus épais ; d'autres jeunes filles unissent des danses aux chants de leurs compagnes.

SCÈNE III.

INEZ, JEUNES FILLES.

AIR et CHŒUR.

LES JEUNES FILLES.

Rayons dorés, tiède zéphyre,
De fleurs parez ce doux séjour,
Heureux rivage qui respire
La paix, le plaisir et l'amour.

INEZ.

Nous que protége sa tendresse,
Esclaves, par nos soins discrets,
De notre belle maîtresse
Sachons payer les bienfaits.
Silence! silence!
La mer est belle et l'air est doux.
C'est la nacelle qui s'avance ;
Voyez, là-bas... la voyez-vous?

(Les jeunes filles s'approchent du rivage et regardent dans le lointain.)

INEZ et LES JEUNES FILLES.

Doux zéphyr, sois lui fidèle,
Pour conduire sa nacelle
Aux bords où l'amour l'appelle,
A la voile sois léger;
Et ravis sur ton passage,
Pour embaumer cette plage,
Le parfum qui se dégage
Du jasmin, de l'oranger.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; FERNAND, paraissant sur une barque, entouré de JEUNES FILLES, et portant sur les yeux un voile qu'on lui enlève.

FERNAND, à la jeune fille qui l'aide à descendre de la barque.

Gentille messagère et nymphe si discrète,
Qui chaque jour protégez dans ces lieux
Mon arrivée ou ma retraite,
Pourquoi voiler ainsi mes yeux ?

(Les jeunes filles détournent la tête et font signe qu'elles ne peuvent répondre.)

Toujours même silence !

(S'approchant d'Inez.)

Et pourquoi, je t'en prie,

Ta maîtresse si jolie
Persiste-t-elle à me cacher
Son rang, son nom? quels sont-ils?

INEZ, souriant.

Impossible
De le savoir.

FERNAND.

Je ne puis t'arracher
Ce secret; il est donc terrible?

INEZ.

C'est celui de la senora.
Je l'aperçois, elle vous répondra.
(Léonor entre et fait signe aux jeunes filles de s'éloigner.)

SCÈNE V.

FERNAND, LÉONOR.

DUO.

LÉONOR.

Mon idole! Dieu t'envoie.
Viens, ah! viens, que je te voie!
Ta présence fait ma joie
Et d'ivresse emplit mon cœur.

FERNAND.

Pour toi des saints autels j'ai brisé l'esclavage.

LÉONOR.

Et depuis lors mon pouvoir protecteur
Veilla sur tes destins, et sur ce doux rivage
Conduisit en secret tes pas...

FERNAND.

Pour mon bonheur!

LÉONOR.

Pour ta perte peut-être !

FERNAND.

Par pitié, fais-moi connaître
Quel péril pour nous peut naître ;
De ton cœur si je suis maître,
Quel malheur craindre ici-bas ?

LÉONOR.

Ah ! de mon sort que ne suis-je maîtresse !

FERNAND.

Qui donc es-tu ?

LÉONOR.

Ne le demande pas.

FERNAND.

J'obéis... Mais un mot, un seul !... Si ta tendresse
A la mienne répond, partage mon destin
Et du pauvre Fernand daigne accepter la main.

LÉONOR.

Je le voudrais... Je ne le puis !

FERNAND.

Qu'entends-je,
O destinée étrange !
O sort plein de rigueur !

LÉONOR, à part.

C'est Dieu... Dieu qui se venge
Et qui brise mon cœur.
(A Fernand, lui montrant un parchemin.)
Songeant à toi plus qu'à moi-même,
Chaque jour je voulais te donner cet écrit...
J'hésitais chaque jour...

FERNAND.

Pourquoi ?

LÉONOR.

N'as-tu pas dit
Que pour ton cœur l'honneur était le bien suprême ?

FERNAND.

Je l'ai dit.

LÉONOR.

J'assurais par là ton avenir...
Mais il t'ordonne...

FERNAND.

Eh! quoi donc ?

LÉONOR.

De me fuir.

FERNAND.

Jamais !

LÉONOR.

Il faut m'oublier et partir.

FERNAND.

Que moi je t'oublie !
Ne plus te revoir !
T'aimer, c'est ma vie ;
Sans toi plus d'espoir
Mon cœur qui se brise,
Sera froid, mon Dieu !
Avant qu'il te dise
Ce fatal adieu.
Maudit sur la terre,
Hélas ! sous quels cieux
Traîner ma misère !
Où puis-je être heureux ?

LÉONOR.

Adieu ! pars ! oublie
Ton rêve et nos vœux ;
L'amour qui nous lie

Nous perdrait tous deux.
Mon âme, qui saigne
De mille douleurs,
Se brise et dédaigne
La plainte et les pleurs.
Adieu sur la terre !
Et si jusqu'aux cieux
Parvient ma prière,
Tu dois être heureux !

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; INEZ.

INEZ, accourant toute tremblante.

Ah ! madame, madame...

LÉONOR.

Qu'est-ce donc ?

INEZ.

C'est le roi..

LÉONOR.

O ! ciel!

FERNAND, surpris.

Le roi !

LÉONOR, à part.

J'ai tressailli d'effroi
Jusqu'au fond de mon âme !
(A Inez.)
Je te suis.
(A Fernand, lui remettant le parchemin qu'elle lui a montré.)
Tiens, lis,
Et surtout obéis.

Ensemble.

LÉONOR.

Adieu ! pars, oublie
Ton rêve et nos vœux ;
L'amour qui nous lie
Nous perdrait tous deux.
Mon âme, qui saigne
De mille douleurs,
Se brise et dédaigne
La plainte et les pleurs.
Adieu sur la terre !
Et si jusqu'aux cieux
Parvient ma prière,
Tu dois être heureux !

FERNAND.

Que moi je t'oublie !
Ne plus te revoir !
T'aimer c'est ma vie ;
Sans toi plus d'espoir.
Mon cœur, qui se brise,
Sera froid, mon Dieu !
Avant qu'il te dise
Ce fatal adieu.
Maudit sur la terre,
Hélas ! sous quels cieux
Traîner ma misère ?
Où puis-je être heureux ?

(Léonor jette à Fernand un dernier adieu, puis sort avec précipitation.)

SCÈNE VII.

FERNAND, INEZ.

FERNAND, qui a retenu Inez prête à suivre Léonor.

Celui qui vient la chercher...

INEZ.

Oh! silence!
C'est le roi!

FERNAND.

Je sais tout : son rang, sa naissance,
La rapprochent du trône... et moi!
Moi, malheureux, obscur et sans gloire...

INEZ.

Prudence!

(Elle lui fait signe de se taire et s'enfuit.)

SCÈNE VIII.

FERNAND, seul.

Je ne méritais pas son amour et son cœur.

(Il regarde le parchemin que Léonor lui a remis, et pousse un cri de joie.)

O ciel! elle veut donc que j'en devienne digne!
Oui... ce titre, ce rang et cet honneur insigne!...
Moi... Fernand! capitaine! et par elle, ô bonheur!

AIR.

Oui, ta voix m'inspire,
Et sous ton empire,
Un double délire
M'exalte en ce jour;
A toi je me livre,
L'espoir va me suivre,
Et mon cœur s'enivre
De gloire et d'amour.

Adieu donc, doux rivage,
Témoin de mon bonheur!
Bientôt sous votre ombrage

Je reviendrai vainqueur.

Oui, ta voix m'inspire,
Et sous ton empire,
Un double délire
M'exalte en ce jour;
A toi je me livre,
L'espoir va me suivre,
Et mon cœur s'enivre
De gloire et d'amour.





ACTE DEUXIÈME

Une galerie ouverte, à travers laquelle on aperçoit l'Alcazar et ses jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, DON GASPAR.

LE ROI.

Jardins de l'Alcazar, délices des rois Maures,
Que j'aime à promener sous vos vieux sycomores
Les rêves amoureux dont s'enivre mon cœur!

DON GASPAR.

Du vaincu le palais appartient au vainqueur.
Par vous le Christ triomphe, Ismaël fuit et tremble.

LE ROI.

Oui, les rois de Maroc et de Grenade ensemble
Ont près de Tarifa vu tomber le croissant*.

DON GASPAR.

A vous la gloire, sire!

* En 1340, Alphonse XI, roi de Castille, remporta, près de Tarifa et sur les bords du Rio-Salado, une victoire complète sur les rois de Maroc et de Grenade réunis.

LE ROI.

Oui, grâce au bras puissant
De Fernand, ce héros qu'un seul jour fit connaître,
Qui rallia l'armée et qui sauva son maître...
Je l'attends à Séville, et je veux dans ma cour
Aux yeux de tous honorer son courage.

DON GASPAR.

Du saint-père on annonce un important message.

LE ROI, avec impatience et à part.

De son sceptre sacré le poids devient trop lourd.

(Don Gaspar, à qui le roi fait signe de se retirer, s'incline avec respect et sort.)

SCÈNE II.

LE ROI, seul, regardant don Gaspar qui s'éloigne.

Oui, tous ces courtisans dévorés par l'envie,
Avec Rome formant une ligue ennemie,
Ont contre mon amour dans l'ombre conspiré ;
Mais moi seul, Léonor * ! seul je te défendrai.

AIR.

Léonor ! viens, j'abandonne
Dieu, mon peuple avec mon trône ;
Que ton cœur à moi se donne !
Rien par moi n'est regretté,
Si pour ciel et pour couronne
Il me reste ta beauté.

Léonor ! mon amour brave
L'univers et Dieu pour toi ;

* Léonor de Guzman, célèbre par sa beauté, son esprit et l'amour qu'elle inspira au roi Alphonse XI, qui, pour l'épouser, voulut répudier sa femme.

A tes pieds, je suis esclave,
Mais l'amant se relève roi!
Rien ne peut finir l'ivresse
De mes jours liés aux tiens;
Pour toujours, belle maîtresse,
Pour toujours tu m'appartiens.
(A don Gaspar, qui entre.)
Pour la fête, préviens
Toute ma cour.
(Don Gaspard s'incline et sort.)

SCÈNE III.

LE ROI, LÉONOR, entrant avec INEZ et causant à demi-voix.

LÉONOR.
Ainsi donc l'on raconte...

INEZ.
Qu'il est vainqueur et glorieux.

LÉONOR, avec joie.
Fernand! à lui la gloire!
(Apercevant le roi.)
O ciel!
(A part.)
A moi la honte.
(Le roi fait signe à Inez de se retirer, puis il s'approche de Léonor.)

LE ROI.
Léonor! tristement pourquoi baisser les yeux?

LÉONOR.
Me croyez-vous heureuse? justes cieux!
Quand j'ai quitté le château de mon père,
Pauvre fille abusée, hélas! sur cette terre
Je croyais suivre un époux!...

LE ROI, *avec tendresse.*

Ah! tais-toi!

LÉONOR.

Tu m'as trompée, Alphonse! En ce bois solitaire
Dont l'ombre cache mal la maîtresse du roi,
Le mépris de ta cour vient encor jusqu'à moi.

LE ROI.

Oh! tais-toi, tais-toi!

DUO.

Dans ce palais règnent pour te séduire
Tous les plaisirs; tu marches sur des fleurs;
Autour de toi, quand tu vois tout sourire,
Ange d'amour, d'où viennent tes douleurs?

LÉONOR.

Dans vos palais, ma pauvre âme soupire,
Cachant son deuil sous l'or et sous les fleurs;
Dieu seul le voit, sous mon triste sourire
Mon cœur flétri dévore bien des pleurs.

LE ROI.

Mais d'où vient donc cette sombre tristesse?

LÉONOR.

Vous me le demandez... à moi!
Ah! loin de votre cour, par pitié, par tendresse,
Laissez-moi fuir...

LE ROI.

Non, compte sur ton roi.
Pour réussir, il faut me taire encore,
Mais, avant peu, tu sauras, Léonore,
Ce que mon cœur a médité pour toi.

LÉONOR.

Le prince ne peut rien pour moi.

Ensemble.

LE ROI.

Quoi! mon amour, stérile flamme,
Est sans puissance pour son âme!
Est-il pourtant destin plus beau?
Mais son bonheur semble un fardeau.

LÉONOR, à part.

O mon amour! ô chaste flamme!
Brûle dans l'ombre de mon âme,
Consume-toi comme un flambeau
Qui luit en vain dans un tombeau.

LE ROI.

Bientôt j'aurai brisé cet hymen qui me lie.

LÉONOR, avec épouvante.

Quoi!... la reine...

LE ROI.

Pour toi mon cœur la répudie.

LÉONOR.

Et l'Église!

LE ROI.

Qu'importe? avant peu je promets
De placer sur ton front ma couronne...

LÉONOR.

Oh! jamais!

LE ROI.

Je l'ai juré par le sceptre et l'épée.
Quand brillera ma couronne à ton front,
Dans cette cour à te perdre occupée
Tes ennemis devant toi trembleront.

LÉONOR.

Tremblez aussi, car le sceptre et l'épée
Sous l'anathème en vos mains périront.
Qui, moi! régner! la couronne usurpée,

Cercle de feu, me brûlerait le front.

LE ROI.

Que ta douleur s'arrête !
Viens auprès de ton roi
Prendre part à la fête
Qu'il ordonna pour toi.

SCÈNE IV.

LE ROI, LÉONOR, SEIGNEURS et DAMES de la cour, PAGES et GARDES.

(Les seigneurs et les dames s'avancent vers le roi et s'inclinent. Le roi conduit Léonor par la main jusqu'aux places où ils s'asseyent pour présider à la fête. Les seigneurs se rangent.)

BALLET.

(Des jeunes filles espagnoles et des esclaves maures paraissent et forment les danses. — Dans le moment où la fête est le plus animée, don Gaspar entre avec agitation.)

SCÈNE V.

LES MÊMES ; DON GASPAR.

DON GASPAR.

Ah ! sire !

LE ROI.

Qu'est-ce donc ?

DON GASPAR, *à demi-voix.*

Vous refusiez de croire
D'un fidèle sujet les avertissements...
Celle que vous comblez de fortune et de gloire
Trahissait en secret son souverain.

LE ROI.

Tu mens !

DON GASPAR.

Ce billet qu'un esclave avait remis pour elle
A sa confidente fidèle,
A cette jeune Inez...
(Il remet une lettre au roi.)
Sire, avais-je raison ?

LE ROI, éloignant d'un geste les courtisans.

Ah ! ce n'est pas possible !
(A Léonor, lui mettant la lettre sous les yeux.)
Un autre ose t'écrire...

LÉONOR, reconnaissant l'écriture ; à part.

O ciel ! Fernand ! à peine je respire...

LE ROI.

Réponds.

LÉONOR.

Punissez-moi : je l'aime !

LE ROI.

O trahison !
Son nom ?

LÉONOR.

Je puis mourir, mais non pas vous le dire.

LE ROI.

Peut-être les tourments t'y forceront.

LÉONOR.

Ah ! sire !

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; BALTHAZAR, entrant, suivi par un moine qui porte un parchemin auquel pend le sceau papal.

(A l'apparition de Balthazar, une grande agitation se manifeste parmi les assistants.)

LE ROI.

Quel est ce bruit... quel est l'audacieux ?

BALTHAZAR.

Moi, qui viens t'annoncer la colère des cieux.

LE ROI.

Moine, que dites-vous ?

BALTHAZAR.

Roi de Castille... Alphonse !
Du saint-siége et du ciel j'apporte les décrets;
Ne leur résistez plus, ou ma bouche prononce
L'anathème vengeur qui punit les forfaits.

LE ROI.

Je sais ce qu'un chrétien doit au chef de l'Église ;
Prêtre, n'oubliez pas ce qu'on doit à son roi.

BALTHAZAR.

Vous voulez pour l'objet dont l'amour vous maîtrise
Répudier la reine et rompre votre foi.

LE ROI.

Je le voulais.

TOUS.

O ciel !

LE ROI.

Telle était ma pensée.

(Montrant Léonor.)

Sur son front la couronne aurait été placée...
Quel que soit mon vouloir, je suis maître et seigneur,
Et n'ai pour juge ici que moi-même.

FINALE.

BALTHAZAR.

Malheur !
Redoutez la fureur
D'un Dieu terrible et sage ;
Il punit qui l'outrage,
Et pardonne au pécheur.
Vous bravez la tempête,
Imprudent ! et sans voir
Planer sur votre tête
L'ange du désespoir.

Vous tous qui m'écoutez, fuyez cette adultère ;
Fuyez, car cette femme est maudite de Dieu !

LÉONOR.

Juste ciel !

LE ROI.

Léonor !

BALTHAZAR.

Fuyez !

TOUS.

Quittons ce lieu.

LE ROI, *avec fureur.*

Ah ! de quel droit ?

BALTHAZAR.

Au nom du ciel et du saint-père !
Anathème sur eux, si, bravant nos décrets,
Demain ils ne sont pas séparés pour jamais !

Ensemble.

LE ROI.

Ah ! qu'a-t-il dit ? Par sa haine insensée
Notre puissance est ici menacée !
Et la vengeance en mon âme blessée

Sommeillerait quand je commande en roi !
Ah ! que mon spectre en cette main glacée
Plutôt se brise et périsse avec moi !

LÉONOR.

Ah ! qu'a-t-il dit ? quelle horrible pensée !
Comme une infâme et bannie et chassée !
Le ciel ordonne, et mon âme insensée
Appelle en vain la vengeance du roi.
Ah ! pour cacher ma dépouille glacée,
C'est mon seul vœu, terre ingrate, ouvre-toi !

BALTHAZAR, prenant des mains du moine le parchemin qu'il déroule aux yeux des assistants.

Du saint-père voici la bulle !

(Tout le monde tombe à genoux.)

Écoutez-moi :
Oui, du Seigneur la clémence est lassée !
Que Jézabel à l'instant soit chassée !
Le ciel ordonne, et cette âme insensée
Appelle en vain la vengeance du roi !
Vous, fuyez tous, car la foudre est lancée,
Et maudissez ce palais avec moi.

DON GASPAR et TOUTE LA COUR.

Le ciel le veut ! sa clémence est lassée !
Que cette femme à l'instant soit chassée !
L'homme de Dieu sur sa tête abaissée
Du châtiment fait descendre l'effroi.
Fuyons, fuyons, car la foudre est lancée
Et ce palais va crouler sur le roi.

(Léonor sort éperdue, se cachant la tête dans les mains.)





ACTE TROISIÈME

Une salle de l'Alcazar.

SCÈNE PREMIÈRE.

FERNAND, seul, entrant.

Me voici donc près d'elle !
Obscur je l'ai quittée et je reviens vainqueur.
Lorsqu'en sa cour le roi m'appelle,
D'amour, plus que d'orgueil, je sens battre mon cœur.
Celle que j'aime en ce palais doit être,
Je vais la voir, enfin ! et la connaître.
(Apercevant le roi, il se retire modestement.)
C'est le roi !

SCÈNE II.

FERNAND, à l'écart ; LE ROI, entrant tout pensif sans le voir ;
DON GASPAR suivant le roi.

DON GASPAR.

De son sort avez-vous décidé ?

LE ROI, sans l'écouter, se parlant à lui-même.

Aux menaces d'un moine ainsi j'aurai cédé !

DON GASPAR.

Le roi se fera-t-il justice?

LE ROI.

Que Léonore vienne, et d'Inez, sa complice,
Assurez-vous.

(Don Gaspar s'incline et sort.)

LE ROI, apercevant Fernand.

C'est toi; viens, mon libérateur!
Ton roi te doit son salut.

FERNAND.

Et l'honneur
M'a bien payé.

LE ROI.

De ta vaillance
Toi-même ici fixe la récompense;
Ma parole de roi te l'assure en ce jour.

FERNAND.

Sire! au fond de mon âme,
Pauvre soldat, j'aime une noble dame;
Je dois tous mes succès, ma gloire à son amour...
Accordez-moi sa main.

LE ROI.

Je le veux. Quelle est-elle?

FERNAND, apercevant Léonor qui entre.

Ah! je l'eusse nommée en disant la plus belle!

LE ROI, stupéfait.

Léonor!

SCÈNE III.

LÉONOR, LE ROI, FERNAND.

TRIO.

LÉONOR, frappée de surprise à la vue de Fernand ; à part.

Fernand ! ! grand Dieu !
Devant lui paraître infâme !

LE ROI, froidement.

Fernand, de votre amour, madame,
Vient de me faire ici l'aveu.

LÉONOR, à part.

Dans ses regards quel sombre feu !

LE ROI.

Pour vous, qui vous taisiez... d'un coupable silence
Un autre roi peut-être aurait tiré vengeance...
(Il s'arrête et reprend plus froidement.)
Fernand me demandait à l'instant votre main...

LÉONOR.

Que dites-vous?

LE ROI.

Et moi... moi, votre souverain,
Je la lui donne...

LÉONOR et FERNAND.

O ciel !

LE ROI.

Vous partirez demain.
(S'adressant à Léonor avec amertume et tristesse.)
Pour tant d'amour ne soyez pas ingrate,
Lorsqu'il n'aura que vous pour seul bonheur,
Quand d'être aimé pour toujours il se flatte,
Ne le chassez jamais de votre cœur.

LÉONOR et FERNAND.

Est-ce une erreur, est-ce un songe qui flatte
L'illusion que caresse mon cœur?

LE ROI.

Que dans une heure un serment vous enchaîne
A l'autel.

FERNAND.

O mon prince, à genoux
Laissez-moi vous bénir... tout mon sang est à vous!

LE ROI, bas, à Léonor.

Et vos serments pour lui, vous les tiendrez sans peine.
Vous vouliez me tromper en courtisane, et moi...
Léonor, je me venge en roi.

(Le roi sort, emmenant Fernand.)

SCÈNE IV.

LÉONOR, seule, et tombant dans un fauteuil.

Qui, lui, Fernand, l'époux de Léonore!
L'ai-je bien entendu!
Tout me l'atteste, et mon cœur doute encore
De ce bonheur inattendu.
(Se levant brusquement.)
Moi, l'épouser! oh! ce serait infâme!
Moi, lui porter en dot mon déshonneur!
Non, non; dût-il me fuir avec horreur,
Il connaîtra la malheureuse femme
Qu'il croit digne de son cœur.

AIR.

O mon Fernand, tous les biens de la terre,
Pour être à toi mon cœur eût tout donné;
Mais mon amour, plus pur que la prière,
Au désespoir, hélas! est condamné.

Tu sauras tout, et par toi méprisée,
J'aurai souffert tout ce qu'on peut souffrir.
Si ta justice alors est apaisée,
Fais-moi mourir, mon Dieu ! fais-moi mourir !

Venez, cruels ! qui vous arrête ?
Mon châtiment descend du ciel.
Venez tous, c'est une fête !
De bouquets parez l'autel.
Qu'une tombe aussi s'apprête !
Et jetez un voile noir
Sur la triste fiancée
Qui, maudite et repoussée,
Sera morte avant ce soir.

SCÈNE V.

LÉONOR, INEZ.

LÉONOR.

Inez, viens.

INEZ.

Qu'ai-je appris?... Fernand ! il vous épouse ?

LÉONOR.

Lui m'épouser !... La fortune jalouse
N'avait pas réservé tant de bonheur pour moi.
Qu'il sache tout avant de m'engager sa foi.
Va... dis-lui que je fus la maîtresse du roi...
Après un tel aveu, s'il part, s'il m'abandonne,
Je ne me plaindrai pas... mais à mon repentir
Comme un Dieu s'il pardonne,
Le servir à genoux, l'aimer et le bénir,
Sera trop peu. Pour lui je suis prête à mourir.
Dis-lui cela... que du moins par moi-même
Il sache tout.

(Elle sort.)

INEZ.

Oui, madame, comptez
Sur mon zèle... Je cours sans retard...

SCÈNE VI.

INEZ, DON GASPAR, entrant par la droite avec la CAMERERA-MAYOR.

DON GASPAR, à Inez.

Arrêtez !
Du roi l'ordre suprême
Veut qu'à l'instant je m'assure de vous ;
Madame, il faut nous suivre.

INEZ, troublée.

O ciel, protége-nous.

(Don Gaspar conduit Inez jusqu'auprès de la Camerera-mayor, qui l'emmène.)

SCÈNE VII.

DON GASPAR, TOUTE LA COUR, puis LE ROI et FERNAND.

CHOEUR.

LE CHOEUR.

Déjà dans la chapelle
Dont la voûte étincelle,
La voix du prêtre appelle
Devant Dieu les époux.
Qu'autour d'eux l'on s'empresse,
Et que pour eux sans cesse
Brillent gloire et richesse
Et les jours les plus doux !

FERNAND, entrant avec le roi.

Ah ! de tant de bonheur mon âme est enivrée.

Rêve accompli, faveur inespérée !
De ces nobles seigneurs je puis marcher l'égal.

LE ROI, à Fernand.

Pour qu'on sache à la cour combien je vous honore,
Vous qui m'avez sauvé, vous le vainqueur du Maure,
Comte de Zamora... marquis de Montréal !
(Fernand fait un geste de surprise.)
A vous ce titre.
(Détachant un collier de chevalerie qu'il porte.)
A vous cet ordre encore.
(Fernand met un genou en terre, et le roi lui passe le collier autour du cou.)

DON GASPAR, à voix basse, aux seigneurs qui l'entourent.

Qu'en dites-vous, messieurs ?

UN SEIGNEUR, de même.

Les rois sont généreux.

DON GASPAR, de même.

C'est payer en honneurs la honte et l'infamie !

UN SEIGNEUR, de même.

Cet hymen est donc vrai ?

DON GASPAR, de même.

Le prince les marie,
Entre eux tout est d'accord, et ce pacte honteux
Doit arrêter les foudres de l'Église.
Tenez, c'est Léonor... la nouvelle marquise.
(A la vue de Léonor le roi sort avec douleur.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES excepté le roi ; LÉONOR entrant pâle, vêtue de blanc et entourée de QUELQUES DAMES.

LÉONOR, à part.

Je me soutiens à peine ! O justice des cieux !
Que me réservez-vous ? Il reçut mon message,

Par Inez il sait tout... Je n'ai plus de courage.

(Apercevant Fernand qui la contemple avec amour.

O ciel ! c'est lui ! vers moi ses yeux
Se lèvent sans courroux.

FERNAND, s'approchant de Léonor.

L'autel est prêt, madame.

LÉONOR.

O mon Dieu !

FERNAND.

Vous tremblez.

LÉONOR.

Oui, de joie !

DON GASPAR, aux seigneurs qui l'entourent.

Ah ! l'infâme !

FERNAND, à Léonor.

Venez ! appuyez-vous
Sur le bras d'un époux.

(Fernand sort conduisant Léonor par la main. Les dames et une partie de seigneurs les suivent.)

SCÈNE IX.

DON GASPAR, et un groupe de SEIGNEURS.

FINALE.

DON GASPAR.

Quel marché de bassesse !

LES SEIGNEURS.

C'est trop fort ! par ma foi !

DON GASPAR.

Épouser la maîtresse...

LES SEIGNEURS.

La maîtresse du roi !

DON GASPAR.

Venir de sa province...

LES SEIGNEURS.

Sans nom, sans biens acquis.

DON GASPAR.

Le roi l'a fait marquis...

LES SEIGNEURS.

Messieurs, il sera prince !

DON GASPAR.

D'Alcantara lui donner le collier
Et des trésors...

LES SEIGNEURS.

Un rang, de la puissance...

TOUS.

De ses vertus et de sa complaisance
Il fallait bien payer l'aventurier.

(Les seigneurs sortis avec le cortége reparaissent, les autres vont au-devant d'eux et semblent leur demander les détails de la cérémonie. Le mariage est fait. Tous les gentilshommes témoignent leur indignation.)

CHŒUR.

TOUS.

Ah ! que du moins notre mépris qu'il brave
A son orgueil vienne mettre une entrave,
Que nul de nous ne cherche sa faveur,
Qu'il reste seul avec son déshonneur !

SCÈNE X.

LES MÊMES ; FERNAND.

FERNAND, avec ivresse.

Pour moi du ciel la faveur se déploie.
Ah ! messeigneurs... ah ! partagez ma joie !

Soyez témoins de mon bonheur.
Elle est à moi cette femme adorée !
Est-il un bien plus rare... oh ! dites ?

DON GASPAR, et LES SEIGNEURS, froidement.

Oui, l'honneur.

FERNAND.

L'honneur ! sa noble loi me fut toujours sacrée,
Je l'ai reçu pour dot en mon berceau...
Pas un seul de ces biens, aujourd'hui mon partage,
Ne vaut cet héritage.

LES SEIGNEURS.

Il en est un pourtant qui vous semble plus beau.

FERNAND.

Qu'avez-vous dit ? De cette injure
J'aurai raison !... Mais non, j'ai mal compris.
Ah ! je vous en conjure,
Prouvez-le-moi... Votre main, mes amis !

TOUS, retirant leurs mains.

Ce titre... trouvez bon qu'à l'avenir... marquis,
Nous ne l'acceptions plus de vous.

FERNAND.

Ah ! cet outrage,
Vous le paîrez.
Il veut du sang.

TOUS.

Eh bien, vous en aurez !

FERNAND.

Marchons !

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; BALTHAZAR.

BALTHAZAR.

Où courez-vous ? De cette aveugle rage
Arrêtez les effets, chrétiens ! et tremblez tous.
Du ciel sur cet hymen j'appelle le courroux.

FERNAND, accourant vers Balthazar.

Dieu... Balthazar !

BALTHAZAR, le serrant dans ses bras.

Fernand !

DON GASPAR, avec ironie.

L'époux de Léonore !

BALTHAZAR, se dégageant de ses bras et le repoussant.

Ô ciel !

FERNAND.

Qu'ai-je donc fait?

BALTHAZAR.

C'est toi qu'on déshonore !

FERNAND.

Comment ai-je souillé mon nom ? répondez-moi.

TOUS.

En épousant la maîtresse du roi !

FERNAND, atterré.

La maîtresse du roi !
(Éclatant.)
Quoi ! Léonor !... L'enfer brûle ma tête !

BALTHAZAR.

Ignorais-tu ?

FERNAND, avec une fureur croissante.

La maîtresse du roi !

Tout leur sang et le mien !

BALTHAZAR, regardant au dehors.

Arrête !

Ils se rendent ici.

FERNAND.

C'est bien ; je les attends.

BALTHAZAR.

Fuis !

FERNAND.

Oh ! non, je prétends

Me venger.

BALTHAZAR.

Que vas-tu faire ?

FERNAND.

Dieu seul le sait, mon père.

TOUS.

Quels regards menaçants !

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; LE ROI, donnant la main à LÉONOR.

FERNAND, allant au-devant du roi.

Sire, je vous dois tout, ma fortune et ma vie ;
Le titre de marquis... ma nouvelle splendeur...
Des dignités... de l'or... tous les biens qu'on envie ;
Mais vous vous êtes, monseigneur,
Payé trop chèrement au prix de mon honneur.

LE ROI.

O ciel !... de son âme,
Dans sa loyauté,
S'indigne et s'enflamme
La noble fierté.

Ah ! l'injuste outrage
Qui flétrit son roi
Rougit mon visage
De honte et d'effroi !

FERNAND.

Péris, pacte infâme
Qui m'as trop coûté !
Honneur, noble flamme,
Rends-moi ma fierté !
J'affronte l'orage,
Je connais mes droit :
Qui brave l'outrage
Peut braver les rois.

LE ROI.

Écoutez-moi, Fernand...

FERNAND.

J'ai tout appris, altesse...

LÉONOR, à part.

Il ne savait donc pas...

FERNAND.

C'est pour une bassesse
Qu'on m'a choisi.

LE ROI, avec colère.

Marquis !

FERNAND.

Ce nom n'est pas le mien ;
Et des présents du roi je ne veux garder rien.
(Se tournant vers les seigneurs qui l'ont insulté.)
Messieurs, rendez-moi votre estime...
Du sort, pauvre victime,
Je pars, et n'emporte d'ici
Que le nom de mon père...

LÉONOR, à part, avec égarement.

Inez, où donc est-elle ?

DON GASPAR, à voix basse, à Léonor.

Inez est prisonnière.

LÉONOR, accablée.

Oh ! tout m'est éclairci.

FERNAND, détachant de son cou le collier qu'il a reçu du roi.

Ce collier qui paya l'infamie,
Je vous le rends.

(Il tire son épée.)

Cette épée avilie,
Qui de nos ennemis naguère était l'effroi,
Je la brise... à vos pieds ! car vous êtes le roi.

Ensemble.

FERNAND.

Je maudis cette alliance,
Je maudis l'indigne offense
Que sur moi, pour récompense,
Vous jetiez avec de l'or.
Roi ! gardons, vous la puissance,
Moi l'honneur, mon seul trésor.

LÉONOR, au roi.

Grâce, ô roi ! pour son offense ;
Sur moi tombe ta vengeance !
(A Fernand qui la repousse.)
Noble cœur ! de ta souffrance
Sur moi pèse le remord ;
Mais écoute ma défense,
Ou bien donne-moi la mort.

LE ROI.

Ah ! c'est trop de ma clémence
Protéger tant d'insolence !
Tremble, ingrat ! car ton offense
Fait sur toi planer la mort.
Mais, non... fuis... car ta vengeance

Est aussi dans mon remord.

BALTHAZAR.

Roi, déjà pour vous commence
Du pécheur la chute immense ;
Sur le trône est la souffrance,
Sous la pourpre est le remord.
(A Fernand.)
Viens, mon fils, dans sa clémence,
Dieu peut seul t'ouvrir un port.

DON GASPAR et LE CHOEUR.

Déjà de notre insolence
Sur nous pèse le remord.
Qu'elle est noble, sa vengeance !
Mais je tremble pour son sort.

(Fernand sort, suivi de Balthazar ; les seigneurs ouvrent respectueusement leurs rangs pour le laisser passer, et s'inclinent devant lui.)





ACTE QUATRIÈME

Le cloître du couvent de Saint-Jacques de Compostelle. — A droite, le portique de l'église ; en face, une grande croix élevée sur un socle de pierre. — Çà et là des tombes et des croix de bois. — Le jour naissant éclaire seulement la partie découverte du cloître ; les premiers plans sont encore obscurcis par les ombres que projettent les murs de l'église.

SCÈNE PREMIÈRE.

RELIGIEUX, BALTHAZAR. Des religieux sont prosternés au pied de la croix ; d'autres, dans l'éloignement, creusent leurs tombes et répètent par intervalles :

LES RELIGIEUX.

Frères, creusons l'asile où la douleur s'endort.

(Un religieux introduit des pèlerins qui se dirigent vers l'église et s'arrêtent devant le portique où paraît Balthazar.)

BALTHAZAR.

Les cieux s'emplissent d'étincelles ;
Vers Dieu montez avec transport,
Chœur pur des pénitents fidèles,
Assis dans l'ombre de la mort.

(Les religieux répètent la prière de Balthazar, puis s'éloignent à travers les arcades du cloître ; les pèlerins entrent dans la chapelle. Un seul religieux est resté debout, immobile, la figure cachée dans ses mains, c'est Fernand.)

SCÈNE II.

BALTHAZAR, FERNAND.

BALTHAZAR, s'approchant de Fernand.

Dans un instant, mon frère,
Un serment éternel
Vous arrache à la terre
Pour vous lier au ciel.

FERNAND.

Quand j'ai quitté le port pour l'orage du monde,
Vous me l'aviez bien dit : « Mon fils, tu reviendras! »
Me voici; je reviens, cherchant la paix profonde
Et l'oubli que la mort offre ici dans ses bras.

BALTHAZAR.

Du courage, Fernand! lorsque Dieu vous appelle,
Ne pensez plus qu'à lui; votre vœu prononcé
Entre le monde et vous est un tombeau placé.

(Balthazar s'éloigne.)

FERNAND.

Vous me quittez?

BALTHAZAR.

Entrez dans la chapelle.
Près d'un novice arrivé cette nuit,
Malade... jeune encor... le devoir me conduit.

FERNAND, levant les yeux au ciel.

Jeune aussi!

BALTHAZAR.

Pauvre fleur par l'orage abattue.
Qui va mourir, peut-être!

FERNAND.

Oh! oui, la douleur tue.

(Balthazar va prendre les mains de Fernand, comme pour relever son courage, puis il sort.)

SCÈNE III.

FERNAND, seul.

La maîtresse du roi !... Dans l'abîme creusé,
Sous un piége infernal ma gloire est engloutie,
Et de mon triste cœur l'espérance est sortie
Ainsi que d'un vase brisé.

CAVATINE.

Ange si pur, que dans un songe
J'ai cru trouver, vous que j'aimais!
Avec l'espoir, triste mensonge,
Envolez-vous, et pour jamais !

En moi, pour l'amour d'une femme
De Dieu l'amour avait faibli ;
Pitié ! je t'ai rendu mon âme,
Pitié, Seigneur, rends-moi l'oubli !

Ange si pur, que dans un songe
J'ai cru trouver, vous que j'aimais !
Avec l'espoir, triste mensonge,
Envolez-vous et pour jamais !

SCÈNE IV.

FERNAND, BALTHAZAR, LES RELIGIEUX.

BALTHAZAR.

Es-tu prêt ? viens.

FERNAND.

Mon père, à la chapelle
Je vous suis.

BALTHAZAR.

Viens, mon fils, qu'à toi Dieu se révèle !

(Balthazar et Fernand entrent dans la chapelle, les religieux les suivent en silence. Léonor paraît sous l'habit de novice ; elle se place devant le porche de l'église, cherchant à distinguer les traits des religieux qui passent la tête baissée sous leurs capuchons.)

SCÈNE V.

LÉONOR, seule.

Fernand ! Fernand ! Pourrai-je le trouver ?
Ce monastère est-il l'asile qu'il habite ?
Sous cette robe sainte, ô mon Dieu que j'irrite,
Jusques à lui permets-moi d'arriver.
Par la douleur ma force est épuisée,
Je vais mourir... oui ! merci de ce don !
Prends mon âme brisée,
Mais qu'au moins de Fernand j'emporte le pardon.

LES RELIGIEUX, dans l'église.

Que du Très-Haut la faveur t'accompagne,
Vœu du fidèle, adorable tribut !
Entendez-vous du haut de la montagne,
La voix de l'ange annonçant le salut ?

LÉONOR.

Qu'entends-je ? c'est un vœu qui de l'autel s'élève,
Une âme que le ciel à cette terre enlève !

FERNAND, dans l'église.

Je me consacre à te servir, Seigneur !
Viens, que ta grâce illumine mon cœur.

LÉONOR.

Cette voix ! c'est bien lui ! lui ! perdu pour la terre.
Ange, remonte au ciel ! Je fuis ce cloître austère,
Mais... je ne puis, la mort glace mon sang.

(Elle tombe épuisée au pied de la croix.)

SCÈNE VI.

LÉONOR, FERNAND.

FERNAND, sortant de l'église avec agitation.

Mes vœux sont prononcés... Et malgré moi descend,
Dans mon âme inquiète,
Une terreur secrète...
J'ai fui loin de l'autel.

LÉONOR, essayant de se soulever.

Mon Dieu, je souffre... hélas !
J'ai froid.

FERNAND.

Qu'entends-je ?

(Regardant autour de lui.

Sur la terre
Un malheureux !

(S'approchant.)

Relevez-vous, mon frère.

LÉONOR.

C'est lui !

FERNAND, reculant avec horreur.

Grand Dieu !

LÉONOR.

Ne me maudissez pas!

DUO et FINALE.

FERNAND.

Va-t'en d'ici ! de cet asile
Tu troublerais la pureté ;
Laisse la mort froide et tranquille
Faire son œuvre en liberté.
Dans son palais ton roi t'appelle
Pour te parer de honte et d'or.

Son amour te rendra plus belle,
Plus belle et plus infâme encor.

LÉONOR.

Jusqu'à ce monastère
En priant j'ai marché... les ronces et la pierre
Ont meurtri mes genoux.

FERNAND.

Vous qui m'avez trompé, de moi qu'espérez-vous ?

LÉONOR.

D'une erreur sur tous deux la peine, hélas! retombe.
J'ai cru qu'Inez pour moi
Vous avait tout appris ; dans un pardon j'eus foi.
Croyez-moi ! l'on ne ment pas au bord de la tombe.
Mon triste aveu ne put jusqu'à vous parvenir...
Fernand... faites-moi grâce à mon dernier soupir.

Fernand ! imite la clémence
Du ciel à qui tu t'es lié.
Tu vois mes pleurs et ma souffrance,
Écoute la pitié.
Pour moi qui traîne ici ma honte,
La terre, hélas ! n'a plus de prix ;
Mais que mon âme au ciel remonte
Pure au moins de ton mépris.

Ensemble.

FERNAND.

Ses pleurs, sa voix jadis si chère,
Portent le trouble dans mes sens ;
Sur ton élu, Seigneur, descends !
Arme son cœur par la prière.

LÉONOR.

Entends ma voix jadis si chère,
Vois quel trouble agite mes sens ;
Et dans la nuit où je descends
Ne repousse pas ma prière !

FERNAND.

Adieu ! laissez-moi fuir.

LÉONOR.

Désarme ta colère,
Oh ! ne me laisse pas mourir dans l'abandon.
Vois mes pleurs, ma misère...
Un seul mot de pardon !
Par le ciel, par ta mère,
Par la mort qui m'attend !

FERNAND.

Va-t'en, va-t'en !

LÉONOR.

Pitié ! je t'en conjure
Par l'amour d'autrefois !

FERNAND.

Pour la pitié quand elle adjure,
Tout mon amour se réveille à sa voix.

LÉONOR.

Miséricorde à cette heure suprême,
Ou sous tes pieds écrase-moi !
(Elle se jette à genoux.)

FERNAND.

Ah ! Léonor !

LÉONOR.

Grâce !

FERNAND.

Relève-toi...
Dieu te pardonne.

LÉONOR.

Et toi ?

FERNAND.

Je t'aime !

Viens ! je cède éperdu
Au transport qui m'enivre ;
Mon amour t'est rendu,
Pour t'aimer je veux vivre.
Viens ! j'écoute en mon cœur
Une voix qui me crie :
Dans une autre patrie
Va cacher ton bonheur.

LÉONOR.

C'est mon rêve perdu
Qui rayonne et m'enivre !
Son amour m'est rendu,
Mon Dieu, laisse-moi vivre !
(A Fernand.)
Abandonne ton cœur
A la voix qui te crie :
Dans une autre patrie
Va chercher le bonheur.

FERNAND.

Fuyons ce monastère.

LÉONOR, avec épouvante.

O ciel ! et ton salut !
(On entend le chœur des religieux dans l'église.)

LES RELIGIEUX, dans l'église.

Monte vers Dieu, dégagé de la terre,
Vœu du fidèle, adorable tribut.

LÉONOR.

Entends-tu leur prière ?
C'est Dieu qui t'éclaire.

FERNAND.

A toi j'abandonne mon sort.

LÉONOR.

Oh ! le remords m'assiége,
Songe à tes vœux.

FERNAND.

Mon amour est plus fort,
Viens ! pour te posséder je serai sacrilége.

LÉONOR, défaillant.

Non, du ciel la faveur
Te retient sur l'abîme...
C'est la main du Sauveur
Qui t'épargne ton crime.
Moi, j'accepte mon sort...
Fernand, Dieu me protége...
Sois sauvé du sacrilége,
Sois sauvé par ma mort !

FERNAND.

Viens, fuyons !

LÉONOR.

Je ne puis... ma vie est terminée.

FERNAND.

Mon Dieu !

LÉONOR.

Mais je meurs pardonnée,
Fernand, je te bénis.
Adieu ! dans le tombeau nous serons réunis.

(Elle meurt.)

FERNAND.

Au secours ! au secours !
(Se penchant sur le corps de Léonor inanimée.)
C'est ma voix qui t'appelle ;
Rouvre les yeux, c'est moi... ton époux ! Vain effort !
Au secours ! au secours !

SCÈNE VII.

LÉONOR, étendue sur la terre; **FERNAND, BALTHAZAR**, sortant de l'église suivi par **LES RELIGIEUX.**

FERNAND, à Balthazar.

Venez, venez... c'est elle !

BALTHAZAR.

Silence !

(Il s'approche de Léonor et rabaisse le capuchon sur ses cheveux déroulés.)

Elle n'est plus !

FERNAND.

Ah !

BALTHAZAR, aux religieux.

Le novice est mort,
Priez pour lui, mes frères.

FERNAND.

Et vous prirez demain pour moi.

LES RELIGIEUX, tombant à genoux.

Dieu du pardon, que nos prières
Portent cette âme jusqu'à toi !



CARMAGNOLA

OPÉRA EN DEUX ACTES

MUSIQUE DE C. L. AMBROISE THOMAS

THÉATRE DE L'OPÉRA. — 19 Avril 1841.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE CARMAGNOLA, général de Venise, sous le nom de marquis de **RIPARDA**, seigneur espagnol	MM. DÉRIVIS.
CASTRUCCIO, gouverneur de Brescia . . .	FERD. PRÉVOST.
STENIO, jeune marin.	MARIÉ.
BRONZINO, condottiere	MASSOL.
UN CRIEUR.	HENS.
LUCREZIA, femme de Castruccio	Mmes DOBRÉ.
NIZZA, jardinière du palais	DORUS-GRAS.

SEIGNEURS et DAMES DE LA VILLE. — PEUPLE. — CONDOTTIERI. — CONSEILLERS DU GOUVERNEUR. — UN GEOLIER.

En 1426.

A Brescia, en Lombardie.



CARMAGNOLA*

ACTE PREMIER

Une terrasse des jardins du gouverneur de Brescia. On découvre au loin la campagne et les principaux édifices de la ville. — A gauche le palais du gouverneur.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, CASTRUCCIO, LUCREZIA, RIPARDA, des SEIGNEURS et DAMES sont assis au milieu des jardins ; des dames jouent du luth ou de la mandoline ; d'autres prennent des glaces et des sorbets ; des cavaliers jouent aux échecs ou aux dés ; des PAGES, placés derrière les dames, agitent de larges éventails pour leur donner de l'air.

INTRODUCTION.

LE CHOEUR.

Loin de la guerre et de l'orage,

* Carmagnola, né dans le Piémont, de parents obscurs, dont le métier était de garder les pourceaux, fut d'abord valet, puis

Et loin des feux brûlants du jour,
Que sous ce dôme de feuillage
Règnent les plaisirs et l'amour !

LUCREZIA.

O fortunés rivages !
Séjour aimé des dieux !
Sous ton ciel sans nuages,
Vivre, c'est être heureux !
Qui t'a vue, Italie,
Te nomme ses amours !
Et, comme sa patrie,
Veut te revoir toujours !

LE CHŒUR.

Loin de la guerre et de l'orage,
Et loin des feux brûlants du jour,
Que sous ce dôme de feuillage
Règnent les plaisirs et l'amour !

(A la fin de ce chœur, un officier arrive et salue profondément Castruccio, qui va à lui ; pendant qu'ils causent ensemble, tout le monde se lève.)

simple condottiere, puis officier de fortune. Marie Visconti, duc de Milan, l'éleva successivement aux plus hautes dignités militaires ; en retour, Carmagnola l'affermit sur son trône chancelant, dissipa les factieux, conquit la Lombardie, et soumit les Génois. Mais sujet trop puissant, il excita la défiance de son souverain, qui voulut le faire périr. Carmagnola s'échappa de Milan, en 1425, et, suivi d'une partie de ses condottieri, qui lui étaient dévoués, il se rendit à Venise, où on lui offrit le pouvoir. Devenu général de l'armée vénitienne, il fit changer la fortune ; il ouvrit la campagne par le siége et la prise de Brescia et enleva une partie du Milanais. Mais sa générosité envers les prisonniers le rendit suspect au Conseil des Dix. Quelques revers ayant paru confirmer les soupçons, il fut rappelé à Venise en 1432 ; il y fit une entrée triomphale ; mais le lendemain de son retour, il fut jeté dans les fers et périt bientôt sur l'échafaud.

SCÈNE II.

RIPARDA, à droite, causant avec **LUCREZIA** et **PLUSIEURS DAMES**; **CASTRUCCIO**, à gauche, causant avec **L'OFFICIER**, qu'il congédie.

RIPARDA, se levant.

Monseigneur Castruccio, gouverneur de Brescia,
Quelle nouvelle ?

CASTRUCCIO.

Une fort effrayante!

LUCREZIA.

Vraiment!

RIPARDA.

Y pensez-vous? la belle Lucrezia,
Votre femme, est déjà d'effroi toute tremblante!

LUCREZIA, d'un air aimable, et le regardant.

Non, monsieur le marquis, quel que soit le danger,
Il est tel cavalier dont la seule présence
Suffirait pour nous protéger!

RIPARDA, vivement.

Trop heureux si pour vous et pour votre défense...

LUCREZIA, l'interrompant, et s'adressant à Castruccio.

Mais ces dames et moi, mourons d'impatience,
Parlez, de grâce!

CASTRUCCIO.

Eh bien! ici même, à Brescia,
S'est introduit, dit-on, et pour quelque entreprise,
Le terrible Carmagnola!

LUCREZIA.

Le général de Venise!

CASTRUCCIO.

De notre maître Visconti

Jadis le défenseur, maintenant l'ennemi.

RIPARDA.

Son armée est, dit-on, sous les murs de Vérone,
Attendant des renforts.

LUCREZIA.

Et pour qu'il l'abandonne,
Quel motif peut avoir ce chef si redouté?

CASTRUCCIO.

Fameux par ses amours, ardent pour la beauté,
On parle d'une dame, à laquelle il veut plaire...

LUCREZIA.

Pour elle, il braverait les chances de la guerre
Et viendrait en nos murs, au risque d'être pris?

RIPARDA, souriant.

Un pareil dévoûment prouve un cœur bien épris!

CASTRUCCIO.

Je n'y vois qu'un hasard, qui peut nous être utile;
Pour moi, quel coup du sort, si je peux le saisir!

RIPARDA.

Le connaissez-vous?

CASTRUCCIO.

Non; jamais en cette ville
Il n'est venu!... Mais, politique habile,
Je sais le seul moyen qui puisse réussir!
(Regardant autour de lui.)
Que l'on appelle un secrétaire...

RIPARDA.

Trop heureux de vous en servir!

CASTRUCCIO.

Trop de bontés!...
(Castruccio et Riparda entrent un instant dans le palais à gauche.)

SCÈNE III.

Les mêmes ; NIZZA, arrivant par la droite, et portant une corbeille de fleurs.

LUCREZIA.

C'est notre jardinière...

(A Nizza.)

Qui peut donc ainsi te troubler?

NIZZA.

Je viens offrir à Votre Altesse
Les fleurs de nos jardins.

LUCREZIA.

D'où vient cette tristesse,
Et ces pleurs ?...

NIZZA.

Ah! je n'ose!

LUCREZIA.

Allons, il faut parler!

ROMANCE.

NIZZA.

Premier couplet.

De la grande tour de la ville
Beppo, mon père, est le geôlier!
A ses ordres je suis docile,
Mais il prétend me marier!
Il veut choisir... mais pour lui-même!
Il veut de l'or!... c'est l'or qu'il aime!
Moi, j'y tiens peu... voilà pourquoi,
Le cœur, hélas! plein de tristesse,
Je venais dire à Votre Altesse :
Protégez-moi!
Protégez-moi!

Deuxième couplet.

Tous les soirs, et sous ma fenêtre,
Vient un jeune et bel inconnu,
Et rien qu'en le voyant paraître,
Malgré moi, mon cœur est ému!
Il ne dit rien de sa richesse,
Mais il parle de sa tendresse!
Et moi, j'y crois. . Voilà pourquoi,
Le cœur, hélas! plein de tristesse,
Je venais dire à Votre Altesse :
Protégez-moi!
Protégez-moi!

(**Castruccio et Riparda sortent en ce moment du palais à gauche. Castruccio tient à la main un papier, qu'il lit. Riparda s'approche de la corbeille de fleurs, que Nizza a posée sur la table, à droite, et y jette un billet.**)

CASTRUCCIO, sur le devant du théâtre, lisant sa proclamation.

« Six mille écus en or à qui pourra
« Découvrir, reconnaître,
« Et livrer en nos mains le traître,
« L'audacieux comte Carmagnola! »

(**A un de ses officiers.**)

Publiez cet écrit par la ville!

LUCREZIA, qui, de l'autre côté, a parlé à Nizza.

A merveille!
De ton père on saura désarmer la rigueur!
Mais voyons, avant tout, les fleurs de ta corbeille.

(**Nizza va reprendre sa corbeille sur la table, à droite, et la présente à Lucrezia.**)

Les beaux bouquets!

CASTRUCCIO, s'approchant.

Quelle fraîcheur!

(Prenant un bouquet de roses qu'il regarde.)
Dieu! que vois-je ? un billet! un billet à ma femme!

LUCREZIA.

Y pensez-vous?

CASTRUCCIO.

Eh! oui, madame!
(Lisant l'adresse.)
« A la belle Lucrezia! »
Bien plus...

LUCREZIA.

Quoi donc?

CASTRUCCIO, qui a ouvert le billet.

Signé : comte CARMAGNOLA!
(Lisant.)
« J'expose pour vous voir des jours qui sont à vous,
« Madame, et votre auguste époux
« Pour m'éloigner prend un soin inutile!
« A vous, ainsi qu'à lui, j'en donne ici ma foi,
« Je ne quitterai cette ville
« Que lorsque vous serez à moi! »

Ensemble.

TOUS.

Grand Dieu! quelle audace!
Pour lui, point de grâce;
D'un époux jaloux
Qu'il craigne le courroux!

CASTRUCCIO.

Ah! grand Dieu! quelle audace!
Oui, pour lui, point de grâce!
Qu'il craigne mon courroux
Et mes transports jaloux!

Qu'on redouble de soins pour s'emparer de lui,
Au nom de notre duc, au nom de Visconti.

LE CHŒUR.

Nous devons à notre maître
Notre épée et notre bras ;
Cherchons, poursuivons le traître,
Et jurons tous son trépas !

(Ils sortent tous en désordre. — Riparda offre la main à Lucrezia. Ils rentrent au palais, et Nizza accompagne sa maîtresse. — La nuit est venue.)

SCÈNE IV.

STENIO, sortant d'un bosquet à droite et s'avançant avec précaution; puis BRONZINO.

DUO.

STENIO.

O nuit, à mes désirs propice,
Redouble tes voiles épais,
Et de ton ombre protectrice
Cache mes vœux et mes projets.

BRONZINO, enveloppé dans son manteau, et sortant du bosquet à gauche.

O nuit, à mes désirs propice,
Redouble tes voiles épais,
Et de ton ombre protectrice,
Cache mes vœux et mes projets.

STENIO, écoutant.

J'entends marcher !...

BRONZINO.

Oui... quelqu'un dans la nuit,
Dans ces jardins... et m'observe et me suit.

STENIO et BRONZINO, à part.

Oh ! je punirai son audace,
S'il prétend surveiller mes pas !...

(Avec impatience.)
Il ne veut pas céder la place,
Allons, il ne s'en ira pas !...

BRONZINO, brusquement a Stenio, qu'il rencontre.

Que voulez-vous ?

STENIO, de même.

Qui vous amène ?

BRONZINO.

Étranger...

STENIO.

Moi de même.

BRONZINO.

Ici je me promène.

STENIO.

Dans les jardins du gouverneur
Chacun peut prendre l'air !

BRONZINO.

Excusez-moi, seigneur !

(Tous les deux se saluent en traversant le théâtre, et continuent leur promenade.)

STENIO et BRONZINO.

Dans ses projets il est tenace,
Il prétend surveiller mes pas !
Il ne veut pas céder la place !
Allons ! il ne s'en ira pas !

STENIO, avec impatience et s'avançant vers Bronzino d'un air hautain.

J'aime la solitude !

BRONZINO, de même.

Et j'ai les mêmes goûts !

STENIO.

Vous êtes amoureux ?

BRONZINO, froidement.

Non, monseigneur ! Et vous ?

Parlez ! puis-je servir un galant rendez-vous ?

STENIO.

En me cédant la place.

BRONZINO.

Alors, de la franchise !

(La lune commence à paraître et à éclairer les jardins, qui, dès ce moment, cessent d'être dans l'obscurité.)

STENIO.

Étranger et marin, pour la belle Venise,
Demain, au point du jour, il me fallait partir
Sans or...

BRONZINO.

C'est comme moi !

STENIO.

Sans espoir !

BRONZINO.

Moi de même.

STENIO.

Et ne pouvant jamais obtenir ce que j'aime,
A ses pieds, cette nuit, ici je veux mourir !

BRONZINO, regardant les fenêtres du gouverneur.

J'entends ; c'est aussi mon système !
Moi, je suis condottiere, et ma bourse est à sec.
Je prétends, à tout prix, réparer cet échec,
Ou périr comme toi !... Je meurs pour qui me paie !
Et pour gagner de l'or il n'est rien qui m'effraie !

STENIO.

Eh ! que veux-tu donc faire ?

BRONZINO.

Enlever cette nuit
De notre gouverneur la riche orfévrerie.
A nous deux, compagnon, si le coup te sourit !

STENIO, avec indignation.

Tu m'oses proposer...

BRONZINO.

De risquer notre vie
Pour t'enrichir !... Vois.

STENIO.

Bandit !

BRONZINO.

Séducteur !
— (Montrant les fenêtres du palais.)
Que je livre à l'instant aux mains du gouverneur !

STENIO, vivement.

Tais-toi !

BRONZINO.

J'ai ton secret !

STENIO.

Je possède le tien !

BRONZINO.

Eh bien ! que la tombe le garde !
(Tirant son épée.)
Et je n'en connais qu'un moyen !

STENIO, tirant la sienne.

En garde ! en garde !...

BRONZINO.

O mon épée !

STENIO.

O mon amie !

STENIO et BRONZINO.

A toi seule je me confie !

BRONZINO.

Dieu des combats, dieu des hasards !

STENIO.

Protége-moi de tes regards!

STENIO et BRONZINO.

Allons, en garde!...
Défends tes jours;
Que Dieu te garde
Aide et secours!
Courage et gloire
A tous les deux,
Et la victoire
Au plus heureux!

(Au moment où ils vont croiser le fer, on entend en dehors, au pied de la terrasse, publier à son de trompe la proclamation écrite par le gouverneur. Les deux combattants s'arrêtent et écoutent.)

LE CRIEUR, en dehors.

« Six mille écus en or, à qui pourra
« Découvrir, reconnaître,
« Et nous livrer le traître,
« L'audacieux comte Carmagnola. »

STENIO et BRONZINO, répétant.

« Six mille écus en or, à qui pourra
« Découvrir, reconnaître,
« Et nous livrer le traître,
« L'audacieux comte Carmagnola. »

STENIO.

C'est sa mort qu'on proclame et qu'ici l'on ordonne!

BRONZINO, froidement.

Je ne le connais pas!

STENIO.

Moi non plus!

BRONZINO.

Ni personne!

STENIO, se mettant en garde.

Allons, continuons !

BRONZINO, réfléchissant.

Un seul instant !

STENIO.

Eh quoi !

Tremblerais-tu ?

BRONZINO.

Non pas ! une autre idée... écoute !

Tu consens à mourir ?

STENIO.

Tu le vois !

BRONZINO.

Comme moi,

Tu donnerais tes jours, même pour rien ?

STENIO.

Sans doute !

BRONZINO, froidement.

Autant vaut les risquer, et pour six mille écus !
Ce guerrier redouté, ce général habile,
Carmagnola, jamais ne vint dans cette ville ;
Comme lui, tous les deux, étrangers, inconnus,
Puisqu'il nous est égal de mourir ou de vivre,
Que l'un soit ce héros, et que l'autre le livre !

STENIO, étonné.

Que dit-il ?...

BRONZINO.

A ton tour, tremblerais-tu déjà ?...
Décidons qui de nous sera Carmagnola !
A lui, les fers... la mort !... A l'autre, la richesse,
Et le pouvoir alors d'épouser sa maîtresse !

STENIO, vivement.

J'accepte !...

BRONZINO.

A l'instant!

STENIO, lui tendant la main.

Touche là!

BRONZINO.

O mon étoile!

STENIO.

O mon amie!

STENIO et BRONZINO.

A toi seule, je me confie!

STENIO.

Dieu des amants!

BRONZINO.

Dieu des hasards...

STENIO et BRONZINO.

Protége-moi de tes regards!...

Que Dieu me garde
Ou non la mort,
Je me hasarde
Aux coups du sort!
Audace et gloire
A tous les deux,
Et la victoire
Au plus heureux!

STENIO.

De l'astre des nuits qui s'élève
Les rayons pâles et tremblants
Nous guideront!

BRONZINO.

Sur moi, joueur des plus prudents,
J'ai toujours là des dés!

STENIO.

Que notre sort s'achève!

Donne !

BRONZINO, l'arrêtant.

Encor un instant ! Quel que soit donc celui
Que pour Carmagnola le sort fatal désigne,
Jurons tous deux ici...

STENIO.

Que de ce noble titre il se montrera digne.

BRONZINO.

Qu'aux yeux de tous, lui-même conviendra
Qu'il est bien Carmagnola.

STENIO, montrant une madone, près du bosquet, à droite.

Oui, devant cette image sainte,
Jurons... que sans pâlir, subissant son arrêt...

BRONZINO.

Ni les supplices, ni la crainte
Ne lui feront jamais trahir notre secret.

STENIO et BRONZINO.

Jurons ! jurons !

Que le destin choisisse,
J'obéis sans trembler !
Le fer ni le supplice
Ne me feront parler !
Par le ciel qui m'entend,
Par l'enfer et Satan,
Au prix de tout mon sang,
Je tiendrai mon serment !

(Ils se mettent tous deux près d'une table du jardin et commencent à rouler des dés.)

STENIO, gaiement.

Allons !... au plus haut point le nom de général.

BRONZINO.

Et la mort !...

STENIO.

Qu'importe? Commence !

BRONZINO, prenant les dés et les jetant sur la table.

Cinq et six !...

STENIO.

Onze points !

BRONZINO, tristement.

Un hasard infernal
D'être pendu me donne ici la chance.
(Regardant les dés que Stenio vient de jeter.)
Non !...
(Avec joie.)
Douze points !

STENIO, accablé.

O ciel !

BRONZINO, ôtant sa toque avec respect.

A vous l'honneur,
Comte Carmagnola, mon maître et mon seigneur !

STENIO.

Destin, à tes caprices,
J'obéis sans trembler !
Le fer ni les supplices
Ne me feront parler !
Par le ciel qui m'entend,
Par l'enfer et Satan,
Au prix de tout mon sang,
Je tiendrai mon serment !

Oui, de l'honneur je suis esclave.
Dispose de ma vie ou de ma liberté !
Je suis prêt.

BRONZINO, le regardant.

Ah ! c'est un brave !
Mais, c'est juste !... Voilà comme j'aurais été !
Ta main, mon camarade !

STENIO, la lui donnant.

Eh bien !
Qu'attends-tu, maintenant ?

BRONZINO.

Rien !

(Il va sonner une cloche d'alarme qui est à la porte du palais.)

SCÈNE V.

LES MÊMES ; LE PEUPLE qui accourt avec des flambeaux; CASTRUCCIO, LUCREZIA, RIPARDA, NIZZA et DES SEIGNEURS sortant du palais.

FINALE.

LE CHŒUR.

C'est le tocsin !... c'est la cloche d'alarmes
Qui, dans nos murs, soudain a retenti !
Aux armes !... citoyens, aux armes !...
Est-ce le fer, la flamme ou l'ennemi ?

BRONZINO, s'adressant à Castruccio.

Gouverneur de cette ville,
Tu viens de proclamer, de promettre un trésor
A celui qui pourrait, par quelque ruse habile,
Livrer Carmagnola...

CASTRUCCIO.

Je le promets encor !

BRONZINO.

Eh bien ! je crois avoir su découvrir ce traître !

RIPARDA, à part.

O ciel !

CASTRUCCIO, à demi-voix, à Riparda.

Qu'en dites-vous ?

RIPARDA, à demi-voix et froidement, à Castruccio et à Lucrezia.

Qu'il se trompe peut-être,
Et nous le verrons bien, car, moi, je le connais !

LUCREZIA.

Vous, monsieur le marquis ?

RIPARDA.

J'ai présents tous ses traits !

CASTRUCCIO, à Bronzino.

Achève... Où donc est-il ?

BRONZINO, montrant Stenio.

Il est devant vos yeux !
Le voici !...

TOUS.

Grands Dieux !

Ensemble.

RIPARDA.

O l'heureuse méprise !
O hasard imprévu !
De joie et de surprise,
Je reste confondu.

NIZZA.

O terreur ! ô surprise !
C'était mon inconnu.
D'effroi mon cœur se brise.
C'est lui, je l'ai revu !

CASTRUCCIO.

Le sort me favorise,
O succès imprévu !
De joie et de surprise
Je reste confondu.

BRONZINO.

Bravo ! notre entreprise

A le succès prévu ;
Le sort me favorise :
Le voilà reconnu.

CASTRUCCIO, montrant Stenio.

De lui que l'on s'assure ! et quand j'aurai la preuve
Que c'est bien lui...

BRONZINO.

Faut-il un témoin plus formel ?

STENIO, s'avançant.

Épargnez-vous, seigneur, une inutile épreuve :
C'est moi ! je suis celui que vous cherchez.

RIPARDA, à part, avec étonnement.

O ciel !

Ensemble.

RIPARDA.

Qui donc peut-il être
Celui que ce traître
A fait reconnaître
Et livre aux bourreaux ?
Il nous faut attendre !...
Tâchons de surprendre
Ces secrets nouveaux.

CASTRUCCIO.

De lui je suis maître,
Et grâce à ce traître
On va reconnaître
Mes soins, mes travaux.
On saura m'entendre,
Et je dois attendre
Des honneurs nouveaux.

BRONZINO.

Je me sens renaître,
L'or dont je suis maître

Fera disparaître
Soucis et travaux.
Bientôt vont m'attendre
Beauté douce et tendre
Et plaisirs nouveaux.

STENIO.

Il faut se soumettre,
Le sort est le maître
Et ce jour doit être
La fin de mes maux.
Sans rien leur apprendre
J'ai juré d'attendre
Le fer des bourreaux.

LUCREZIA.

Je vais donc connaître
Cet homme, ce traître
Qui pour nous fait naître
Des périls nouveaux!
Sachons nous défendre,
Sur lui doit descendre
Le fer des bourreaux.

NIZZA.

C'est lui que ce traître
A fait reconnaître,
Et sa main peut-être
Le livre aux bourreaux.
Il ose le vendre;
Dieu, venez défendre
Le sang des héros!

BRONZINO, à Castruccio.

Hésitez-vous encor?

CASTRUCCIO.

Non, vraiment, et voici

(Montrant Riparda.)
Un illustre seigneur... un noble... un grand d'Espagne
Qui le connaît beaucoup...

RIPARDA, froidement.

J'ai servi près de lui!

STENIO, bas, à Bronzino.

fait de nous!

BRONZINO, à part.

Et la frayeur me gagne.

CASTRUCCIO, à Riparda, lui montrant Stenio.

Eh bien?...

BRONZINO, à part.

Adieu mon rêve et mes beaux écus d'or!

RIPARDA, s'avançant et examinant Stenio.

A ses traits... et plus encor
A son audace...

TOUS.

Eh bien?

RIPARDA.

J'avais dé
Sans peine reconnu le fier Carmagnola.

STENIO et BRONZINO, stupéfaits.

O surprise!...

RIPARDA, à part.

O bonheur!

NIZZA.

De terreur je frém !

BRONZINO, à part, avec étonnement.

Et moi je n'y suis plus!...

(S'éloignant de Stenio.)

Serait-ce vraiment lui?

Ensemble.

RIPARDA.

Qui donc peut-il être
Celui que ce traître
A fait reconnaître
Et livre aux bourreaux ?
Il nous faut attendre !...
Tâchons de surprendre
Ces secrets nouveaux.

CASTRUCCIO.

De lui je suis maître,
Et grâce à ce traître
On va reconnaître
Mes soins, mes travaux.
On saura m'entendre,
Et je dois attendre
Des honneurs nouveaux.

BRONZINO.

Je me sens renaître,
L'or dont je suis maître
Fera disparaître
Soucis et travaux.
Bientôt vont m'attendre
Beauté douce et tendre
Et plaisirs nouveaux.

STENIO.

Il faut se soumettre,
Le sort est le maître
Et ce jour doit être
La fin de mes maux.
Sans rien leur apprendre
J'ai juré d'attendre
Le fer des bourreaux.

LUCREZIA.

Je vais donc connaître
Cet homme, ce traître
Qui pour nous fait naître
Des périls nouveaux.
Sachons nous défendre,
Sur lui doit descendre
Le fer des bourreaux.

NIZZA.

C'est lui que ce traître
A fait reconnaître,
Et sa main peut-être
Le livre aux bourreaux.
Il ose le vendre ;
Dieu, venez défendre
Le sang des héros.

(**Riparda offre sa main à Lucrezia et rentre au palais avec elle. — Castruccio donne l'ordre d'arrêter Stenio, puis il remet à Bronzino, qui s'approche de lui, une bourse pleine d'or, pendant que Nizza, désespérée, suit des yeux Stenio, que l'on entraîne.**)





ACTE DEUXIÈME

L'intérieur d'une tour servant de prison. — Une grille au fond. A gauche, un escalier et une porte conduisant au cachot où est renfermé Stenio. A droite, sur le second plan, le logement du geôlier ; sur le premier plan, une porte communiquant au palais du gouverneur.

SCÈNE PREMIÈRE.

NIZZA **sort du logement du geôlier, à droite, et va écouter à gauche, à la porte du cachot de Stenio.**

Dans ce sombre cachot, dont mon père est geôlier,
Celui que j'aime souffre et languit prisonnier !

AIR.

O rêve heureux ! joie insensée !
Doux espoir dont je m'enivrais,
Éloignez-vous de ma pensée...
Il m'a trompée !... et je l'aimais !

Ah ! je pouvais l'aimer sans honte,
Je le croyais pauvre et sans bien,
Mais un seigneur !... un noble comte !
Ah ! pour mon cœur, il n'est plus rien !

O rêve heureux ! joie insensée,
Doux espoir dont je m'enivrais,
Éloignez-vous de ma pensée...
Il m'a trompée !... et je l'aimais !

O douleur nouvelle !
Malgré moi fidèle,
Son danger rappelle
L'amour en mon cœur !
La mort le menace,
Son crime s'efface,
Et pour moi, sa grâce
Est dans son malheur !

Peut-il encore être coupable,
Quand, dans l'instant, il va périr !
Sauve ses jours, Dieu secourable,
Dût-il encore me trahir...
Dût-il me tromper... et me fuir !...

O douleur nouvelle,
Malgré moi fidèle,
Son danger rappelle
L'amour en mon cœur !
La mort le menace,
Son crime s'efface,
Et pour moi, sa grâce
Est dans son malheur !

SCÈNE II.

NIZZA; RIPARDA et CASTRUCCIO, **sortent de la première porte à droite. — Le Geolier, qui est sorti de la seconde porte à droite, vient au-devant d'eux. — Castruccio lui fait signe d'amener devant lui le prisonnier. — Le geôlier ordonne à Nizza, sa fille, de rentrer dans son logis. — Puis il ouvre la porte du cachot dans lequel il entre et reste quelques instants.**

RIPARDA, montrant à Castruccio la première porte à droite, par laquelle ils sont entrés.

Ainsi donc, au palais cette tour communique?

CASTRUCCIO.

De mes prédécesseurs mesure politique!

RIPARDA, souriant.

Soin commode et prudent;
Et vous voulez que je vous accompagne,
Monseigneur?

CASTRUCCIO.

Eh oui, vraiment!
Vous, monsieur l'envoyé d'Espagne,
Vous, qui connaissez ce brigand.

RIPARDA, avec indignation.

Un brigand!... lui?

CASTRUCCIO.

C'est tout comme!
Il servit tour à tour Milan, Venise et Rome;
Et pour tous les partis du reste indifférent,
Ce chef aventureux, ce hardi condottiere,
Se bat pour qui le paie...

RIPARDA.

Et, fidèle au salaire,

Donne son bras, son sang, sa vie...

CASTRUCCIO.

Au plus offrant!
Mais je vais m'enrichir par sa mort qui s'apprête!

RIPARDA, souriant.

Comme lui, monseigneur, vous vous faites marchand,
Car il vend son épée, et vous vendez sa tête!

CASTRUCCIO.

C'est de droit!

(Apercevant Stenio, qui, précédé du geôlier, sort de son cachot.)

Avec vous, pour prévoir le danger,
Sur ses desseins secrets je veux l'interroger.

(Il fait signe au geôlier de sortir.)

SCÈNE III.

RIPARDA, CASTRUCCIO, STENIO.

TRIO.

Ensemble.

STENIO, à part.

Bravant le sort qui m'est contraire,
Je l'ai promis! je dois me taire,
Oui, par le ciel, je l'ai juré,
Et mon serment, je le tiendrai!

RIPARDA.

Quel est ce jeune téméraire?
Il faut pénétrer ce mystère.
Lorsqu'à ma place il s'est livré,
Quel fut son but?... Je le saurai.

CASTRUCCIO.

Voilà donc ce chef téméraire,
Ce redoutable condottiere.

Pour moi bonheur inespéré,
Entre mes mains il s'est livré.

(A Stenio.)

C'est vous qui nous bravez jusque dans cette ville!

RIPARDA, avec intention et le regardant.

C'est donc bien vous, comte Carmagnola?

STENIO.

Oui, c'est moi, je l'ai dit... le doute est inutile.

RIPARDA, à part.

A merveille!

CASTRUCCIO.

En nos murs quel dessein vous guida?

RIPARDA.

Parlez?

STENIO.

Je n'ai rien à vous dire!

CASTRUCCIO.

J'ai su vous deviner!... galant audacieux,
C'est l'amour qui vous inspire!

STENIO, troublé.

L amour!... ô ciel!

RIPARDA, à part, l'examinant toujours.

Serait-ce un amoureux?

CASTRUCCIO.

On connaît vos projets, mais ma femme est fidèle!

STENIO, étonné.

Moi!... votre femme?

RIPARDA, à part.

Alors ce n'est pas d'elle
Qu'il est épris!

CASTRUCCIO.

Quel but, alors guida vos pas?

Êtes-vous seul?

RIPARDA.

Avez-vous des complices?

CASTRUCCIO.

Quelques-uns de ces fiers et farouches soldats,
Prêts à braver pour vous la mort et les supplices?

RIPARDA.

Répondez-nous.

CASTRUCCIO.

Parlez!

STENIO.

Je ne parlerai pas!

Ensemble.

RIPARDA, à part.

Quel est ce jeune téméraire,
Il faut pénétrer ce mystère.
Lorsqu'à ma place il s'est livré,
Quel fut son but?... Je le saurai.

STENIO.

Bravant le sort qui m'est contraire,
Je l'ai promis, je dois me taire,
Oui, par le ciel, je l'ai juré,
Et mon serment je le tiendrai!

CASTRUCCIO.

Voilà donc ce chef téméraire,
Ce redoutable condottiere!
Pour moi bonheur inespéré,
Entre mes mains il s'est livré.

Ainsi donc, il s'obstine à garder le silence...
C'est mal!

RIPARDA, bas, à Stenio.

C'est bien!

STENIO, étonné, et à part.

Que dit-il ?

RIPARDA, de même.

C'est très-bien !

CASTRUCCIO.

En te taisant, redoute ma vengeance;
Tu risques tout.

RIPARDA, de l'autre côté et à voix basse.

Non, tu ne risques rien !

CASTRUCCIO.

Si tes trames par toi ne sont pas déclarées,
Je t'immole à l'instant!

RIPARDA, de même.

Moi, je sauve tes jours!

CASTRUCCIO.

Et ta mort...

RIPARDA, de même.

Ta fortune...

CASTRUCCIO et RIPARDA, à haute voix.

Ici sont assurées!

CASTRUCCIO.

Oui, perdu pour jamais!

RIPARDA, à voix basse.

Enrichi pour toujours!

Ensemble.

RIPARDA, à voix haute.

Crois-en notre promesse,
(A voix basse.)
Sois discret et prudent,
A toi gloire et richesse;
La fortune t'attend!

STENIO, à part.

O trouble qui m'oppresse !
(Les regardant tour à tour.)
Interdit et tremblant
De leur double promesse
Que croire en ce moment ?

CASTRUCCIO.

Crois-en notre promesse,
Réponds-nous à l'instant,
Ou ma main vengeresse
Signe ton châtiment.

RIPARDA, passant près de Castruccio, et à demi-voix.

Où la menace est inutile
Il est d'autres moyens !... par l'or et les honneurs
Laissez-moi le gagner !

CASTRUCCIO, de même.

C'est d'un esprit habile !
Essayez !
(Il s'éloigne de quelques pas au fond de la tour.)

RIPARDA, s'approchant de Stenio.

Quels que soient tes projets imposteurs,
Je les approuve !

STENIO, interdit, avec étonnement.

O ciel !

RIPARDA.

Oui, sois encore
Jusqu'à ce soir Carmagnola,
Alors c'est lui qui te rendra
Libre et riche !... car il honore
Les braves !... et voici d'abord
De sa part cette bourse d'or.

STENIO, interdit.

Comment ?...

RIPARDA, vivement.

Prends en silence!

CASTRUCCIO, redescendant le théâtre et s'adressant à Riparda.

Eh bien!

RIPARDA, froidement et montrant Stenio.

De lui j'espère!...

(Avec intention.)

Il doit m'avoir compris!

CASTRUCCIO.

Eh! oui, la chose est claire!

RIPARDA, bas, à Stenio.

Si tu parles... la mort!

CASTRUCCIO, à Stenio.

Si tu te tais... la mort!

Ensemble.

RIPARDA, à voix haute.

Crois-en notre promesse,
(A voix basse.)
Sois discret et prudent.
A toi gloire et richesse,
La fortune t'attend!

STENIO, à part.

O trouble qui m'oppresse!
(Les regardant tour à tour.)
Interdit et tremblant,
De leur double promesse
Que croire en ce moment?

CASTRUCCIO.

Crois-en notre promesse,
Réponds-nous à l'instant,
Ou ma main vengeresse
Signe ton châtiment.

(Castruccio et Riparda rentrent par la porte à droite, l'un en faisant des menaces, et l'autre en adressant des signes d'intelligence à Stenio.)

SCÈNE IV.

STENIO, seul.

CAVATINE.

STENIO.

O surprise !... O merveille !
La fortune... ou la mort !
Je ne sais si je veille
Ou si je rêve encor.

Dans ma détresse
Et mon effroi,
O ma maîtresse
Veille sur moi !

Pour épouser celle que j'aime
(Regardant la bourse que Riparda lui a donnée.)
Voilà plus d'or qu'il n'en faudrait,
Courons près d'elle à l'instant même
Révéler ce fatal secret...
(S'arrêtant.)
Mais j'ai juré de garder le silence,
Puis il l'a dit : Sois discret et prudent,
La fortune t'attend !
Et déjà j'en ressens la secrète influence...
Oui, oui... c'est de l'or... de l'or !
Je ne sais si je veille ou si je rêve encor !

Dans ma détresse
Et mon effroi,
O ma maîtresse,
Veille sur moi !

SCÈNE V.

STENIO, NIZZA, sortant de la seconde porte à droite, celle du logement du geôlier, et apportant au prisonnier une cruche d'eau et du pain qu'elle pose sur la table.

DUO.

STENIO, avec joie.

C'est elle !...

NIZZA, à part, s'avançant en tremblant.

Ah ! je frémis, tant mon cœur est ému !

STENIO, à part.

L'ange que j'implorais m'aurait-il entendu ?
C'est vous, mon ange tutélaire !

NIZZA, le regardant avec douleur.

Grand Dieu ! quelle était mon erreur !

STENIO, s'avançant vers elle.

Je revois celle qui m'est chère !

NIZZA, s'éloignant.

Ah ! vous m'abusiez, monseigneur !

STENIO.

Non, de la même ardeur,
Je t'aime !
Et veux pour seul bonheur
Ton cœur !

NIZZA.

Votre voix, monseigneur,
Blasphème !
Et je méprise un cœur
Trompeur.

Quand votre amour savait me plaire,
J'ignorais votre nom, hélas !

Mais ce terrible condottiere
Qui sème en tous lieux le trépas,
Carmagnola !...

STENIO, *vivement.*

Si je ne l'étais pas ?...

NIZZA, *de même.*

Que dites-vous ? parlez !

STENIO, *s'arrêtant.*

Ah ! je ne le puis pas !
Non, non... je ne puis pas !

Ensemble.

STENIO.

Mais de la même ardeur
Je t'aime !
Et veux pour seul bonheur
Ton cœur !

NIZZA.

Ah ! pour moi quelle erreur
Extrême !
Non, non, gardez ce cœur
Trompeur.

En attendant, chacun répète
Que l'on vient de vous condamner,
Que votre mort, hélas ! s'apprête,
Qu'au supplice on va vous traîner !

STENIO.

Et dans l'instant où la mort me menace,
Quoi ! votre cœur a repoussé ma grâce
Et garde son courroux ?

NIZZA.

Plût au ciel !

STENIO.

Et pourquoi?...

NIZZA.

Car je tremble pour vous!

STENIO.

Ah! pour moi quelle ivresse!
Ma détresse
N'a pu bannir encor
Sa tendresse.

Toi dont la voix console
Merci, ma douce idole!
Vienne à présent la mort,
Je bénirai mon sort!

NIZZA.

Oui, dans votre détresse
Mon cœur vous garde encor
Même tendresse.

STENIO.

Ah! c'en est fait, je cède à sa douce influence!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; RIPARDA, CASTRUCCIO et plusieurs CONSEILLERS.

FINALE.

STENIO, voyant entrer Riparda, Castruccio et quelques personnes de leur suite.

Je dirai tout pour l'obtenir!

RIPARDA, le retenant, et à voix basse.

Pour la perdre!... Patience!
Et je promets de vous unir.

CASTRUCCIO, entouré de plusieurs conseillers vêtus de noir, et montrant Stenio.

Tous retards à sa mort deviennent impossibles !
On dit que de leur chef apprenant le danger,
Tous ces condottieri, ces brigands si terribles,
Par un serment de mort viennent de s'engager
A le délivrer !...

NIZZA, à part.

Ciel !

RIPARDA, froidement.

Ils en sont bien capables !

CASTRUCCIO.

Mes conseillers, alors, ont dicté cet arrêt
Que j'ai signé.

NIZZA.

Grands Dieux !

RIPARDA, à Castruccio, froidement.

Et vous avez bien fait,
Car ces condottieri sont des gens redoutables !

CASTRUCCIO.

On dit que, déguisés, plusieurs de ces bandits
Se sont déjà dans nos murs introduits !

RIPARDA.

Nous saurons déjouer tous ces projets coupables,
Ne craignez rien !

CASTRUCCIO.

Jamais on ne m'intimida !
Mais ma femme... jamais on n'eut frayeurs semblables !
Au seul nom de Carmagnola,
Prête à s'évanouir...

RIPARDA, vivement.

Ah ! bientôt, je l'espère,
Par nos soins, en son cœur, le calme renaîtra !

Pour m'informer d'une santé si chère,
Je cours et je reviens !

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES; excepté Riparda.

CASTRUCCIO, à Stenio.

Pour vous, voici l'instant !
Un autre soin, monseigneur, vous réclame,
Au ciel recommandez votre âme !
Car l'heure sonne, et la mort vous attend !

(On entend un chant religieux, en dehors de la grille.)

LES MOINES, en dehors.

Jour de colère et de justice !
Il va paraître devant vous...
O Dieu puissant !... que son supplice
Désarme enfin votre courroux !

TOUS.

Qu'entends-je ?

CASTRUCCIO.

Prêts à remplir leur saint office,
Les moines du prochain couvent
Viennent chercher le pénitent
Pour l'accompagner au supplice !

(Au geôlier.)

Ouvrez-leur...

(On ouvre la grille.)

SCÈNE VIII.

Les mêmes; des Moines, couverts de leur robe et de leur capuchon, entrent, deux par deux, referment la grille et se placent en demi-cercle au fond du théâtre; puis **CARMAGNOLA.**

LES MOINES.

Jour de colère et de justice!
Il va paraître devant vous...
O Dieu puissant!... que son supplice
Désarme enfin votre courroux!

CASTRUCCIO.

Moines, priez pour lui... car son trépas s'apprête!

LES MOINES.

Prions pour toi, d'abord!

(Tous les condottieri, déguisés en moines, laissent tomber leur robe et leur capuchon; plusieurs, armés de mousquets, couchent en joue Castruccio et ses conseillers, qui tombent à genoux, tandis que d'autres tiennent le poignard levé sur leur tête.)

CASTRUCCIO, à genoux.

Ciel!

NIZZA, effrayée, et se retirant près de Stenio.

Jésus! Maria!

LES CONDOTTIERI, à Castruccio.

Il nous faut notre chef, Pietro Carmagnola!
Il nous le faut... il y va de ta tête!...

CASTRUCCIO, tremblant.

Eh bien! seigneurs condottieri,
(Montrant Stenio.)
Prenez... je vous le rends!

LES CONDOTTIERI, entourant Stenio, et le regardant.

Non! non... ce n'est pas lui!...

CASTRUCCIO, avec terreur.

Ce n'est pas lui !...

NIZZA, avec joie.

Ce n'est pas lui !

O bonheur !...

CASTRUCCIO.

O terreur !...

LES CONDOTTIERI.

Trahison ! perfidie !
Il y va de ta vie !

Ensemble.

LES CONDOTTIERI.

Notre chef... tu nous le rendras...
Crains notre vengeance et nos bras !
Où donc est-il ?... Tu parleras !...
Réponds ! réponds ! ou le trépas !...

CASTRUCCIO et SES CONSEILLERS, à genoux.

Messieurs, je ne le connais pas !
Où donc a-t-il porté ses pas ?
Je fus trompé, moi-même, hélas !
Messieurs, sauvez-moi du trépas !

TOUS.

Où donc est-il ?

RIPARDA, sortant de la première porte à droite.

Le voici !...

LES CONDOTTIERI, courant à lui, et l'entourant.

Ah ! c'est lui !... c'est bien lui !...

CASTRUCCIO, NIZZA, STENIO et LES CONSEILLERS.

O ciel !

CARMAGNOLA, donnant la main à ses condottieri.

Merci ! camarades, merci !

LES CONDOTTIERI.

C'est notre espérance!
C'est notre héros!
Lui dont la vaillance
Guide nos drapeaux!
Oui, par la victoire,
Il nous appartient!
(A Carmagnola qu'ils entourent.)
Reviens... et la gloire
Avec toi revient!

CARMAGNOLA, à Castruccio.

Ce poignard et ce bras, dont on connaît l'audace,
(Montrant Stenio.)
L'ont forcé de se taire et de prendre ma place!
Pardonne-lui...
(S'approchant de Nizza et de Stenio, à voix basse.)
Vous, soyez, mes amis,
Riches, libres, heureux! je vous l'avais promis!
(A voix haute à Castruccio.)
Quant à vous, monseigneur, ici je vous rends grâce,
De votre accueil!

CASTRUCCIO, à part.

C'était lui... j'en frémis...

CARMAGNOLA.

Pour m'éloigner, à quoi bon tant de peine?...
Je vous avais promis de quitter ces remparts...
Lorsqu'à mes vœux, moins inhumaine...

CASTRUCCIO, tremblant.

Ma femme!... O ciel!

CARMAGNOLA, souriant.

Adieu! je pars!...

LES CONDOTTIERI.

C'est notre espérance,
C'est notre héros!

Lui dont la vaillance
Guide nos drapeaux!
Oui, par la victoire,
Il nous appartient...
(Entraînant Carmagnola.)
Partons, et la gloire
Avec lui revient!...



DOM SÉBASTIEN

ROI DE PORTUGAL

OPÉRA EN CINQ ACTES.

MUSIQUE DE G. DONIZETTI

THÉATRE DE L'OPÉRA. — 13 Novembre 1843.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DOM SÉBASTIEN, roi de Portugal	MM. DUPREZ.
DOM ANTONIO, son oncle, régent du royaume en son absence	OCTAVE.
JUAM DE SYLVA, grand inquisiteur	LEVASSEUR.
LE CAMOENS, soldat et poëte.	BAROILHET.
DOM HENRIQUE, lieutenant de Dom Sébastien.	FERD. PRÉVOST.
BEN-SELIM, gouverneur de Fez.	BRÉMOND.
ABAYALDOS, chef des tribus arabes, fiancé de Zayda.	MASSOL.
DON LUIS, envoyé d'Espagne	—
ZAYDA, fille de Ben-Selim	Mme STOLTZ.

SEIGNEURS et DAMES de la cour de Portugal. — SOLDATS et MATELOTS portugais. — SOLDATS et FEMMES arabes. — MEMBRES DE L'INQUISITION. — HOMMES et FEMMES du peuple.

En 1578.

A Lisbonne, aux 1er, 3e, 4e et 5e actes. — En Afrique, au 2e acte.



DOM SÉBASTIEN
ROI DE PORTUGAL

ACTE PREMIER

La vue du port de Lisbonne. — A droite, sur le premier plan, le palais du roi, d'où l'on descend par plusieurs marches. Au fond, la mer, et la flotte prête à mettre à la voile. — Tout se prépare pour l'embarquement. On transporte à bord du vaisseau amiral des armes et des provisions. A gauche, des soldats et des matelots boivent et chantent ; d'autres font leurs adieux à leurs femmes et à leur famille. On voit circuler des hommes et des femmes du peuple, des seigneurs et des grandes dames que la curiosité attire.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLDATS, MATELOTS, HOMMES et FEMMES DU PEUPLE, SEIGNEURS et GRANDES DAMES ; puis DOM ANTONIO et JUAM DE SYLVA.

INTRODUCTION.

LE CHŒUR.

Nautonier, déployez la voile !
Élancez-vous, hardi marin !

Le roi commande, et son étoile
Nous guide au rivage africain !

(Dom Antonio et Juam de Sylva sortent en ce moment du palais du roi et descendent les marches en causant.)

DOM ANTONIO.

Ainsi nous l'emportons, et le destin entraîne
L'imprudent Sébastien sur la rive africaine !

JUAM DE SYLVA.

Mais, prêt à s'éloigner, votre royal parent,
O dom Antonio, vous remet la régence...

DOM ANTONIO.

Que je dois à vos soins, vous, ministre prudent,
Vous, grand inquisiteur !... Et pendant son absence,
Je prétends avec vous partager la puissance...

JUAM DE SYLVA, à part et pendant que plusieurs seigneurs abordent et saluent dom Antonio.

Que ta débile main ne gardera qu'un jour !
L'adroit Philippe Deux, que la gloire accompagne,
Couve depuis longtemps, d'un regard de vautour,
Le riche Portugal, trop voisin de l'Espagne ;
Et me promet, à moi, si je suis son soutien...
(Regardant dom Antonio.)
Un pouvoir plus durable et plus sûr que le tien.

LE CHOEUR.

Nautonier, déployez la voile !
Élancez-vous, hardi marin !
Le roi commande, et son étoile
Nous guide au rivage africain !

SCÈNE II.

LES MÊMES ; UN SOLDAT, s'approchant de dom Antonio, à qui il présente un placet.

DOM ANTONIO.

Encore ce soldat, qui me poursuit sans cesse
D'un placet importun !...

(Au soldat.)

Tes titres ?

LE SOLDAT.

Ma détresse !

DOM ANTONIO.

Eh ! que veux-tu ?

LE SOLDAT.

Parler au roi !

DOM ANTONIO.

Crois-tu donc, jusqu'à toi, que sa grandeur s'abaisse ?

JUAM DE SYLVA.

Arrière, misérable !

DOM ANTONIO, avec impatience.

Oui ! va-t'en !

SCÈNE III.

LES MÊMES ; DOM SÉBASTIEN, descendant les marches du palais.

DOM SÉBASTIEN.

Eh ! pourquoi
Empêcher mes soldats d'arriver jusqu'à moi ?
(Au soldat et lui faisant signe d'avancer.)
Qui donc es-tu ?

CAVATINE.

LE SOLDAT.

Soldat, j'ai cherché la victoire,
Et matelot, des bords lointains ;
Poëte, j'ai rêvé la gloire...
Et n'ai trouvé que des dédains !
Au loin, sur des mers inconnues,
J'ai suivi Vasco de Gama,
Et des merveilles que j'ai vues
Ma verve ardente s'enflamma !

O Lusiade !... enfant de ma lyre chérie !
Toi qui dois illustrer mon ingrate patrie,
Pour toi j'ai combattu l'Océan courroucé !
Oui, nageant d'une main, je criais aux orages :
Perdez-moi !... mais portez mes vers jusqu'aux rivages...
Pour la première fois, les dieux m'ont exaucé !

Poëte, j'ai rêvé la gloire,
Et n'ai trouvé que le malheur !
Qu'auprès du fils de la victoire,
Aujourd'hui, je trouve l'honneur !

DOM SÉBASTIEN, au soldat.

Ton nom ?

LE SOLDAT.

Le Camoëns !

DOM SÉBASTIEN, se découvrant avec respect.

Poëte,
Je te salue !
(A dom Antonio et à Juam de Sylva qui haussent les épaules avec mépris.)
Oui, dans ses yeux
Du génie incompris j'ai vu briller les feux !
Du pays dédaigneux, dont l'oubli le rejette,
Son nom sera l'orgueil !

(Tendant la main au Camoëns.)
Je suis ton protecteur;
Réponds-moi, que veux-tu?

CAMOENS.

L'honneur
De te suivre, ô mon roi, sur la rive du Maure
Pour partager et chanter tes exploits.

DOM SÉBASTIEN.

Sois donc prêt à partir!

CAMOENS.

Une faveur encore!

DOM SÉBASTIEN.

Et laquelle?

CAMOENS, lui montrant le fond du théâtre.

Regarde!

DOM SÉBASTIEN.

Ah! qu'est-ce que je vois?

(On aperçoit un noir cortége qui traverse le théâtre avec une bannière : c'est celle de l'Inquisition. — Des familiers du saint-office conduisent une jeune fille, couverte du san-benito, vêtement des condamnés.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ZAYDA et LES FAMILIERS DE L'INQUISITION.

CHŒUR et MARCHE.

LE CHŒUR.

Céleste justice,
Tu veux son supplice,
Et le saint-office
Punit les pervers.
Sauvons ces infâmes!

Qu'ici-bas les flammes
Préservent leurs âmes
Du feu des enfers.

DOM SÉBASTIEN.

Où la conduisez-vous?

JUAM DE SYLVA.

Au bûcher!

DOM SÉBASTIEN.

Quelle est-elle?

JUAM DE SYLVA.

Zayda l'Africaine, hérétique, infidèle !
Aux rives de Tunis prise par nos vaisseaux,
Elle avait, abjurant des dieux trompeurs et faux,
Reçu l'eau du baptême...

ZAYDA.

Oui, tremblante de crainte,
J'avais de Mahomet renié la foi sainte !

JUAM DE SYLVA, à dom Sébastien.

Vous l'entendez!

ZAYDA.

Et dans mon repentir,
D'un odieux couvent, hier, je voulais fuir...

DOM SÉBASTIEN.

Et pourquoi?

ZAYDA.

Pour revoir l'Afrique, ma patrie,
Et mon vieux père, hélas ! qui me pleure et m'attend !

DOM SÉBASTIEN, vivement.

Ah ! tu ne mourras pas!

JUAM DE SYLVA, s'avançant.

Notre roi tout-puissant
Ne saurait au bûcher arracher cette impie,
Ni du saint tribunal annuler les arrêts !

DOM SÉBASTIEN.

Mais je puis commuer sa peine !... et pour jamais,
Et sous peine de mort, j'exile l'étrangère.

JUAM DE SYLVA.

En quels lieux ?

DOM SÉBASTIEN.

En Afrique, et près de son vieux père !

(Zayda pousse un cri et tombe aux genoux de dom Sébastien.)

CAMOENS.

Vive le roi !

JUAM DE SYLVA, et LES INQUISITEURS.

Ah ! l'impie,
Il nous défie,
Il outrage la foi !

ROMANCE.

ZAYDA, aux pieds du roi.

O toi qui me pardonne,
O le meilleur des rois !
Pour jamais je te donne
Les jours que je te dois !
Que les dieux protégent ta vie,
De gloire et d'honneurs sois comblé !
Et du beau ciel de ta patrie
Ah ! ne sois jamais exilé !...

Ensemble.

JUAM DE SYLVA et LES INQUISITEURS.

Notre sainte colère
N'épargne pas les rois.
Malheur au téméraire
Qui méconnaît nos lois !

ZAYDA.

O mon Dieu ! sur la terre,
Mon appui tutélaire,

O le meilleur des rois !
A toi qui me pardonne,
Je consacre et je donne
Les jours que je te dois !

DOM SÉBASTIEN.

O charmante étrangère,
Doux attraits, douce voix !
Le cœur le plus sévère
Reconnaîtrait tes lois !

(On entend un appel de trompettes. Des officiers et des soldats s'avancent.)

FINALE.

DOM SÉBASTIEN.

Entendez-vous la trompette
Que l'écho des mers répète ?
Pour nous la palme s'apprête,
Marchons, nobles Portugais !
Conquérants du Nouveau-Monde,
La victoire nous seconde !
Des flots que Dieu nous réponde...
Je vous réponds du succès !
(Au Camoëns.)
Toi, dis-nous le chant du départ,
Et s'il est vrai que le poëte
Soit inspiré du ciel, dis-nous, divin prophète,
Quel sort attend notre étendard ?

PROPHÉTIE.

CAMOENS, avec enthousiasme.

Oui, le ciel m'enflamme et m'inspire !
Voyez-vous l'horizon serein ?...
Voyez-vous le royal navire
Aborder le sol africain ?...
Le vent du désert nous apporte
Le cri du guerrier frémissant !...

Combien sont-ils?... que nous importe?
En avant, chrétiens, en avant!

LES SOLDATS, s'animant.

En avant, soldats de la foi,
En avant! Gloire à notre roi!

CAMOENS.

Quelle masse épaisse, innombrable,
Se renouvelle sous nos coups?
Comme des tourbillons de sable,
Ils s'étendent autour de nous!

(En ce moment, le théâtre s'obscurcit, la mer devient agitée, et l'on entend au loin gronder le tonnerre.)

Sous nos pas a frémi la terre,
Sur nos fronts mugit le tonnerre.
(Avec égarement.)
Soldats! défendez votre roi,
Soldats! sauvez notre bannière...
Je la vois encor... je la voi...
Mais sanglante et dans la poussière...
En avant... en avant, et mourons pour le roi!

LES SOLDATS.

En avant... en avant, et mourons pour le roi!

DOM SÉBASTIEN, s'élançant au milieu d'eux.

Que dites-vous, amis?

CAMOENS, revenant à lui.

Oui... oui... pardonnez-moi!
Les éclats de la foudre et ces épais nuages
N'apportaient à mes sens que de sombres présages!

(En ce moment les nuages se dissipent, la mer redevient calme et le soleil brille.)

Mais le soleil revient!... Soleil, qui des héros
Dois aux champs africains éclairer la vaillance,
Que devant tes rayons s'inclinent nos drapeaux!

(Tous les drapeaux s'inclinent.)

DOM SÉBASTIEN.

Seigneur! bénissez-les.

JUAM DE SYLVA, étendant les mains.

Oui, que la Providence
Daigne exaucer nos vœux!...

(A part.)

Et monarque et soldats,
Des sables africains vous ne sortirez pas!...

Ensemble.

JUAM DE SYLVA, DOM ANTONIO et LES INQUISITEURS.

Anathème à l'hérésie!
Anathème sur l'impie
Qui nous brave et nous défie,
Et méconnait nos décrets!
Que sur son front le ciel gronde,
Que sous lui s'entr'ouvre l'onde,
Que l'enfer seul lui réponde,
Et l'engloutisse à jamais...

DOM SÉBASTIEN, CAMOENS et LES SOLDATS.

Entendez-vous la trompette
Que l'écho des mers répète?
Pour nous la palme s'apprête,
Partons, nobles Portugais!
Conquérants du Nouveau-Monde,
La victoire nous seconde!
Des flots que Dieu nous réponde...
Je vous réponds du succès!

ZAYDA.

De la fureur de l'impie
Il a préservé ma vie;
Mahomet, je t'en supplie,
Récompense ses bienfaits!
O puissant maître du monde,
Qu'à mes vœux son sort réponde,

Que la justice confonde
Les méchants et leurs projets !
(A genoux.)
O Mahomet, sauve sa vie !

LE PEUPLE.

Dieu des chrétiens, sauve le roi !

DOM SÉBASTIEN.

Adieu, Lisbonne !...

CAMOENS.

Adieu, patrie !

DOM SÉBASTIEN.

Nous reviendrons dignes de toi !

Ensemble.

ZAYDA.

De la fureur de l'impie
Il a préservé ma vie,
Mahomet, je t'en supplie,
Récompense ses bienfaits !
O puissant maître du monde,
Qu'à mes vœux son sort réponde,
Que la justice confonde
Les méchants et leurs projets !

JUAM DE SYLVA, DOM ANTONIO et LES INQUISITEURS.

Anathème à l'hérésie !
Anathème sur l'impie
Qui nous brave et nous défie,
Et méconnaît nos décrets !
Que sur son front le ciel gronde,
Que sous lui s'entr'ouvre l'onde,
Que l'enfer seul lui réponde,
Et l'engloutisse à jamais !

DOM SÉBASTIEN, CAMOENS et LES SOLDATS.

Entendez-vous la trompette

Que l'écho des mers répète?
Pour nous la palme s'apprête,
Partons, nobles Portugais!
Conquérants du Nouveau-Monde,
La victoire nous seconde!
Des flots que Dieu nous réponde...
Je vous réponds du succès!

LE PEUPLE.

Pour la gloire et la patrie
Quand il expose sa vie,
Exauce, Dieu que je prie,
Tous les vœux de ses sujets.
O puissant maître du monde,
Qu'à mes vœux son sort réponde,
Que la justice confonde
Les méchants et leurs projets!

(Dom Antonio et Juan de Sylva laissent éclater la joie que leur cause le départ de dom Sébastien. — Le peuple entoure le roi de ses transports. — Zayda lui baise la main. — Le roi, Camoëns et les officiers montent sur le vaisseau amiral, et l'on aperçoit en pleine mer, à l'horizon, toute la flotte portugaise à la voile.)





ACTE DEUXIÈME

Premier tableau

En Afrique. — L'habitation de Ben-Selim, dans les environs de Fez.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAYDA, entourée de SES COMPAGNES.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Les délices de nos campagnes,
La rose des déserts,
La plus belle de nos compagnes,
Gémissait dans les fers !
Le ciel a de nos voix plaintives
Entendu les soupirs !
Elle revient !... et sur nos rives
Reviennent les plaisirs.

(Zayda fait signe qu'elle désire rester seule. Les jeunes filles s'éloignent.)

SCÈNE II.

ZAYDA, seule.

AIR.

Depuis que sa main protectrice
A défendu mes tristes jours,
Pour mon malheur, pour mon supplice,
Je l'entends, je le vois toujours!
Hélas! le doux ciel de mes pères
N'a pu consoler mon ennui;
Mon âme, aux rives étrangères,
Est demeurée auprès de lui!

SCÈNE III.

ZAYDA, BEN-SELIM et SA SUITE.

BEN-SELIM, s'approchant de sa fille.

Pourquoi, le front toujours voilé par un nuage,
Du brave Abayaldos repousses-tu l'amour?
(Zayda fait signe qu'elle ne peut le lui dire.)
Ma fille, accueille au moins l'hommage
De l'amitié qui vient célébrer ton retour.

BALLET.

(Divertissement composé de plusieurs pas de caractère. A la fin du divertissement, on entend un bruit de trompettes. Paraît Abayaldos armé en guerre et à la tête de sa tribu.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ABAYALDOS et les ARABES sous ses ordres.

ABAYALDOS.

Eh quoi! des danses et des fêtes!...
Des cris joyeux frappent les airs!
Lorsque la foudre est sur vos têtes
Et lorsque l'infidèle envahit nos déserts?

TOUS, poussant un cri.

Les chrétiens!

AIR.

ABAYALDOS.

Levez-vous! Que le glaive
Étincelle en vos mains!
A vos jeux faites trêve!
Aux armes, Africains!
Oui, saisissez le glaive,
Aux armes, Africains!

Sébastien, ce prince infidèle,
Est venu pour nous asservir!
Il nous défie et nous appelle
Aux plaines d'Alcazar-Quivir!

Levez-vous! Que le glaive
Etincelle en vos mains!
Plus de paix, plus de trêve!
Aux armes, Africains!

(S'adressant à Zayda.)

La guerre sainte est déclarée
Et nous courons au champ d'honneur!
Ta foi, si longtemps espérée,
Doit être le prix du vainqueur!

(Zayda lui fait signe qu'elle ne veut rien promettre. Abayaldos la regarde

quelques instants avec jalousie et colère, puis se retournant vers ses compagnons.)

Levez-vous! Que le glaive
Etincelle en vos mains!
Plus de paix! plus de trêve!
Aux armes, Africains!

CHOEUR DES FEMMES, à genoux.

O Dieu qui tiens le glaive
Et la mort dans tes mains,
Vers toi ma voix s'élève,
Protége leurs destins!

CHOEUR DES HOMMES.

Levons-nous! Que le glaive
Etincelle en nos mains!
Plus de paix! plus de trêve!
Aux armes, Africains!

ZAYDA.

Dieu! détourne le glaive
Qui brille dans leurs mains!
Vers toi ma voix s'élève,
Protége nos destins!

(Ils sortent tous en désordre. On entend pendant quelques instants encore le bruit de la musique guerrière et des cris tumultueux qui s'éloignent.)

Deuxième tableau

La plaine d'Alcazar-Quivir après la bataille. — A gauche, un rocher. — Au fond, on voit étendus sur le sable les corps des chrétiens et des musulmans, des armes, des débris, etc.

SCÈNE V.

DOM SÉBASTIEN, entouré de quelques OFFICIERS PORTUGAIS, blessés comme lui. Épuisé par la perte de son sang, il est soutenu par DOM HENRIQUE, et tient encore à la main la poignée d'un sabre brisé.

DOM SÉBASTIEN.

Une épée, une épée!...

DOM HENRIQUE.

Hélas! tout est perdu!

DOM SÉBASTIEN, avec égarement.

Sauvons le Camoëns, sur le sable étendu.

DOM HENRIQUE.

Ne songez qu'à vous, sire!

(Aux autres seigneurs portugais.)

A leur rage inhumaine

Dérobez notre roi que je soutiens à peine!

DOM SÉBASTIEN, tombant presque évanoui au pied du rocher.

Ah! laissez-moi... Fuyez!

DOM HENRIQUE, entendant les Arabes qui s'avancent.

Ils viennent! les voici!

(Faisant signe aux officiers de déposer le roi au pied du rocher.)

Là!... près de cette roche!... Et nous, mourons ici!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; ABAYALDOS et LES ARABES.

Ensemble.

LES ARABES.

Victoire! victoire! victoire!
Allah du haut du ciel
A proclamé la gloire
Des enfants d'Ismaël!
Ni pitié, ni clémence!...
Que le fer menaçant
Serve notre vengeance,
Et s'abreuve de sang!

LES PORTUGAIS.

Trahis par la victoire,
Dans notre sort cruel,
Il nous reste la gloire
De mourir pour le ciel!
Oui, contre leur vengeance,
Soutiens-nous, Dieu puissant!
Céleste récompense
Près de toi nous attend!

ABAYALDOS.

Des ennemis vaincus les corps jonchent la plaine,
Le roi, qui sous nos coups sanglant était tombé,
Au destin qui l'attend s'est ici dérobé!
Sébastien est à nous, c'est Dieu qui nous l'amène!

LES ARABES.

Au nom d'Abayaldos, défenseur de la foi,
Que des derniers chrétiens disparaisse la trace!
Frappons-les!

DOM SÉBASTIEN, se soulevant.

Moi, d'abord!

ABAYALDOS, aux Portugais.

Oui, pour vous point de grâce,
Si vous ne me nommez à l'instant votre roi.
Parlez? Lequel de vous est Sébastien?

(Dom Sébastien fait un mouvement.)

DOM HENRIQUE le prévient et dit à voix haute :

C'est moi!

(A voix basse et serrant la main de dom Sébastien, qui veut parler.)

Vivez pour eux!... Je meurs!

(Il tombe à terre et rend le dernier soupir.)

ABAYALDOS, debout et le contemplant.

Gisant dans la poussière,
Le voilà donc, ce roi!... ce héros téméraire,
Qui rêvait en Afrique un empire nouveau!
Il n'y sera venu conquérir qu'un tombeau!
Même après son trépas, esclave en cette terre,
Sa cendre, parmi nous, restera prisonnière!

(Aux seigneurs portugais.)

Vous, pourtant, j'y consens, jusqu'au dernier séjour,
Accompagnez le prince, objet de votre amour!...

(On emporte le corps de dom Henrique, et sur un geste d'Abayaldos les seigneurs portugais le suivent.)

LES ARABES.

Victoire! victoire! victoire!
Allah! du haut du ciel
A proclamé la gloire
Des enfants d'Ismaël!...
Ni pitié, ni clémence!...
Que le fer menaçant
Serve notre vengeance,
Et s'abreuve de sang!

(Ils sortent tous.)

SCÈNE VII.

DOM SÉBASTIEN, évanoui au pied du rocher, ZAYDA, qui entre mystérieusement et examine avec effroi plusieurs cadavres de soldats et d'officiers portugais qui gisent au fond du théâtre.

DUO.

ZAYDA.

Il est tombé !... Parmi ces cadavres sanglants,
D'interroger la mort... oui... j'aurai le courage...
(S'avançant vers le rocher.)
De le sauver blessé... captif... s'il n'est plus temps,
A ses restes du moins j'épargnerai l'outrage !...
Vers lui, Dieu de bonté, guide mes pas tremblants !
(Elle s'asseoit un instant sur le rocher.)

DOM SÉBASTIEN, toujours sans connaissance.

Henrique !... Camoëns !... Vaincu !

ZAYDA.

Grand Dieux !... qu'ai-je entendu ?
(Le reconnaissant.)
Cest lui !...
(Zayda fait respirer au roi des sels qui le raniment et elle déchire son voile pour panser ses blessures.)
Mon Dieu !... sa misère est si grande
Qu'elle doit m'absoudre à tes yeux !...
Et ta loi même nous commande
De secourir les malheureux !

DOM SÉBASTIEN, qui peu à peu est revenu à lui.

La lumière m'était ravie !...
La mort allait fermer mes yeux...
Qui donc me rappelle à la vie,
Et me rend la clarté des cieux ?..

Ensemble.

ZAYDA, rappelant le motif de son air du premier acte.

Quand le sort t'abandonne,
O le meilleur des rois !...
Pour jamais je te donne
Les jours que je te dois !

DOM SÉBASTIEN, se levant et la regardant.

Lorsque tout m'abandonne...
C'est toi... je te revois !...
L'espoir pour moi rayonne
Aux accents de sa voix !

(La repoussant doucement de la main.)

Vouloir sauver mes jours, c'est exposer les tiens,
Va, laisse-moi périr !

ZAYDA, avec énergie.

Par le Dieu des chrétiens !
Vous vivrez, sire ! ou nous mourrons ensemble !

DOM SÉBASTIEN, étonné.

Qu'entends-je ?

ZAYDA, de même.

Roi puissant, je ne t'aurais rien dit !
Mais malheureux, mais errant et proscrit...
Tu sauras tout !... Je t'aime ! et pour toi seul je tremble !

DOM SÉBASTIEN.

Je n'ai que mon malheur désormais à t'offrir.

ZAYDA.

Qu'importe si pour toi je puis encor mourir !
Si ton sort est le mien !...

DOM SÉBASTIEN.

Oui, Dieu qui nous rassemble,
Ne voudra plus nous désunir !

ZAYDA.

Courage !... ô mon roi ! courage !

L'amour inspire ma voix;
Le soleil brille après l'orage,
Et Dieu veille sur les rois !

DOM SÉBASTIEN.

Oui ! courage ! courage !
Le mien renaît à sa voix;
Le soleil brille après l'orage,
Et Dieu veille sur les rois !

ZAYDA.

Le Ciel doit mettre un terme à vos misères;
Bientôt pour vous les beaux jours renaîtront !
Vous reverrez le palais de vos pères,
Et la couronne ornera votre front !

DOM SÉBASTIEN.

Ange du ciel !... mon ange tutélaire,
Par toi bientôt mes beaux jours reviendront;
Oui, oui, je veux voir à tes pieds la terre,
Et la couronne éclater sur ton front !

Ensemble.

ZAYDA.

Courage ! ô mon roi ! courage !
L'amour inspire ma voix !
Le soleil brille après l'orage,
Et Dieu veille sur les rois !

DOM SÉBASTIEN.

Oui ! courage !... courage !
Le mien renaît à sa voix;
Le soleil brille après l'orage,
Et Dieu veille sur les rois !

(On entend au dehors un grand tumulte.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; BEN-SELIM, ABAYALDOS et DES ARABES, la hache à la main, apercevant dom Sébastien.

LES ARABES.

Du sang ! du sang !.... c'est l'ordre du prophète !
Frappons ! frappons ! pour obéir au ciel.
Allah ! Allah nous demande sa tête !
Du sang ! du sang ! aux enfants d'Ismaël !

ZAYDA, s'élançant au-devant d'Abayaldos et de Ben-Selim qui viennent d'entrer et leur montrant dom Sébastien.

Non ! vous épargnerez celui que je protége !
Si vous m'aimez, sauvez un malheureux !...
(A Abayaldos avec force et fierté.)
Je le demande !... je le veux !

ABAYALDOS.

Et pourquoi vous obéirais-je,
A vous qui repoussez et ma main et mes vœux ?

LES ARABES.

Du sang ! du sang !... c'est la loi du prophète !
Frappons ! frappons ! pour obéir au ciel.
Allah ! Allah ! nous demande sa tête !
Du sang ! du sang !... aux enfants d'Ismaël !

(Ils ont entouré dom Sébastien ; le fer est levé sur sa tête ; on va le frapper. Zayda pousse un cri, s'élance devant lui, et lui fait un rempart de son corps.)

ZAYDA, tremblante d'effroi et s'adressant à Abayaldos.

Eh bien donc !... ordonnez qu'on épargne sa vie !...
Qu'il puisse encor revoir le ciel de sa patrie !...
(Montrant son père et elle.)
A nos soins confié, qu'il soit libre par vous,
Et, je le jure ici, vous serez mon époux !

ABAYALDOS, étonné.

Quel intérêt si grand?...

ZAYDA.

Sur la rive lointaine,
Je mourais... un chrétien osa briser ma chaîne ;
Libre, j'ai fait serment de sauver un chrétien!...
Ce vœu, vous m'aiderez à l'accomplir !...

ABAYALDOS, à dom Sébastien.

Eh bien!
Sois libre !... Va bénir, au sein de ta patrie,
Le nom sacré de celle à qui tu dois la vie !

ZAYDA, à voix basse, à dom Sébastien, qui fait le geste de refuser.

Sire, pour vous sauver j'avais promis mes jours :
Je donne plus encore, et, si je vous suis chère,
Partez, sire, partez!... Sur la rive étrangère,
Mon cœur est avec vous et vous suivra toujours !

LES ARABES, à dom Sébastien.

Partez ! partez !... c'est l'ordre du Prophète !

(Aux esclaves et aux femmes, qui s'avancent avec des guirlandes et des corbeilles de fleurs.)

Marchons!... marchons des combats à l'autel!
De notre chef que le bonheur s'apprête.
Amour et gloire aux enfants d'Ismaël!

ZAYDA.

Pour le sauver, quand mon malheur s'apprête,
Sur lui, mon Dieu, veillez du haut du ciel !

(Abayaldos a pris la main de Zayda, qui, pâle et tremblante, le suit en se soutenant à peine. — Le cortége s'éloigne avec eux.)

SCÈNE IX.

CAVATINE.

DOM SÉBASTIEN, seul, étendu sur le rocher où il est tombé anéanti, regardant autour de lui.

Seul sur la terre,
Dans ma misère,
Je n'ai plus rien !
Amour céleste,
Qui seul me reste,
Est mon soutien !

Oui, lui seul ranime mon âme ;
Dans le destin qui m'accable et m'abat,
Il ne me reste rien que l'amour d'une femme,
(Avec énergie.)
Et le cœur d'un soldat !
(Faible et chancelant encore, il s'éloigne.)





ACTE TROISIÈME

Premier tableau

Le palais du roi à Lisbonne. — Sur les premiers plans la salle du trône. Au fond, une galerie extérieure donnant sur les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM ANTONIO, couvert de son manteau royal, la couronne en tête et appuyé sur sa main de justice, est debout sur une riche estrade élevée de plusieurs degrés, et reçoit le serment de tous les GRANDS DU ROYAUME. — A droite et à gauche, des DAMES DE LA COUR en brillants costumes. — Au fond, des HUISSIERS, des PAGES, et dans la galerie extérieure, des flots de PEUPLE, que des GARDES empêchent d'entrer. JUAM DE SYLVA, puis ABAYALDOS et SA SUITE.

JUAM DE SYLVA, s'adressant à dom Antonio.

Pour éteindre une guerre aux deux pays cruelle,
L'illustre Abayaldos, de Sébastien vainqueur,
Envoyé par son roi, vient en ambassadeur
Proposer un traité d'alliance éternelle !

(Sur une marche brillante, paraissent Abayaldos et toute la suite de l'ambas-

sade. — Des esclaves portent des présents qu'ils déposent au pied du trône. — A côté d'Abayaldos, des seigneurs arabes, des guerriers musulmans, des esclaves et quelques femmes voilées, parmi lesquelles se trouve Zayda. — Abayaldos s'avance vers dom Antonio et lui remet ses lettres de créance.)

ABAYALDOS.

Nous apportons ces présents et nos vœux
Au nouveau roi de la Lusitanie ;
Puissent, par lui, briller sur sa patrie
Un ciel plus pur et des jours plus heureux !

DOM ANTONIO.

Puissions-nous du passé faire oublier les fautes !
Vous, cependant, soyez mes amis et mes hôtes !
Et jusqu'au jour heureux qui nous promet la paix,
Daignez pour votre asile accepter mon palais !

(Abayaldos s'incline en signe d'acceptation. — Dom Antonio descend de son trône et s'éloigne avec Juam de Sylva et les seigneurs qui l'entourent.)

SCÈNE II.

ABAYALDOS, resté avec quelques esclaves, leur fait signe de s'éloigner et retient par la main ZAYDA qui allait les suivre.

DUO.

ABAYALDOS, regardant autour de lui.

Nous sommes seuls !

ZAYDA, levant son voile.

Hélas ! sur la terre africaine,
Seigneur, que ne me laissiez-vous ?
Pourquoi sur cette rive étrangère et lointaine
M'avoir forcée à suivre mon époux ?

ABAYALDOS, avec une fureur concentrée.

C'est qu'en tous lieux, comme une esclave,

Nuit et jour tu suivras mes pas !
Ce cœur perfide qui me brave
Ainsi ne me trahira pas !

ZAYDA.

D'où viennent ces transports et cette frénésie !...
Quand je vous ai donné ma main, mon cœur, ma vie ?...

ABAYALDOS.

Oui, j'ai reçu ta main, oui, j'ai reçu ta foi !
Mais ton cœur, Zayda, ne fut jamais à moi !

Ensemble.

ABAYALDOS.

En tous lieux et comme une esclave,
Nuit et jour tu suivras mes pas !
Ce cœur perfide qui me brave
Ainsi ne me trahira pas !

ZAYDA.

Frappez donc, la mort que je brave
Moins que vous est cruelle, hélas !
Prenez pitié de votre esclave,
Qui vous demande le trépas !

ABAYALDOS.

Les larmes qu'en secret sans cesse tu répands...

ZAYDA.

Attestent la douleur ! non le crime...

ABAYALDOS.

Tu mens !
Une nuit, Zayda, près de toi qui m'es chère,
Pensif, je veillais !... Toi, dans un rêve adultère,
Tu murmurais un nom... qui n'était pas le mien !

ZAYDA.

Moi ! grand Dieu !

ABAYALDOS.

Ce chrétien !... C'en est un. .

(Avec rage.)

Ce chrétien,

Je l'atteindrai !... fût-ce au bout de la terre !

ZAYDA, vivement.

Et s'il n'est plus !

ABAYALDOS.

Mon amour offensé,

Même après le trépas, est jaloux du passé !

Mais non... non !...

Ensemble.

ABAYALDOS.

En vain pour le soustraire
A ma juste colère,
Ton cœur perfide espère
Me tromper, me fléchir...
Oui... je veux, par vengeance,
Croire à son existence...
Rien qu'à cette espérance
Mon cœur bat de plaisir.

ZAYDA, à part.

Dieu seul en qui j'espère,
Dieu si longtemps sévère,
Par mes pleurs, ma prière,
Laissez-vous attendrir !
Et si c'est une offense
D'avoir, dans ma souffrance,
Gardé sa souvenance...
C'est moi qu'il faut punir !

(Haut, élevant la main vers le ciel.)

Ah ! croyez-en du moins à ce serment suprême...

ABAYALDOS.

Non ! vos serments ne sauraient m'attendrir,

Je n'ai plus confiance à présent qu'en moi-même !
A ces yeux, pour tout voir...

(Montrant son poignard.)

A ce fer... pour punir !

Ensemble.

ABAYALDOS.

Ne crois pas le soustraire
A ma juste colère ;
En vain ton cœur espère
Me vaincre ou me fléchir !
Je veux, dans ma vengeance,
Croire à son existence...
Et ma seule espérance
Sera de le punir !

ZAYDA, à part.

Dieu seul en qui j'espère,
Dieu, si longtemps sévère,
Par mes pleurs, ma prière,
Laissez-vous attendrir !
Et si c'est une offense
D'avoir, dans ma souffrance,
Gardé sa souvenance...
C'est moi qu'il faut punir !

(Des seigneurs du palais entrent et montrent à Abayaldos les appartements à droite, qui sont les siens. — Il y entre avec Zayda.)

Deuxième tableau

La principale place de Lisbonne. — A gauche, la façade de la cathédrale. Au fond et à droite, plusieurs rues qui aboutissent à la place. — Il fait nuit. Un soldat blessé et marchant avec peine sort d'une des rues à droite et s'avance lentement sur la place publique dont il regarde en silence les principaux édifices.

SCÈNE III.

CAMOENS, seul.

ROMANCE.

Premier couplet.

O ma patrie !
Un de tes fils, pauvre et sanglant,
Touche enfin ta rive chérie !...
Et tous les malheurs de ma vie,
Je les oublie en te voyant,
O ma patrie !...

Deuxième couplet.

De ma patrie
L'aspect touchant et solennel
Ranime mon âme affaiblie ;
Et si je dois perdre la vie,
Je mourrai du moins sous le ciel
De ma patrie !

SCÈNE IV.

CAMOENS ; une ronde de SOLDATS traversant la rue.

LES SOLDATS.

Qui vive ?...

CAMOENS, avec joie.

Un exilé qui revoit sa patrie !
Un soldat qui revient d'Afrique...

UN DES SOLDATS, à demi-voix.

Sur ta vie,
Tais-toi, mon camarade, et disparais soudain !
Notre nouveau monarque a peu de sympathie
Pour tout ce qui revient du rivage africain !

SCÈNE V.

CAMOENS, seul.

O noble Sébastien, généreuse victime,
Après toi, pensais-tu que ton vil successeur
De notre sang versé nous ferait même un crime ?
(Regardant autour de lui.)
Rien !... et blessé !... que faire ?
(Après un instant de silence et avec désespoir.)
O honte !... ô déshonneur !
Il faut donc que ce bras, qui sut porter le glaive,
Vers la richesse altière en suppliant se lève !...
Camoëns mendiant !... Allons...
(Portant la main sur sa poitrine.)
Tais-toi, mon cœur !
(Regardant au ciel.)
Et vous, nuit, de mon front dérobez la rougeur.

SCÈNE VI.

CAMOENS ; un HOMME, enveloppé d'un manteau, s'avance vers la place. — Camoëns l'aperçoit malgré l'obscurité, s'approche de lui, défait son casque et le lui présente.

DUO.

CAMOENS, tendant son casque.

C'est un soldat qui revient de la guerre ;

La main qu'il tend fut blessée au combat !
Il vous demande, ainsi que Bélisaire...
Riche, donnez l'obole au vieux soldat !

DOM SÉBASTIEN.

Ainsi que toi, je reviens de la guerre,
Ainsi que toi, blessé dans le combat,
J'ai rapporté la gloire et la misère,
Le seul partage, hélas ! du vieux soldat !

Ensemble.

DOM SÉBASTIEN.

Oui, comme toi, frère, je suis soldat !

CAMOENS, lui prenant la main.

Ta main ! ta main dans celle du soldat !

(Tous les deux se pressent la main et s'asseyent sur un banc de pierre à droite.)

CAMOENS, interrogeant avec intérêt.

Tu fus blessé ?...

DOM SÉBASTIEN.

Dans les champs d'Alcazar !

CAMOENS, de même.

Tu combattais ?...

DOM SÉBASTIEN.

Près de notre étendard !

CAMOENS, de même.

Auprès du roi ?...

DOM SÉBASTIEN.

Je ne l'ai point quitté !

CAMOENS.

Ni moi non plus !...

(Se levant et s'animant.)

Debout à son côté,
Frappé !... laissé pour mort !... O fatale défaite !

DOM SÉBASTIEN, s'animant aussi et l'écoutant avec intérêt.

Qui donc es-tu?

CAMOENS.

Son ami! son poëte,
Qui voudrait vivre encor pour chanter ses exploits
Et les rendre immortels!

DOM SÉBASTIEN, poussant un cri.

Camoëns!

CAMOENS, ému.

Cette voix!...
Non... non... c'est une erreur...
(Cherchant à le reconnaître dans l'ombre.)
Du roi que je regrette,
Ce ne sont point les traits...

DOM SÉBASTIEN.

Changés par le malheur...
(Lui ouvrant les bras.)
Mais là, du moins... là, c'est toujours son cœur.

Ensemble.

CAMOENS, se jetant dans ses bras.

O jour de joie! ô jour d'ivresse!
C'est lui... que sur mon cœur je presse.
Vers toi, mon Dieu! rappelle-moi!
Je puis mourir! j'ai vu mon roi!
(Criant à haute voix.)
Vive le roi!...

DOM SÉBASTIEN.

Dernier jour de joie et d'ivresse!
Seul ami que le ciel me laisse!
Je retrouve, moi qui fus roi,
Un cœur qui bat encor pour moi!
(Lui imposant silence.)
Tais-toi! tais-toi

(A demi-voix.)
Un oncle ambitieux, avide du pouvoir,
Sur mon trône vacant s'est hâté de s'asseoir.
Il compte sur ma mort et la rendrait réelle
S'il en pouvait douter...

CAMOENS.

Mais tous vos courtisans?...

DOM SÉBASTIEN.

La fortune me fuit... ils feront tous comme elle !

CAMOENS.

Mais vos soldats du moins...

DOM SÉBASTIEN.

Sont mes seuls partisans !
Par eux d'abord il faut me faire reconnaître.

CAMOENS.

Ils vous reconnaîtront, croyez-en mes serments.
Je leur crirai : C'est notre maître !
C'est lui ! c'est lui !... mes amis, croyez-moi !

Ensemble.

CAMOENS.

O jour de joie ! ô jour d'ivresse !
Retentissez, chants d'allégresse !
O mon pays ! relève-toi,
Dieu te rend ta gloire et ton roi.
(Criant à haute voix.)
Vive le roi !

DOM SÉBASTIEN.

Dernier jour de joie et d'ivresse !
Seul ami que le ciel me laisse !
Je retrouve, moi qui fus roi,
Un cœur qui bat encor pour moi !

(Lui imposant silence.)

Tais-toi ! tais-toi !

(On entend dans le lointain les sons d'une musique funèbre. — Dom Sébastien et Camoëns s'arrêtent étonnés.)

CAMOENS.

Quels sont ces sinistres accents ?

DOM SÉBASTIEN.

Les funèbres honneurs, qu'en son deuil hypocrite,
Le nouveau roi vient rendre au roi dont il hérite.

CAMOENS, regardant vers la droite.

Oui, dom Antonio, suivi de tous les grands !

SCÈNE VII.

DOM SÉBASTIEN, CAMOENS, à droite, enveloppés de leurs manteaux. — Marche, cortége funèbre aux flambeaux. — Paraissent des compagnies de SOLDATS et de MARINS, puis des MAGISTRATS, des INQUISITEURS, des SEIGNEURS, des DAMES DE LA COUR. — Vient ensuite le char, couvert d'insignes royaux, des armes de Portugal et d'ornements funéraires, suivi du cheval de bataille de dom Sébastien. — Puis paraissent DOM ANTONIO et JUAM DE SYLVA, au milieu de toute LA COUR, portant des manteaux de deuil. — Des VALETS DE PIED les escortent avec d'innombrables flambeaux. — Le PEUPLE arrive par toutes les rues qui donnent sur la place et se presse autour du convoi. Vers la fin de la scène paraissent ABAYALDOS et SA SUITE.

CHŒUR et MARCHE FUNÈBRES.

LE CHŒUR.

Sonnez, clairons funèbres,
Roulez, sombres tambours !
Évoquez des ténèbres
L'ange des derniers jours !

Du Dieu qui tient la foudre
Qu'il proclame les lois,

Lui qui réduit en poudre
La majesté des rois !

Sonnez, clairons funèbres,
Roulez, sombres tambours!
Évoquez des ténèbres
L'ange des derniers jours !

(Le char s'est arrêté au milieu du théâtre. — Juam de Sylva, dom Antonio et tous les grands de la cour sont entrés dans la cathédrale.)

TROIS INQUISITEURS, se tournant vers le peuple.

Au nom d'un Dieu vengeur, peuples, écoutez-moi !
(Montrant le catafalque.)
D'un monarque imprudent déplorons la folie ;
Courbons-nous sous la main du Dieu qui le châtie.

CAMOENS.

Je ne souffrirai pas qu'on outrage mon roi !

Venez défendre sa mémoire,
Malheureux dont il fut l'appui ;
Soldats, ses compagnons de gloire,
Venez tous, et pleurez sur lui!
Le sort a trahi sa vaillance ;
Il est tombé, mais en héros.
Du pays pleurons l'espérance,
Pleurons l'honneur de nos drapeaux.

LE CHŒUR.

Du pays pleurons l'espérance,
Pleurons l'honneur de nos drapeaux !

(Juam de Sylva et dom Antonio sortent de l'église à gauche, au moment où Abayaldos et la suite de l'ambassade entrent par la droite.)

JUAM DE SYLVA.

Qui trouble de ce jour la pompe solennelle?

CAMOENS.

Un soldat, un poëte, un Portugais fidèle,

Esclave de sa foi, sans peur et sans espoir,
Qui chante le malheur et non pas le pouvoir!

JUAM DE SYLVA.

Parmi nous qui t'amène,
Pour fomenter encor la discorde et la haine?
(Aux soldats.)
Entraînez-le malgré ses amis imprudents.
(Montrant dom Antonio.)
Allez, le roi l'ordonne!

DOM SÉBASTIEN, s'avançant.

Et moi je le défends!

TOUS, avec étonnement.

Le roi!

CAMOENS, avec force.

Votre vrai roi!

ABAYALDOS, à part, regardant dom Sébastien.

Lui!... le roi!... quel mystère?
Celui que Zayda ravit à ma colère!...

DOM SÉBASTIEN, s'avançant au milieu du théâtre.

Mes amis, mes sujets... c'est moi, c'est votre roi!
Oui, oui! malgré ses traits changés par la souffrance,
C'est votre roi, de qui la Providence,
Après tant de malheurs, a permis le retour!

LE PEUPLE.

Vive le roi! notre orgueil, notre amour!

ABAYALDOS, s'avançant au milieu du théâtre.

Et moi, j'ai de mes mains, peuple, je vous le jure,
A votre roi vaincu donné la sépulture.
Dans les champs d'Alcazar ont fini ses destins,
Et sa cendre repose aux sables africains!
(Les officiers de sa suite étendent la main, et font le même serment. — Montrant dom Sébastien.)
Mais celui-ci, qui veut passer pour votre maître,

Sauvé par ma pitié, par trahison peut-être,
N'est qu'un fourbe !

JUAM DE SYLVA et DOM ANTONIO.

Qui veut en vain vous abuser !

DOM SÉBASTIEN.

D'une indigne imposture avant de m'accuser,
(A l'inquisiteur.)
Regardez-moi, dom Juam !
(A dom Antonio.)
Regardez-moi bien, sire.

DOM ANTONIO, aux inquisiteurs.

A vous de châtier son criminel délire,
Faites votre devoir !

JUAM DE SYLVA.

Peuple !... n'en doutez pas !
Ce musulman l'a dit ! c'est un infâme, un traître.

CAMOENS.

Ah ! ses soldats du moins sauront le reconnaître !

ABAYALDOS, à part.

Et toi qui prétendais l'arracher au trépas !
Zayda, j'épierai tes desseins et tes pas !

LES INQUISITEURS.

Il faut qu'il périsse !
Qu'un juste supplice,
A jamais flétrisse
(Montrant dom Sébastien et ses partisans.)
Le crime et l'erreur !
Et toi, Dieu suprême,
Que sa voix blasphème,
Lance l'anathème
Sur cet imposteur !

CAMOENS, excitant le peuple.

Aux armes !. . De ses jours c'est à nous de répondre !

DOM SÉBASTIEN.

Point de sang, mes amis ! je saurai les confondre !

JUAM DE SYLVA.

Arrêtez, imprudents ! Ce n'est pas en ce lieu
Que peut absoudre ou punir la justice.
L'accusé, désormais, est sous la main de Dieu,
Et nous le réclamons au nom du Saint-Office !

LES INQUISITEURS.

Il faut qu'il périsse !
Qu'un juste supplice,
A jamais flétrisse
Le crime et l'erreur !
Et toi, Dieu suprême,
Que sa voix blasphème,
Lance l'anathème
Sur cet imposteur !

(Le convoi se remet en marche. On entraîne dom Sébastien par la droite, et Camoëns, épuisé par ses efforts, tombe sans connaissance dans les bras de ceux qui l'entourent.)





ACTE QUATRIÈME

Une salle de l'Inquisition à Lisbonne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES INQUISITEURS entrent lentement et de différents côtés. — Ils sont tous masqués. — A gauche, en forme circulaire, faisant presque face au spectateur, une estrade surmontée d'un dais et élevée de quelques degrés, où sont les siéges du tribunal. — Au fond, sur une table, des instruments de torture, des brasiers que l'on allume et près desquels se tiennent debout les TORTIONNAIRES vêtus de rouge et les bras nus. — A droite, des MEMBRES DU SAINT-OFFICE également masqués et assis dans des stalles de chêne. — Debout derrière eux, et autour de la salle, des FAMILIERS et des GARDES du saint-office. JUAM DE SYLVA.

LE CHOEUR.

O voûtes souterraines !
Sombre séjour des peines,
Cachez le bruit des chaînes,
Et le glaive sanglant !
Que rien ne retentisse
En ce saint édifice,
Que la voix du supplice,
Et le cri du mourant !

JUAM DE SYLVA, suivi des principaux inquisiteurs.

Membres du saint-office,
Qu'au gré de son caprice,
Notre loi vous choisisse
Pour juges ou bourreaux.
Adorant sa justice
Que chacun obéisse,
Et que nul ne trahisse
Le secret des cachots!

TOUS, étendant la main.

Nous le jurons!!

LE CHŒUR.

O voûtes souterraines!
Sombre séjour des peines,
Cachez le bruit des chaînes,
Et le glaive sanglant!
Que rien ne retentisse
En ce saint édifice,
Que la voix du supplice,
Et le cri du mourant!

SCÈNE II.

LES MÊMES; DOM SÉBASTIEN; un INCONNU.

(Paraissent plusieurs familiers du saint-office, tous vêtus de noir et masqués; l'un d'eux, qui regarde avec étonnement et curiosité autour de lui, remet une bourse pleine d'or à l'un de ses compagnons. — Celui-ci se hâte de la cacher en recommandant à l'inconnu de ne pas le trahir. — L'inconnu se tient debout à gauche au milieu d'un groupe de familiers, pendant que d'autres officiers du saint-office amènent par la droite dom Sébastien.)

JUAM DE SYLVA, adressant la parole à dom Sébastien.

Toi qui, par un mensonge impie et téméraire,

Venais semer chez nous la discorde et la guerre,
Quel est ton nom ?

DOM SÉBASTIEN, se couvrant.

Avant de répondre, dis-moi
Qui t'a permis d'interroger ton roi ?
(Se retournant avec noblesse vers l'assemblée.)
Je le suis !... je l'atteste ! et ne peux reconnaître
A vous, sujets, le droit de juger votre maître !

JUAM DE SYLVA.

Réponds !

DOM SÉBASTIEN.

Permis à vous, qui m'osez enchaîner...

JUAM DE SYLVA.

De te condamner...

DOM SÉBASTIEN.

Non ! mais de m'assassiner...

JUAM DE SYLVA.

C'est s'avouer coupable !

DOM SÉBASTIEN, se levant.

Et ton orgueil m'enseigne
Qu'en effet je le fus, et d'un crime bien grand ;
C'est d'avoir, sous mon règne,
Laissé vivre un seul jour ce tribunal de sang !
(Se rasseyant.)
Je ne répondrai plus !

JUAM DE SYLVA.

Le cours de la justice
Au gré de l'accusé serait-il suspendu ?
Un témoin se présente et doit être entendu !
(Montrant dom Sébastien.)
Il prétend démasquer la ruse et l'artifice,
Qu'il vienne !

SCÈNE III.

Les mêmes; ZAYDA, à qui Juam de Sylva fait signe de lever son voile.

DOM SÉBASTIEN.

Zayda !... Grands Dieux !

TOUS.

Une femme !...

JUAM DE SYLVA, la regardant.

Oui, ces traits ont déjà, je crois, frappé mes yeux !

TOUS.

Une femme en ces lieux !

ZAYDA.

Qu'importe ! si, par cette femme,
La sainte vérité pénètre dans votre âme?
Vous fûtes abusés !... Celui qu'Abayaldos
A vu tomber sur le sable d'Afrique
Était le noble dom Henrique,
Pour son maître mort en héros !

L'INCONNU, à droite et d'une voix sourde.

C'est une imposture!

ZAYDA, se retournant.

Quelle voix retentit sous cette voûte obscure ?

JUAM DE SYLVA, à Zayda.

Si tu dis vrai, d'où vient cette terreur ?

ZAYDA, se retournant vers le tribunal.

Votre roi fut sauvé !... sauvé par une femme
Qui l'aimait !

DOM SÉBASTIEN, avec émotion.

Noble cœur !

(Voulant l'interrompre.)
Zayda !...

JUAM DE SYLVA.

Contre nous c'est une indigne trame.

L'INCONNU.

C'est un mensonge !

ZAYDA, avec chaleur.

Eh bien ! j'en jure par mon âme !
Cette étrangère, cette femme,
Qui du trépas a sauvé votre roi,
C'est moi !... je l'atteste ! c'est moi.

TOUS, se levant.

O ciel !

L'INCONNU.

O fureur !

JUAM DE SYLVA.

O blasphème !

(Se levant et descendant vers les autres inquisiteurs qui semblent ébranlés.)

Arrêtez !... Des serments que le ciel a maudits
Par le fils du vrai Dieu ne sauraient être admis !
Oui, reconnaissez-la, seigneurs, c'est elle-même
Qui reçut dans ces lieux l'eau sainte du baptême !
Oui, ce cœur apostat qui renia son Dieu
A renié le nôtre, et condamnée au feu...

ZAYDA.

Le roi me pardonna !

JUAM DE SYLVA.

Notre ancien roi, par grâce,
L'exila de nos murs... et sous peine de mort
Elle y rentre aujourd'hui ; décidez de son sort ;
Jugez quel châtiment mérite son audace !...

LES INQUISITEURS, au fond du théâtre.

Je la condamne au feu
Comme maudite au ciel et maudite sur terre,
Comme impie et relapse !

L'INCONNU, sur le devant du théâtre, se démasquant.

Et moi comme adultère !

ZAYDA et LE CHOEUR.

Grand Dieu !

ABAYALDOS.

Par ton esclave instruit de tes projets,
J'ai voulu de ta bouche entendre tes forfaits.

(Il veut la frapper de son poignard, les familiers du saint-office le lui arrachent et l'entourent.)

ABAYALDOS.

Va, parjure ! épouse impie !
Toi, l'opprobre de ma vie,
Au supplice, à l'infamie
Je te livre sans regrets !
Qu'ils prononcent ta sentence,
Qu'ils punissent mon offense !
Le mépris est ma vengeance ;
Sois maudite pour jamais !

Sous le fer musulman indigne de périr,
Je laisse à ces chrétiens le soin de te punir !

JUAM DE SYLVA.

Adultère et sacrilége !...
Pour frapper qu'attendez-vous ?
Nul ici ne la protége,
Ni son Dieu, ni son époux !

DOM SÉBASTIEN.

Ah ! n'immolez que moi ! Pitié ! pitié pour elle

ZAYDA.

A Dieu seul j'en appelle,
Que Dieu juge entre nous !

Ensemble.

ABAYALDOS.

Va, parjure ! épouse impie !

Toi, l'opprobre de ma vie,
Aù supplice, à l'infamie
Je te livre sans regrets!
Qu'ils prononcent ta sentence,
Qu'ils punissent mon offense!
Le mépris est ma vengeance;
Sois maudite pour jamais!

TOUS.

Va, parjure! épouse impie!
Dans l'opprobre et l'infamie,
Tu dois achever ta vie;
Les bourreaux pour toi sont prêts!
Tu l'entends, à ta sentence,
Ton époux souscrit d'avance,
Le mépris est sa vengeance...
Sois maudite et pour jamais!

ZAYDA, s'élançant au milieu d'eux.

Eh bien! et devant vous puisqu'un époux lui-même
M'abandonne à la mort et dégage ma foi,
(Montrant le roi.)
Eh bien! oui, je l'aime, je l'aime,
Lui!... le roi Sébastien!
(Aux inquisiteurs.)
Car c'est bien votre roi!
Et lorsqu'en face de Dieu même
Je brave ici pour lui la mort et l'anathème,
Parlez... De mensonge et d'erreur
Qui pourrait accuser mon cœur?

ABAYALDOS.

Imposture!... Elle veut donner un diadème
Non pas à Sébastien, mais à celui qu'elle aime!

FINALE.

Ensemble.

JUAM DE SYLVA, ABAYALDOS et LES INQUISITEURS.

Que le bûcher s'élève,
Que leur destin s'achève,
Par la flamme et le glaive
Punissons-les tous deux !
Que Dieu dans sa colère
Les réduise en poussière !
Qu'ils soient maudits sur terre
Et maudits dans les cieux !

ZAYDA et DOM SÉBASTIEN.

Par la flamme et le glaive
Que mon destin s'achève !
Vers toi, mon Dieu, j'élève
Et mon cœur et mes vœux !
Pour braver leur colère
En ta bonté j'espère !
La vengeance est sur terre,
La clémence est aux cieux!

DOM SÉBASTIEN.

Et vous ne craignez pas le jour de la vengeance !
Le peuple entier se lève !... Il m'appelle... Écoutez !

JUAM DE SYLVA.

Vain espoir ! les bourreaux châtîront l'insolence
Des chrétiens contre nous... contre Dieu révoltés!

Ensemble.

JUAM DE SYLVA, ABAYALDOS et LES INQUISITEURS.

Que le bûcher s'élève,
Que leur destin s'achève,
Par la flamme et le glaive
Punissons-les tous deux !
Que Dieu dans sa colère
Les réduise en poussière !

Qu'ils soient maudits sur terre
Et maudits dans les cieux !

ZAYDA et DOM SÉBASTIEN.

Par la flamme et le glaive
Que mon destin s'achève !
Vers toi, mon Dieu, j'élève
Et mon cœur et mes vœux !
Pour braver leur colère
En ta bonté j'espère !
La vengeance est sur terre,
La clémence est aux cieux !

(On entraîne Zayda et le roi, chacun d'un côté différent.)





ACTE CINQUIÈME

Premier tableau

Une tour attenant aux prisons de l'Inquisition. — Portes au fond et à droite. — A gauche, une croisée avec un balcon. — A droite, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUAM DE SYLVA, DON LUIS, envoyé d'Espagne.

JUAM DE SYLVA, assis près de la table à droite.

Ainsi les Espagnols s'avancent ?

DON LUIS, debout près de lui.

Dès ce soir
Le duc d'Albe sera sous les murs de Lisbonne.

JUAM DE SYLVA.

Et ton maître m'assure en ces lieux le pouvoir?...

DON LUIS.

Si vous... vous assurez sur son front la couronne !

JUAM DE SYLVA.

Dis à Philippe Deux qu'il compte sur ma foi,
Il sera dans ces murs ce soir proclamé roi !

DON LUIS.

Mais pour régner sans obstacle et sans crime.
Il lui faudrait, aux yeux des Portugais,
L'apparence du moins d'un titre légitime.

JUAM DE SYLVA.

Il l'obtiendra. Je réponds du succès !

(Don Luis sort.)

SCÈNE II.

JUAM DE SYLVA, ZAYDA.

(Sur un geste de Juam de Sylva, Zayda est amenée de la porte à droite par des gardes qui se retirent.)

JUAM DE SYLVA.

Tes jours et ceux de ton complice
Sont en mes mains !

ZAYDA.

Ordonne mon supplice !

JUAM DE SYLVA, froidement.

Et si je consentais à ton pardon ?...

ZAYDA.

De toi,
Je le refuserais !

JUAM DE SYLVA, de même.

Si je sauvais la vie
De celui-là que tu nommais le roi ?...

ZAYDA, vivement.

Le sauver !... lui ! Parle ! je t'en supplie,
Que faire ?

JUAM DE SYLVA, prenant sur la table et lui remettant un rouleau ca cheté.

L'engager à signer cet écrit.

ZAYDA, étonnée.

Cet écrit!...

JUAM DE SYLVA.

Qu'il le signe... Et moi-même,
Bravant du nouveau roi l'autorité suprême,
Je sauverai ses jours, sinon...

ZAYDA, l'interrompant.

Donne, il suffit!

JUAM DE SYLVA, d'un air menaçant.

A dix heures... ta mort!...

(Juam de Sylva sort.)

SCÈNE III.

ZAYDA, seule.

Quel espoir vient s'offrir!
Moi, le sauver... le sauver, ou mourir...

AIR.

Mourir pour ce qu'on aime,
Ah! c'est un bien suprême!
Mais sauver ses jours précieux,
C'est le bonheur des dieux!

O moment plein de charmes,
Désormais plus d'alarmes!
Le bonheur fait couler les larmes
Qui tombent de mes yeux.

SCÈNE IV.

ZAYDA, DOM SÉBASTIEN.

DUO.

ZAYDA.

Le voici!

DOM SÉBASTIEN, courant à elle.

Zayda !

Ensemble.

DOM SÉBASTIEN.

Comment dans ma misère
Ai-je pu te revoir ?
Quel ange de lumière
Vient me rendre l'espoir ?...

ZAYDA.

Pour finir sa misère,
Je puis enfin le voir,
Quel ange de lumière
Vient me rendre l'espoir ?...

DOM SÉBASTIEN.

Dans la fureur qui les anime,
Quel bonheur peut nous rassembler ?

ZAYDA.

Vos ennemis, devant leur propre crime,
S'arrêtent, sire, et paraissent trembler !
Oui, prêts à briser votre chaîne,
Ils vont tomber aux genoux du proscrit,
Si de votre main souveraine
Vous daignez signer cet écrit.
Lisez !

DOM SÉBASTIEN, qui a brisé le cachet.

Grands Dieux ! on veut me rendre indigne
De ma race et de sa splendeur,
De ma main l'on veut que je signe
Mon opprobre et mon déshonneur !

ZAYDA.

Qu'entends-je ?

DOM SÉBASTIEN.

Zayda, sais-tu ce qu'on ordonne ?

(Avec ironie.)
On consent à me délivrer...

ZAYDA.

Eh bien!

DOM SÉBASTIEN.

Pourvu que j'abandonne
Au roi Philippe Deux mes droits et ma couronne!

ZAYDA.

Non, non! mieux vaut mourir que se déshonorer!

Ensemble.

DOM SÉBASTIEN.

Son âme noble et fière
A compris ma fureur.
Vainement on espère
Insulter mon malheur!
On pourra par le crime
Me ravir mes sujets,
Écraser la victime,
Mais l'avilir... jamais!

ZAYDA.

Son âme noble et fière
Sait comprendre mon cœur,
Vainement on espère
Insulter au malheur!
On pourra par le crime
Lui ravir ses sujets,
Écraser la victime,
Mais l'avilir... jamais!

(Dix heures sonnent. — On entend à la porte du fond :)

VOIX, au dehors.

Zayda! Zayda! voici la dixième heure!

ZAYDA, poussant un cri et s'adressant au roi.

Déjà! Partons... Adieu!...

DOM SÉBASTIEN, voulant la suivre.

Ciel !... où vas-tu?

ZAYDA, le repoussant.

Demeure !

DOM SÉBASTIEN.

Où vas-tu ? quel bruit sous mes pas !

(Regardant par la porte du fond.)

Que vois-je ! les bourreaux !... Quelle horrible lumière !
Ah ! dans leur fureur sanguinaire,
De mon refus c'est toi qu'ils vont punir !

ZAYDA.

Qu'importe, il est un Dieu qui doit nous réunir.

DOM SÉBASTIEN.

Tu ne sortiras pas !... Il a trouvé, l'infâme !
Le moyen de briser mon âme.
Moi souscrire à ta mort !
Vain espoir, vain effort,
Tu dois vivre !
Ou, quel que soit ton sort,
Je veux le suivre !

(Il court à la table et veut signer.)

ZAYDA, se jetant au-devant de lui.

Eh bien ! si mes prières,
Si la voix du devoir,
Si le nom de vos pères,
Sont sur vous sans pouvoir,
Accomplissez ce sacrifice
Et signez ce pacte infamant !
Mais je n'en serai pas complice,
Et dans les flots je m'élance à l'instant !

DOM SÉBASTIEN, la retenant.

Zayda !...

ZAYDA et DOM SÉBASTIEN.

Vain espoir, vain effort,

Tu dois vivre !
Ou, quel que soit ton sort,
Je veux le suivre !

(A la fin de ce morceau, la porte du fond s'ouvre, et l'on aperçoit les inquisiteurs qui viennent chercher Zayda. Celle-ci s'élance au-devant d'eux. Pendant ce temps, le roi, qui est près de la table, signe le papier et le présente aux inquisiteurs. La porte se referme. Zayda, désespérée, veut s'élancer par la fenêtre. On entend au dehors un air de barcarolle.)

DOM SÉBASTIEN, retenant Zayda.

Écoutez !

BARCAROLLE.

CAMOENS, en dehors.

Premier couplet.

Pêcheur de la rive,
La nuit
Te sourit ;
La brise est captive,
Tout dort
Dans le port.
Et pleins d'espérance,
Courbés sur les flots,
Ramez en silence,
Braves matelots !

DOM SÉBASTIEN.

C'est Camoëns !

CAMOENS, en dehors.

Deuxième couplet.

Pêcheur intrépide,
Au pied de ce mur,
La vague est limpide,
Le succès est sûr !
Qu'un chant d'espérance
Monte à ces créneaux...
Ramez en silence,
Braves matelots !

ZAYDA.

O fidèle sujet !

DOM SÉBASTIEN.

Camoëns !

SCÈNE V.

LES MÊMES ; CAMOENS, paraissant à la fenêtre, à gauche.

TRIO.

CAMOENS.

Du silence !
Les destins sont changés ; renais à l'espérance,
O mon maître !... A ma voix, tout un peuple indigné,
Pour délivrer son roi vers ces remparts s'élance !

ZAYDA.

Et ce titre... il l'abdique... Oui, sa main l'a signé...
Pour préserver mes jours !...

CAMOENS, avec indignation.

Ah ! promesse usurpée !...
Qu'arrache la contrainte et que brise l'épée !
(Au roi.)
De garde à cette tour, un de tes vieux soldats
T'offre, pour te sauver, et son cœur et son bras.

ZAYDA.

Oui, la victoire ou le trépas !

CAMOENS, DOM SÉBASTIEN et ZAYDA, à demi-voix.

De la prudence et du mystère,
Du sort nous braverons les coups ;
Car Dieu nous guide et nous éclaire,
Et l'amitié veille sur nous !

CAMOENS.

A ce balcon, une échelle attachée...
Et du pied de la tour une barque approchée,
Vont nous conduire à l'autre bord,
Auprès de nos amis !... Partons !

ZAYDA, les retenant.

Non, pas encor !

CAMOENS.

Qu'avez-vous ?

ZAYDA, écoutant.

Du silence... Il me semblait...

CAMOENS.

Eh bien ?

ZAYDA, montrant la porte à droite.

Que l'on marchait de ce côté.

CAMOENS.

Non... Rien !

CAMOENS, DOM SÉBASTIEN et ZAYDA.

De la prudence et du mystère,
Du sort nous braverons les coups ;
Car Dieu nous guide et nous éclaire,
Et l'amitié veille sur nous !

(Ils disparaissent par le balcon à gauche.)

Deuxième tableau

Une vue de Lisbonne. — En face un large bastion derrière lequel s'étend la mer immense. — A droite, une tour élevée ; au haut de la tour un balcon auquel est attachée une échelle de corde. Cette échelle descend depuis le haut de la tour jusqu'à la mer, en longeant le bastion. — A gauche, sur le premier plan, un édifice sur lequel est écrit : Hôpital de la Marine. — A droite l'entrée de la tour. — Il fait nuit, mais la lune éclaire le théâtre.

SCÈNE VI.

ZAYDA et CAMOENS, qui viennent de descendre par l'échelle de corde, se sont arrêtés sur le bastion et attendent DOM SÉBASTIEN qui descend après eux. — La barque qui doit les recevoir est au pied de la tour, mais on n'en voit que le mât au-dessus du bastion ; puis, DOM ANTONIO, ABAYALDOS, et JUAM DE SYLVA ; MATELOTS, SOLDATS, PEUPLE, INQUISITEURS.

CAMOENS, à dom Sébastien qui vient de sauter à côté d'eux.

A moitié du chemin ces remparts sont placés...

Continuons !...

(Zayda met de nouveau le pied sur les échelons, Camoëns l'arrête.)

Non pas !...

(A dom Sébastien en lui montrant, du haut du bastion, dom Antonio et Abayaldos qui sortent en ce moment par la porte qui est au pied de la tour.)

Je crois qu'on marche, sire.

(Dom Antonio et Abayaldos entrent ensemble sur le théâtre.)

ABAYALDOS, à dom Antonio, avec chaleur.

Oui ! pour les délivrer, on s'agite, on conspire !

DOM ANTONIO, froidement.

Le grand inquisiteur vient de nous en instruire !

ABAYALDOS, vivement.

Et Camoëns est leur chef !

DOM ANTONIO, de même.

Je le sais !

ABAYALDOS.

Des soldats de la tour se sont laissé séduire.

DOM ANTONIO, de même.

Je le sais!

ABAYALDOS, avec impatience.

Mais tous deux vont fuir ?

DOM ANTONIO.

Je le désire !

ABAYALDOS.

Et pourquoi ?

DOM ANTONIO, lui faisant lever les yeux sur le bastion.

Regardez !...

(Après avoir écouté un instant, Camoëns a fait signe à dom Sébastien qu'il n'y a pas de danger et qu'ils peuvent continuer leur route. Zayda et dom Sébastien se sont remis à descendre.)

ABAYALDOS, les apercevant.

Ce sont eux !

DOM ANTONIO.

C'est leur mort !

CAMOENS, qui les a regardés descendre quelques échelons, s'apprête à les suivre en disant :

Sauvés !

DOM ANTONIO, à part.

Perdus !

(Dans ce moment des soldats paraissent au balcon qui est en haut de la tour ; ils frappent d'un coup de hache l'échelle de corde qui se détache emportant dom Sébastien et Zayda, qui roulent dans la mer.)

CAMOENS, du haut du bastion, poussant un cri.

O ciel !

(Il s'élance dans la mer au moment où Juam de Sylva et les inquisiteurs sortent de la porte à gauche, et le peuple se précipite sur le théâtre par la droite.)

DOM ANTONIO.

Je suis roi !

JUAM DE SYLVA.

Pas encor !
Dom Sébastien, par cet acte suprême,
A l'Espagne, après lui, cède son diadème.

DOM ANTONIO, avec rage.

Ah ! traître !...

JUAM DE SYLVA, voyant un groupe de matelots qui rapportent Camoëns mourant.

O ciel ! qui vient s'offrir
A nos yeux ?

LES MATELOTS.

Camoëns, qu'à son heure dernière
(Montrant l'hôpital de la Marine.)
Nous conduisons là, pour mourir !

JUAM DE SYLVA.

Du duc d'Albe déjà s'avance la bannière ;
Des droits de notre maître il sera le soutien !
Gloire à Philippe Deux !

CAMOENS, se soulevant sur son lit de mort.

Gloire à dom Sébastien !

(La flotte de Philippe II et le pavillon espagnol paraissent au loin en mer. — Juam de Sylva et les inquisiteurs les montrent au peuple. — Dom Antonio consterné baisse la tête. — On emporte Camoëns expirant.)



JEANNE LA FOLLE

OPÉRA EN CINQ ACTES

MUSIQUE DE A. L. CLAPISSON

Théatre de l'Opéra. — 6 Novembre 1848

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE ROI FERDINAND D'ARAGON, père de Jeanne de Castille	MM. BREMOND.
DON PHILIPPE D'AUTRICHE, mari de Jeanne de Castille.	GUEYMARD.
DON FADRIQUE, connétable de Castille, neveu du roi Ferdinand	PORTHEAUT.
GOMEZ, écuyer de don Fadrique.	F. PRÉVOST.
ABEN-HASSAN, Maure.	EUZET.
DON ALVAR.	DONZEL.
JEANNE DE CASTILLE.	Mmes MASSON.
AIXA, fille de Aben-Hassan.	GRIMM.

MAURES. — SEIGNEURS ESPAGNOLS et DAMES de la cour. — SOLDATS. — MEMBRES DE L'INQUISITION et DU CONSEIL DE CASTILLE.

En 1506.

A Grenade et aux environs.



JEANNE LA FOLLE

ACTE PREMIER

Une des gorges des Alpujarras, non loin de Grenade. — A droite, les tourelles et le pont-levis d'un château gothique. La montagne est encore dans l'obscurité.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABEN-HASSAN **et LES MAURES ses compagnons, sortant de la forêt. On entend dans le lointain le son du cor.**

ABEN-HASSAN et LES MAURES.

Nos ennemis nous poursuivent encor
Au son du cor!
Au fond du bois, amis, dérobons-nous
A leur courroux!
Pieux vengeurs des Maures, nos ancêtres,
Que sous nos coups,
Ces Espagnols, nos vainqueurs et nos maîtres,
Succombent tous!

Bois épais,
Sombres forêts,
Cachez-leur bien notre espérance
Et nos projets!
Jusqu'au jour par nous souhaité,
Le jour de la vengeance
Et de la liberté!

(Un des Maures placé en sentinelle accourt et leur annonce l'approche de l'ennemi.)

L'ennemi nous poursuit au sommet de ces monts!
Partons!... partons!

(Ils sortent tous par la gauche et disparaissent dans l'épaisseur de la forêt.)

SCÈNE II.

DON PHILIPPE, entrant par un des sentiers à droite et soutenant AIXA, qui marche avec peine.

DON PHILIPPE.

Reviens à toi! reviens, ma bien-aimée!
Je te vois succomber de fatigue et d'effroi!

AÏXA, qui vient de s'asseoir sur un banc de rocher à droite.

Non, non, ta douce voix m'a soudain ranimée;
Je renais à la vie!

(Regardant autour d'elle.)

Où suis-je?

DON PHILIPPE.

Auprès de moi!

AÏXA, avec égarement.

Et mon père... mon père!

(Portant la main à son front.)

Oui, je me le rappelle...
Il venait de partir!... et tu m'es apparu :
Tu me disais de fuir la maison paternelle!

DON PHILIPPE.

Et tu me refusais, et ton cœur éperdu...
Ton trouble... te livraient, pâle et sans résistance,
A celui qui pour toi défirait la vengeance
De toute la tribu!...

AÏXA.

M'épouser... toi, chrétien!
Le ciel nous le défend!... Je suis, tu le sais bien,
Fille de Mahomet!

DON PHILIPPE.

Me crois-tu donc esclave
De ces dieux que pour toi j'oublie et que je brave?
A toi seule, Aïxa, mes serments et mes vœux!
Viens!

AÏXA.

Et mon père?

DON PHILIPPE.

Viens!

AÏXA.

Quelle douleur mortelle!
Quand il va s'écrier : Ma fille!... où donc est-elle?

(Elle se lève et repousse Philippe qui veut l'entourer de ses bras.)

Laisse-moi!... laisse-moi!... je veux quitter ces lieux,
Et lui rendre sa fille!...

(Elle fait quelques pas et s'arrête.)

Ah!... mes genoux fléchissent!
Je ne puis!...

(Retombant sur le banc de rocher.)

Malgré moi... mes forces me trahissent!

DON PHILIPPE, poussant un cri.

Et seul ici, que faire?

(Regardant autour de lui.)

O ciel!
L'aube vient d'éclairer cet antique castel!

(Il sonne du cor.)

COUPLETS.

Premier couplet.

Ouvrez-nous, soldat, ouvrez-nous !
Sur ces remparts où votre lance brille,
Je vois flotter l'étendard de Castille.
Je suis Castillan comme vous !
Ouvrez-nous, soldat, ouvrez-nous !

(Un second son du cor répond de l'intérieur du château.)

Deuxième couplet.

Ouvrez-nous, beau sire, ouvrez-nous !
De chevalier si le nom vous honore,
C'est la beauté qui souffre et vous implore :
Nous devons la défendre tous.
Ouvrez-nous, beau sire, ouvrez-nous !

(Le pont-levis s'abaisse.)

SCÈNE III.

GOMEZ, PLUSIEURS SOLDATS et DES FEMMES du château, DON PHILIPPE, AIXA, presque évanouie sur le banc, à droite.

DON PHILIPPE, s'adressant à Gomez.

Du seigneur châtelain, chevalier, je réclame,
Pour cette jeune et noble dame,
Sa courtoisie et l'hospitalité...

GOMEZ.

Que mon maître, toujours, offrit à la beauté !

(Sur un geste de Gomez, les femmes sorties du château s'empressent autour d'Aïxa que l'on emmène.)

SCÈNE IV.

DON PHILIPPE, GOMEZ.

DON PHILIPPE, s'adressant à Gomez.

Ton maître!... quel est-il?

GOMEZ.

Le vaillant don Fadrique!...

DON PHILIPPE, tressaillant.

Don Fadrique!...

(A part, avec embarras.)

Je suis chez lui!

GOMEZ, continuant.

Connu par ses vertus, par sa franchise antique!
De Jeanne, notre reine, on dit qu'il est l'ami
Et le proche parent.

DON PHILIPPE, à part.

O fatale disgrâce!

(Haut.)

Il est dans son château?

GOMEZ.

Non!... parti pour la chasse!
Avant l'aube du jour!

DON PHILIPPE, à part, avec joie.

C'est jouer de bonheur!

(Haut et gaiement.)

J'étais loin de penser qu'il fût si grand chasseur!

GOMEZ.

Nos anciens ennemis, les Maures de Grenade,
Vaincus, mais non domptés, la nuit, dans ces forêts,
S'assemblent pour tramer de sinistres projets;
Et dans son zèle actif, pour leur donner l'aubade,

Fadrique, avant le jour, erre au loin dans les bois.

DON PHILIPPE, gaiement.

Et toute la journée y demeure?

GOMEZ.

Parfois!

Mais non pas aujourd'hui.

(Écoutant et entendant le son des cors de chasse qui se rapprochent de plus en plus.)

Car vous pouvez l'entendre!

DON PHILIPPE, à part.

Rencontre qui me perd!... C'est lui!... Quel parti prendre?

(Il fait quelques pas pour aller au-devant de lui, puis il s'arrête et rentre dans le château.)

SCÈNE V.

GOMEZ, DON FADRIQUE et SES COMPAGNONS de chasse, puis DON PHILIPPE.

DON FADRIQUE.

Nos ennemis, que nous chassons encor,
Au son du cor,
Tramaient en vain contre notre repos
Nouveaux complots!
A se cacher notre ardeur les condamne.
Victoire à nous!
Et répétons de notre reine Jeanne
Le nom si doux!
(A part.)
Chaste Jeanne, ô mes amours!
(Haut.)
A toi la vertu nous enchaîne,
A toi nos jours!
Oui, célébrons tous, en ces lieux.

Et Jeanne notre reine
Et son nom glorieux.
Voici l'aurore
Qui dore
Les monts,
Rentrons ! rentrons !

(Don Fadrique, au moment de rentrer dans le château, aperçoit don Philippe qui en sort ; il s'arrête, étonné, et s'incline respectueusement.)

Que vois-je ?... Honneur auquel je crois à peine,
Don Philippe d'Autriche, époux de notre reine,
Dans mon château !

DON PHILIPPE.

J'y veux rester un jour !

DON FADRIQUE.

Lorsque toute la cour se rassemble à Grenade ;
Lorsque la reine Jeanne attend votre retour !

DON PHILIPPE.

Retenu loin d'elle... et malade,
De peur de l'alarmer, je cachais mon tourment !

DON FADRIQUE.

En vos duchés de Brabant et de Flandre
J'ai couru de sa part vous chercher vainement !

DON PHILIPPE.

Moi !... Qu'aviez-vous donc à m'apprendre ?

DON FADRIQUE, étonné.

Vous seul ignorez donc qu'on doit prochainement,
Dans l'Alhambra conquis par sa mère Isabelle,
Couronner Jeanne !

DON PHILIPPE, à part.

O ciel !

DON FADRIQUE.

Jeanne, aimante et fidèle,
Qui diffère, voulant, en un jour aussi doux,

Avoir à ses côtés son père et son époux !

DON PHILIPPE, à part, avec douleur.

Malheureux !

DON FADRIQUE.

Qu'avez-vous ? D'où naissent vos alarmes ?

DON PHILIPPE.

Tu sauras tout !

(Don Fadrique fait signe à ses compagnons de se retirer. Ils rentrent dans le château.)

Fadrique est né d'un royal sang ;
De Jeanne de Castille il est proche parent ;
Je ne l'ignore pas ; mais un compagnon d'armes,
Mais un ami d'enfance ont aussi quelques droits !...
Sur toi puis-je compter ?

DON FADRIQUE.

Toujours ! Parlez !

DON PHILIPPE, se retournant vers la droite.

Silence !
Vers nous on s'avance, je crois !

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; ABEN-HASSAN, sortant du sentier à droite.

ABEN-HASSAN.

Je punirai le traître et j'en aurai vengeance !
J'ai suivi dans ces bois la trace de ses pas.
Il ne peut m'échapper... et s'il s'offre à ma vue...

TRIO.

(Apercevant Philippe.)
C'est lui !

DON PHILIPPE.

Qu'avez-vous donc ?

ABEN-HASSAN, le regardant d'un air menaçant.

Ma fille est disparue !

DON PHILIPPE.

Et vous m'osez soupçonner ?

ABEN-HASSAN.

Pourquoi pas ?
Vous êtes Espagnol ! Non loin de ma chaumière
Je vous ai vu déjà rôder la nuit dernière !
(A don Fadrique.)
Et lorsque mon trésor le plus cher m'est ravi,
Tout le dit à ma haine...

DON FADRIQUE.

Eh bien !...

ABEN-HASSAN, montrant don Philippe.

Que c'est par lui.

Ensemble.

ABEN-HASSAN.

Si le Dieu qu'ici l'on encense
En vos mains remit le pouvoir,
Aux nôtres reste la vengeance...
La seule arme du désespoir !

DON FADRIQUE.

Je châtirai cette insolence.
Tremblez devant notre pouvoir !
Et pour jamais de la vengeance
Abandonnez le vain espoir !

DON PHILIPPE, à part.

Comment le réduire au silence?
Je redoute son désespoir !
A moi la honte en sa présence ;
Et le défendre est mon devoir !

(Don Philippe, s'adressant à Aben-Hassan.)
J'absous ton crime, ou plutôt ta folie.

Je suis seul, tu le vois.

ABEN-HASSAN, montrant le château.

Mais ces murs odieux,
Ces remparts de la tyrannie
Ne dérobent-ils pas mon enfant à mes yeux?

DON FADRIQUE, fièrement.

Dans ce manoir antique, où mon écusson brille,
Je n'ai vu, ni reçu ta fille.
Maure, m'entends-tu bien?

ABEN-HASSAN, à part.

Ils me trompent tous deux!

Ensemble.

ABEN-HASSAN.

Si le Dieu qu'ici l'on encense
En vos mains remit le pouvoir,
Aux nôtres reste la vengeance...
La seule arme du désespoir!

DON FADRIQUE.

Je châtirai cette insolence,
Tremblez devant notre pouvoir!
Et pour jamais de la vengeance
Abandonnez le vain espoir!

DON PHILIPPE, à part.

Comment le réduire au silence?
Je redoute son désespoir!
A moi la honte en sa présence;
Et le défendre est mon devoir!

ABEN-HASSAN,

Eh bien! à cette loyauté
Qui fait l'orgueil de la Castille,
Je veux bien croire!

DON FADRIQUE, avec ironie.

En vérité!

ABEN-HASSAN.

Par un serment de nous tous respecté,
Par l'honneur... jurez-moi que mon bien, que ma fille
N'a pas trouvé d'asile en ces murs !

DON FADRIQUE, levant la main au ciel.

Par l'honneur
Je l'atteste et le jure !

(On entend en ce moment dans l'intérieur du château la voix d'Aïxa.)

DON FADRIQUE, stupéfait.

O surprise !

ABEN-HASSAN.

O fureur !

DON FADRIQUE.

O surprise ! ô terreur !
D'où vient donc cette erreur ?

DON PHILIPPE.

Ah ! je sens de mon cœur
Redoubler la frayeur !

AÏXA, en dehors.

Toi ! pour qui je respire,
Reviens, mon bien-aimé !
Le mal qui me déchire
Par ta voix est calmé !
De mon âme éperdue
Dissipe les transports !
Viens ! j'oublie à ta vue
Jusques à mes remords !

ABEN-HASSAN.

Devant moi l'imposteur
L'attestait, sur l'honneur !
Ah ! je sens de mon cœur
Redoubler la fureur !

(L'orchestre, qui a grondé sourdement pendant le chant d'Aïxa, éclate à l'ensemble suivant.)

Ensemble.

ABEN-HASSAN.

C'est elle ! c'est elle !
(Montrant avec ironie don Fadrique.)
A l'honneur fidèle,
Voilà le modèle
Des vrais Castillans !
O mortelle injure !
Infâme imposture,
Qui change en parjure
La foi des serments !

DON FADRIQUE.

C'est elle ! c'est elle !
(Montrant le château.)
Surprise nouvelle,
Et honte mortelle
Pour un Castillan !
(A Aben-Hassan.)
C'est me faire injure !
De cette imposture,
Ici je le jure,
Je suis innocent !

DON PHILIPPE.

C'est elle ! c'est elle !
O douleur nouvelle !
Je sens, en l'écoutant,
Redoubler mon tourment.

DON PHILIPPE, à voix basse, à Fadrique qui veut parler.

Tais-toi !

DON FADRIQUE.

Qui, moi ! chevalier et chrétien !

DON PHILIPPE, de même.

Tais-toi, pour conserver mon honneur !

DON FADRIQUE, de même, avec indignation.

Et le mien ?

DON PHILIPPE, de même.

Tu connaîtras tout... mais silence !

DON FADRIQUE, voulant parler à Aben-Hassan.

Écoute-moi !

ABEN-HASSAN, avec fureur.

Pour m'abuser !

DON PHILIPPE, retenant Fadrique avec force.

Silence !

ABEN-HASSAN, hors de lui.

Vous qui nous ravissez l'honneur de nos enfants,
Par votre sang nous jurons la vengeance,
Et mieux que les chrétiens nous tenons nos serments !

(Il aperçoit ses compagnons qui arrivent par le sentier à droite. Il leur montre la tourelle où est renfermée sa fille et veut franchir avec eux le pont-levis ; mais des soldats nombreux se présentent aux portes du château, tandis qu'une autre troupe, revenant de battre la montagne, arrive par la gauche ; les Maures, inférieurs en nombre, reculent.)

Ensemble.

ABEN-HASSAN, et LES MAURES.

C'est elle, c'est elle !
A l'honneur fidèle,
Voilà le modèle
Des vrais Castillans !
O mortelle injure !
Infâme imposture,
Qui change en parjure
La foi des serments !

DON FADRIQUE.

C'est elle ! c'est elle !
Surprise nouvelle
Et honte mortelle

Pour un Castillan !
C'est me faire injure !
De cette imposture,
Ici je le jure,
Je suis innocent !

DON PHILIPPE.

C'est elle ! c'est elle !
O douleur mortelle !
De cet infidèle
Épargnez le sang !
O cruelle injure
Qu'il faut que j'endure !
Grâce ! je le jure !
Il est innocent !

LES SOLDATS.

Que sur l'infidèle
Le glaive étincelle !
Injure mortelle
Demande du sang !
Infâme imposture !
Oui, ton âme impure
Comble la mesure,
Va-t'en... oui, va-t'en !

Aben-Hassan veut s'élancer dans l'intérieur du château. Les soldats le menacent de leur épée. Don Philippe se met devant eux et les empêche de frapper.)





ACTE DEUXIÈME

Premier tableau

Un salon de l'Alhambra. — Deux portes latérales. Croisées au fond par lesquelles on aperçoit les jardins du Généralife, et dans le lointain la Sierra-Nevada, les cimes neigeuses des Alpujarras.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON PHILIPPE, seul.

Voici donc l'Alhambra, ce séjour enchanté
Où régnèrent les arts, la gloire et la beauté !
Dans ces lieux où naguère, aux sons de la guitare,
L'heureux Abencerage exprimait son amour,
(On entend une marche.)
Des moines espagnols j'entends le chant barbare !...
Adieu, Grenade !... adieu donc sans retour !
Voici l'Espagne !
(Une procession d'inquisiteurs entre par la porte à droite, traverse le théâtre et sort par la porte à gauche.)

AIR.

A vous les pieuses bannières
Et les sombres inquisiteurs !
A vous d'éternelles prières,
Et les cachots et les douleurs !

Pour moi, banni de ma patrie,
Et par l'étiquette attristé,
Je rêve de la Germanie
La franchise et la liberté !

A vous les pieuses bannières
Et les sombres inquisiteurs !
A vous d'éternelles prières
Et les cachots et les douleurs !

(On entend, dans le fond, un air de danse et le bruit des castagnettes.)

N'entends-je pas, sous ma croisée,
Le son joyeux des boléros,
Ces danses et ces chants dont l'âme est embrasée,
Et qu'au loin, dans les airs, murmurent les échos !

(Philippo s'appuie sur le balcon qui est au fond du théâtre et contemple les danses que l'on exécute sous les fenêtres.)

SCÈNE II.

DON PHILIPPE, au fond du théâtre ; DON FADRIQUE, entrant par la gauche.

DON FADRIQUE, regardant don Philippe qui un instant après disparaît.

L'infidèle !. . c'est lui ! de ces jeunes beautés
Ses yeux sont éblouis et ses sens enchantés !

(Avec un soupir.)

O Jeanne !...

ROMANCE.

Premier couplet.

De l'hymen qui vous lie
Il méconnaît la loi !

Il te devait sa vie...
Et moi, je meurs pour toi!

Dans la souffrance
S'écouleront mes jours !
Sans espérance
Je t'aimerai toujours!
Toujours !...

Deuxième couplet.

D'une coupable flamme
Ton époux est séduit,
Et je garde en mon âme
L'amour qu'il te promit.

Dans la souffrance
S'écouleront mes jours !
Sans espérance
Je t'aimerai toujours !
Toujours !...

(Don Philippo rentre tenant à la main un bouquet de fleurs, et aperçoit en ce moment don Fadrique qui s'avance vers lui.)

DON FADRIQUE, après s'être incliné devant le prince.

Je vous dois avant tout, seigneur, la vérité !...
(Sévèrement.)
Vous avez compromis, hier, ma loyauté;
Mais j'ai cru qu'Aïxa, que votre prisonnière,
Serait par vous renvoyée à son père !
Vous me l'aviez juré, du moins !

DON PHILIPPE.

Je le voulais.
Je ne l'ai pu !

DON FADRIQUE, gravement.

Bien plus encore !
Hier soir, dans Grenade, et dans votre palais,
Vous avez introduit...

DON PHILIPPE, vivement.

Oui ! celle que j'adore !

DON FADRIQUE, avec indignation.

Et vous ne craignez pas que de pareils secrets
Ne soient par moi trahis !

DON PHILIPPE.

Par toi, jamais !
J'ai ta foi !

DON FADRIQUE, avec chaleur.

Mais la mienne, avant tout, est à Jeanne !

DON PHILIPPE.

J'estime comme toi sa sublime vertu,
Son tendre dévoûment, sa foi... Mais que veux-tu ?
Je l'admire et j'en aime une autre !... Je condamne
Moi-même tous mes torts et veux rompre des nœuds
Dont mon cœur n'est pas digne !

DON FADRIQUE, avec un mouvement de joie.

O ciel !

DON PHILIPPE, regardant du côté de la porte à droite.

Mais vers ces lieux
Le vieux roi Ferdinand s'avance, et je parie
Que toujours inquiet pour sa fille chérie,
Il vient me parler d'elle et prêcher la raison !
Adieu !... je me dérobe à son royal sermon !...

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE III.

FERDINAND, précédé de DEUX PAGES, DON FADRIQUE.

DON FADRIQUE, courant au-devant du roi.

Ah ! soutenons ses pas appesantis par l'âge !

(Les deux pages qui précèdent le roi lui approchent un fauteuil et se retirent.)

FERDINAND, remerciant don Fadrique et s'asseyant.

Mon neveu bien-aimé ! mon fils !...

DON FADRIQUE, le regardant.

Par quel nuage
Ce noble front est-il donc obscurci ?
A vous est l'Aragon ; à Jeanne la Castille ;
Double sceptre, qui doit aux mains de votre fille
Se réunir un jour !

FERDINAND.

Et loin d'en être ainsi,
Fadrique, si le ciel à ma fille retire
L'amour de ses sujets et leur respect...

DON FADRIQUE, avec indignation.

Ah ! sire !

FERDINAND, vivement.

Je me confie à toi, mon fils ! toi seul encor,
Si Dieu m'appelle à lui, pourras veiller sur Jeanne,
Et surtout dérober à tout regard profane
Le terrible secret d'où dépend notre sort !

(Il se lève.)

DUO.

Il est dans notre Espagne une antique croyance !. .
Celui de qui l'esprit est frappé de démence,
Réprouvé par le ciel, sur la terre est flétri !

DON FADRIQUE, avec impatience.

Eh bien ?

FERDINAND.

Dieu, disent-ils, s'est retiré de lui !

DON FADRIQUE, de même.

Eh bien ?

FERDINAND.

Le ciel vengeur dans ma fille châtie
Son amour exclusif, ardent... pour son époux !

Passion délirante, impie!!...
Car tant d'amour n'est dû qu'à Dieu!

DON FADRIQUE.

Que dites-vous?

FERDINAND.

Pendant que cet époux, en qui Jeanne respire,
Était absent, j'ai vu... (terrible souvenir)
En sa tête exaltée, une fièvre, un délire
Passager, grâce au ciel! mais qui peut revenir!

Ensemble.

DON FADRIQUE.

O sombre et fatal mystère!
O cœur, d'amour consumé,
Châtié, sur cette terre,
Pour avoir trop aimé!

FERDINAND.

Toi qui vois le cœur d'un père,
Dieu puissant, sois désarmé!
Ne punis pas, sur la terre,
Ceux qui n'ont que trop aimé!

Philippe est de retour et sa seule présence
A ramené le calme dans ses sens!
Mais si jamais Philippe, en ses goûts inconstants,
Pouvait l'abandonner...

DON FADRIQUE, à part, avec effroi.

Ah! qu'est-ce que j'entends?

FERDINAND.

Si ma fille en avait la preuve en sa puissance!

DON FADRIQUE, de même.

Juste ciel!

FERDINAND.

Succombant à cette trahison,
Jeanne en perdrait soudain la vie ou la raison!

Ensemble.

DON FADRIQUE.

Que Dieu sauve la reine,
Qu'il entende nos vœux !
Que l'honneur qui m'enchaîne
Nous unisse tous deux !
En moi vous pouvez croire !
Je veillerai toujours
Sur Jeanne, sur sa gloire,
(A part.)
Et sur mes seuls amours !

FERDINAND.

Que Dieu sauve la reine
Qu'il entende mes vœux !
Que l'amour qui m'enchaîne
Nous unisse tous deux !
En toi seul je peux croire !
Mon fils, défends toujours
Jeanne qui fut ma gloire,
Et mes seules amours !

DON FADRIQUE.

Ah ! vous avez bien fait d'associer mon cœur
A vos soins vigilants, comme à votre douleur !

FERDINAND.

Oui, tu partageras mes craintes, je le voi !
C'est ta sœur, ton amie !

DON FADRIQUE, à part.

Ah ! plus encor pour moi !

Ensemble.

DON FADRIQUE.

Que Dieu sauve la reine !
Qu'il entende nos vœux !
Que l'honneur qui m'enchaîne

Nous unisse tous deux!
En moi vous pouvez croire!
Je veillerai toujours
Sur Jeanne, sur sa gloire,
(A part.)
Et sur mes seuls amours!

FERDINAND.

Que Dieu sauve la reine,
Qu'il entende mes vœux !
Que l'amour qui m'enchaîne
Nous unisse tous deux!
En toi seul je peux croire!
Mon fils défends toujours
Jeanne qui fut ma gloire,
Et mes seules amours!

DON FADRIQUE, écoutant.

Mais d'où viennent ces cris de joie?

FERDINAND.

Pour célébrer la reine et son couronnement
Le Maure, enfin soumis, dans Grenade déploie
Ses danses et ses jeux et son luxe galant!
(S'appuyant sur le bras de don Fadrique.)
Venez! Auprès du trône, il faut que l'on nous voie!
(Ils sortent.)

Deuxième tableau

Une vaste salle de l'Alhambra, la salle du trône.

SCÈNE IV.

MAURES et ESPAGNOLS en riches costumes attendent la reine et sont groupés au fond du théâtre, tandis que sur le devant des JEUNES FILLES de Grenade et d'Espagne préparent et répètent devant le roi FERDINAND, qui entre en ce moment, les divertissements qu'on doit exécuter devant la reine.

BALLET.

(On entend une marche, annonçant le cortége de la reine ; les danses cessent. Tout le monde se précipite au-devant du cortége.)

SCÈNE V.

JEANNE, entourée de ses femmes et de toute sa cour ; FERDINAND va au-devant d'elle et lui donne la main. De l'autre côté, DON FADRIQUE se tient près d'elle ; plusieurs MEMBRES DE L'INQUISITION et du CONSEIL DE CASTILLE. Puis ABEN-HASSAN et DON PHILIPPE.

LE CHŒUR.

Vive à jamais la reine !
Saluons par nos vœux
La jeune souveraine
Que vont bénir les cieux !

JEANNE, au milieu du théâtre.

O ma mère, à tes soins, mon trône et ma grandeur !
(A part.)
Philippe, ô mon époux, à toi seul mon bonheur !
La joie à ton aspect renaissait en mon âme,

Et dans mes sens couraient le frisson et la flamme...

(A part et regardant autour d'elle.)

Mais j'ai beau le chercher ici,
Je ne l'aperçois pas!

(S'adressant à demi-voix à don Fadrique.)

Fadrique, allez, qu'il vienne!
Et qu'il partage avec la reine
Un bonheur qui n'est rien sans lui!

(Don Fadrique s'incline et sort.)

FERDINAND, prenant la couronne des mains du grand inquisiteur, s'approche de Jeanne, qui s'incline et fléchit le genou.

Jeanne, de ta mère Isabelle
Reçois la couronne et, comme elle,
Fais toujours siéger près de toi
L'honneur, la justice et la foi!

(Ferdinand pose la couronne sur le front de Jeanne qui se relève.)

LES CHEVALIERS, tirant leurs épées.

L'honneur!

LES CONSEILLERS DE CASTILLE.

La justice!...

LES INQUISITEURS.

Et la foi!

(Jeanne étend la main, comme pour prononcer le serment qu'on lui demande et elle se dispose à monter les premières marches du trône qui est placé à gauche; en ce moment un Maure s'élance de la foule du peuple et s'adresse à la reine.)

ABEN-HASSAN.

Justice! ô reine, et de toi je l'implore!

JEANNE.

Nous la devons à tous! parle!

ABEN-HASSAN.

Je suis un Maure,
Un des nouveaux sujets à ton sceptre soumis!
Mais ta mère Isabelle avait ici promis

De nous laisser nos palais, nos richesses,
Nos biens!... Parmi ces biens, l'honneur est-il compris ?

JEANNE.

Oui, sans doute !

ABEN-HASSAN.

Malgré ces royales promesses,
On m'a ravi ma fille, Aïxa, mon enfant !

JEANNE.

Qui donc?

ABEN-HASSAN.

Un Espagnol, seigneur noble et puissant !

JEANNE, vivement.

Quel est son nom?

ABEN-HASSAN.

Je l'ignore,
Mais je connais ses traits!

JEANNE.

Pour mon couronnement,
Tous les grands de ma cour viendront prêter serment;
Tiens-toi là, près de moi, quelques instants encore;
En le voyant, tu le désigneras!
Je t'ai promis justice, ô Maure, et tu l'auras !

LE CHŒUR.

Vive à jamais la reine !
Saluons par nos vœux
La noble souveraine
Que nous donnent les cieux!

(La reine monte sur son trône et s'assied près du roi Ferdinand son père. Aben-Hassan se tient debout sur la première marche du trône. Pendant le chœur précédent, plusieurs grands d'Espagne sont successivement entrés et sont venus s'incliner devant la reine; Aben-Hassan les a tous regardés avec attention. Enfin paraissent au fond du théâtre don Philippe et don Fadrique entourés d'une suite brillante et nombreuse. Aben-Hassan, qui est toujours debout près de la reine, s'écrie :)

ABEN-HASSAN.

Ce traître... ce perfide... ah! je l'ai vu d'ici!

JEANNE, à demi-voix.

Nomme-le!... ne crains rien! nomme-le!

ABEN-HASSAN, montrant don Philippe qui dans ce moment s'est approché et s'incline devant la reine.

Le voici!!

(Tout le monde pousse un cri d'étonnement, et Jeanne, hors d'elle-même, descend vivement les marches du trône.)

JEANNE, au bord du théâtre.

(La musique exprime à l'orchestre les premiers symptômes de la folie.)

Quelle fièvre en mon sang circule!
Quel feu me dévore et me brûle!
(Portant la main à son cœur.)
Ah! c'est l'enfer et ses tourments!
(Portant la main à son front.)
Qui viennent égarer mes sens!

FERDINAND, qui l'a suivie des yeux avec terreur.

Elle est perdue!

DON FADRIQUE, de même et à part.

Ah! n'importe à quel prix,
Sauvons-la, je l'ai promis!

JEANNE, qui a saisi avec un mouvement convulsif la main d'Aben-Hassan et qui l'entraîne.

Réponds!... celui par qui ta fille fut séduite...

DON FADRIQUE, s'avançant vivement.

C'est moi, reine!

ABEN-HASSAN, JEANNE et DON PHILIPPE, avec étonnement.

Qu'entends-je?

DON FADRIQUE, montrant don Philippe qui veut le désavouer.

Et son seul crime, à lui,
Est d'avoir protégé les amours d'un ami.
Oui, c'est dans mon castel, où je l'avais conduite,

(Montrant Aben-Hassan.)
Qu'il a trouvé sa fille!...

JEANNE, vivement, à Aben-Hassan.

Est-il vrai?

(Montrant don Fadrique.)
C'est chez lui?...

ABEN-HASSAN.

Oui, reine, et quel qu'il soit, il doit être puni!

JEANNE, à qui la raison vient de revenir.

Soudain a brillé dans mon âme
Un rayon de céleste flamme.
Au mal brûlant que j'éprouvais
Succèdent le calme et la paix!
(S'adressant à don Fadrique d'un air de reproche.)
Quoi! don Fadrique, vous!... vous! la loyauté même!
(Montrant Aben-Hassan.)
Lui dérober sa fille!

DON FADRIQUE, à part, avec indignation.

Et rougir à ses yeux!

JEANNE, à don Fadrique, avec douceur.

Vous aimez donc la belle Aïxa... qui vous aime?

ABEN-HASSAN.

Pour notre honte, hélas!

JEANNE.

Cette honte, je veux
Qu'un hymen glorieux l'efface et la répare!

DON PHILIPPE, vivement et avec jalousie.

Jamais! jamais!

JEANNE, vivement.

Pourquoi?

DON PHILIPPE, avec embarras.

Dieu même les sépare!

JEANNE.

L'amour les réunit !... Aïxa, croyez-moi,
De celui qu'elle adore embrassera la foi !

ABEN-HASSAN, à part.

Jamais ! jamais !

JEANNE, le regardant.

Telle est ma loi !

Ensemble.

JEANNE, à part.

O Dieu tutélaire,
Ta loi qui m'éclaire
Peut sur cette terre
Unir ces amants !
(A Aben-Hassan.)
Que l'on m'obéisse !
A tes vœux propice,
J'ai promis justice,
Et tiens mes serments.

ABEN-HASSAN, à part.

O Dieu de mes pères,
O toi qui m'éclaires !
Tu vois nos misères,
Tu vois nos tourments!
Loin que s'accomplisse
Pareil sacrifice,
Que plutôt périsse
La loi des croyants !

FERDINAND, à part.

O Dieu tutélaire,
Daigne entendre un père !
Que ta flamme éclaire
Mon pas chancelant !
O bonté propice,
Sois ma protectrice

Et du précipice
Sauve mon enfant !

DON FADRIQUE, regardant la reine.

O Dieu tutélaire,
Que rien ne l'éclaire !
Cachez ce mystère
A son cœur aimant !
(A part.)
O nouveau supplice !
Dieu, sois-moi propice,
Et fais que je puisse
Tenir mes serments.

DON PHILIPPE, à part.

O toi qui m'es chère !
Toi qui sur la terre,
Triste et solitaire,
Pleures et m'attends !
Qu'en proie au supplice,
Ici je périsse
Avant que je puisse
Trahir mes serments !

LE CHŒUR.

Reine auguste et chère,
Qu'un Dieu tutélaire
T'inspire et t'éclaire,
Et dans tous les temps
Que sa main propice
Guide ta justice
(Montrant Aben-Hassan.)
Et livre au supplice
Tous ces mécréants !

DON PHILIPPE, à part.

Pour feindre plus longtemps j'ai fait un vain effort !

(A don Fadrique en lui serrant la main.)
Merci !... mais cette ruse et m'indigne et m'offense.
Plutôt la vérité !...

DON FADRIQUE, à demi-voix.

Silence !
(Lui montrant la reine.)
La vérité pour elle, c'est la mort!

Ensemble.

JEANNE.

O Dieu tutélaire,
Ta loi qui m'éclaire
Peut sur cette terre
Unir ces amants !
(A Aben-Hassan.)
Que l'on m'obéisse !
A tes vœux propice,
J'ai promis justice,
Et tiens mes serments.

ABEN-HASSAN.

O Dieu de mes pères,
O toi qui m'éclaires !
Tu vois nos misères
Tu vois nos tourments!
Loin que s'accomplisse
Pareil sacrifice,
Que plutôt périsse
La loi des croyants !

FERDINAND.

O Dieu tutélaire,
Daigne entendre un père !
Que ta flamme éclaire
Mon pas chancelant !

O bonté propice,
Sois ma protectrice
Et du précipice
Sauve mon enfant!

DON FADRIQUE, regardant la reine.

O Dieu tutélaire,
Que rien ne l'éclaire.
Cachez ce mystère
A son cœur aimant!
(A part.)
O nouveau supplice!
Dieu, sois-moi propice,
Et fais que je puisse
Tenir mes serments.

DON PHILIPPE, à part.

O toi qui m'es chère!
Toi qui sur la terre,
Triste et solitaire,
Pleures et m'attends!
Qu'en proie au supplice,
Ici je périsse
Avant que je puisse
Trahir mes serments!

LE CHŒUR.

Reine auguste et chère,
Qu'un Dieu tutélaire
T'inspire et t'éclaire,
Et dans tous les temps
Que sa main propice
Guide ta justice
(Montrant Aben-Hassan.)
Et livre au supplice
Tous ces mécréants!

(Don Fadrique entraîne don Philippe qui veut parler à la reine. Celle-ci, remontée sur son trône, reçoit les hommages des autres seigneurs; puis commence la cérémonie du baise-main pendant que le peuple entoure Jeanne de ses cris et de ses témoignages d'amour. A droite, sur le devant du théâtre, Aben-Hassan et plusieurs Maures forment un groupe qui, du geste, menacent don Fadrique.)





ACTE TROISIÈME

Une salle d'armes dans le palais de don Philippe à Grenade. — Plusieurs trophées d'armes sont disposés autour de l'appartement; sur l'un, à gauche, sont écrits ces mots : *Armure du Cid;* sur un autre, à droite : *Armure de la reine Isabelle.*

SCÈNE PREMIÈRE.

AIXA, seule.

Dans ce palais où j'ai suivi ses pas,
Je l'attends vainement!... Pourquoi m'a-t-il quittée?
Son front me semblait sombre et son âme agitée!
Ah! s'il est malheureux, pourquoi ne vient-il pas?

AIR.

Pour lui, de mon vieux père,
Pour lui, de nos amis
J'ai bravé la colère,
Plus encor!... le mépris!
Et l'ingrat me délaisse!
Et déjà je l'attends!
Alors que ma tendresse
Invoque ses serments!

Reviens! je t'appelle!

Prends pitié de celle
Que ton cœur fidèle
Jura de sauver!
Viens par ta présence
Calmer ma souffrance!
Hormis ton absence,
Je puis tout braver!
(Regardant autour d'elle.)
De nos bois obscurs le silence
Valait mieux que l'éclat de ce riche palais.
Tes trésors, ton nom, ta naissance,
Je les ignore encore, et sans eux je t'aimais.

Reviens! je t'appelle!
Prends pitié de celle
Que ton cœur fidèle
Jura de sauver!
Viens par ta présence
Calmer ma souffrance!
Hormis ton absence,
Je puis tout braver!
(Avec joie.)
Ah! c'est lui! je l'entends.

SCÈNE II.

ABEN-HASSAN, AIXA.

AÏXA, avec effroi.
Mon père!...
(Tombant à genoux.)
Grâce! grâce!

ABEN-HASSAN, froidement.
Jusqu'au palais du séducteur
Nos compagnons ont suivi votre trace!

Et le lâche par qui me fut ravi l'honneur
De son crime à nos yeux se vante avec audace !
Mais parent de la reine...

AÏXA.

O ciel!

ABEN-HASSAN.

Il est trop grand pour être criminel !

DUO.

La reine qui me doit vengeance,
La reine qui devait punir,
Donne au crime sa récompense,
Et tous deux prétend vous unir !

AÏXA, avec joie.

O bonheur ! ô douce espérance
Que Dieu promet au repentir !
Quoi ! la reine, dans sa clémence,
Prétend tous les deux nous unir !

ABEN-HASSAN, avec amertume.

Mais avant d'aspirer à cette noble chaîne,
Il te faut renier et ton culte et ta foi !
Fille du Maure, il faut jurer d'être chrétienne !...
(Avec force.)
L'oseras-tu ?

AÏXA.

Mon Dieu ! prenez pitié de moi

ABEN-HASSAN.

Mieux vaut gémir victime
D'un déshonneur cruel,
Que d'effacer son crime
Par un crime éternel !
Maudite sur la terre,
A qui porter tes vœux,
Si Dieu, dans sa colère,
Te ferme aussi les cieux?

AÏXA, avec désespoir.

Eh bien! qu'un même arrêt à jamais nous rassemble!

ABEN-HASSAN.

Qu'entends-je! et quelle impiété!

AÏXA.

Heureux ou malheureux ensemble!
Et pour l'éternité!

Ensemble.

ABEN-HASSAN.

Ta bouche blasphème
Le juge suprême,
Qui va sur toi-même
Abaisser son bras!
Avec qui m'offense
Jamais d'alliance!
A nous la vengeance,
A lui le trépas!

AÏXA.

Je peux tout s'il m'aime!
Je m'offre moi-même
Au juge suprême
Qui veut son trépas!
Quand cette alliance
Répare une offense,
O Dieu de clémence,
Tu pardonneras!

ABEN-HASSAN, la prenant par la main avec force et lui parlant à demi-voix.

Des chrétiens, dont ton cœur veut partager le sort,
Nous avons tous juré la mort!
Dès ce soir, au sein de leurs fêtes
Et dans l'ivresse du plaisir,
Sous nos coups rouleront leurs têtes...

(Retenant Aïxa qui fait un pas pour sortir.)

Ah! n'espère pas l'avertir!
Je ne te quitte plus!...

AÏXA.

Ah! je me sens frémir!

Ensemble.

AÏXA.

Désespoir extrême!
Perdre ce que j'aime!
Complice moi-même
D'un tel attentat!
O Dieu de clémence!
Ta sainte croyance
Proscrit la vengeance
Et l'assassinat.

ABEN-HASSAN.

Tu le vois toi-même,
Ce juge suprême
Que ta voix blasphème,
Vient d'armer nos bras!
Avec qui m'offense
Jamais d'alliance!
A nous la vengeance!
A lui le trépas!

SCÈNE III.

LES MÊMES; DON ALVAR, puis PLUSIEURS MAURES.

DON ALVAR, saluant Aïxa, à qui il présente un billet.

A la belle Aïxa, de la part de mon maître!

ABEN-HASSAN, passant près de lui et lui arrachant le billet des mains.

Que viens-tu faire ici?

DON ALVAR, tirant son épée.

Punir les insolents!

ABEN-HASSAN, *à haute voix, se tournant vers la porte à droite.*

A moi, mes compagnons !

(*Plusieurs Maures paraissent et entourent don Alvar qu'ils désarment et dont ils compriment les cris.*)

Commencez par ce traître
Le châtiment de nos tyrans !

(*Quelques Maures entraînent don Alvar et disparaissent avec lui.*)

AÏXA, *s'élançant près de son père.*

Eh quoi ! souffrirez-vous qu'il meure ?...

ABEN-HASSAN, *ouvrant la lettre sans lui répondre.*

Lisons !... « Mon Aïxa ! ! »

AÏXA, *à son père qui la regarde avec indignation.*

Mon père !

ABEN-HASSAN, *continuant à lire.*

« En ma demeure
« Ne reste pas !... La reine aujourd'hui s'y rendra !
« Suis cet ami, qui sur toi veillera !
« Je t'attendrai ce soir et vers la sixième heure
« Aux souterrains de l'Alhambra ! »

LES MAURES.

Aux souterrains de l'Alhambra
Ce soir !... Nous y serons !

Ensemble.

ABEN-HASSAN et LES MAURES, *à Aïxa.*

Tu le vois toi-même,
Ce juge suprême
Que ta voix blasphème
Le livre à nos bras !
Oui, notre croyance
Défend la clémence ;
A nous la vengeance,
A lui le trépas !...

AÏXA.

Désespoir extrême,
Perdre ce que j'aime,
Complice moi-même
D'un tel attentat !
O Dieu de clémence !
Ta sainte croyance
Défend la vengeance
Et l'assassinat !

(Aben-Hassan et les Maures sortent en entraînant Aïxa par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

DON PHILIPPE, entrant par le fond à gauche précédé de ses pages qu'il renvoie.

CAVATINE.

Non, plus de chaînes,
De craintes vaines,
Adieu les reines !
Adieu la cour !
Qu'enfin ma vie
Soit embellie
Par la folie
Et par l'amour !

Oui, l'abuser, c'est m'avilir !
Je vais lui dire : « O noble dame,
« Sur mon cœur règne le plaisir
« Comme la vertu sur votre âme ;
« Le bonheur nous fuit comme époux...
« Pour le trouver séparons-nous ! »

Oui, plus de chaînes,
De craintes vaines,
Adieu les reines,

Adieu la cour !
Qu'enfin ma vie
Soit embellie
Par la folie
Et par l'amour !

SCÈNE V.

DON PHILIPPE, JEANNE, entourée de PLUSIEURS SEIGNEURS du Conseil de Castille et du GRAND INQUISITEUR.

DON PHILIPPE.

C'est elle ! Allons, par générosité,
A tous les deux rendons la liberté !

DUO.

Je voulais vous parler, ô reine !

JEANNE, avec une émotion qu'elle cherche à cacher.

Et moi de même !

DON PHILIPPE.

D'un important sujet !

JEANNE.

C'est aussi mon dessein !

(Montrant les seigneurs qui l'entourent.)
Au roi, mon père, ainsi qu'à mon conseil suprême
Je viens de déclarer mon ordre souverain !

DON PHILIPPE, souriant.

Parlez ! et j'y souscris d'avance !

JEANNE, avec dignité et tendresse.

Reine, ai-je dit, je veux que mon époux soit roi !
Du trône je descends, s'il n'y monte avec moi !

DON PHILIPPE, stupéfait.

Qu'entends-je?

JEANNE, avec joie.

Ils t'ont juré serment d'obéissance,
Et ce serment... mon ami, mon époux,
Je te l'apporte heureuse et satisfaite !
(Avec fierté.)
Roi de Castille...

DON PHILIPPE, à part.

O ciel !

JEANNE.

Commande à tous !
(Fléchissant le genou pendant que les membres du conseil s'inclinent.)
A commencer par moi, ta première sujette !

DON PHILIPPE, se précipitant pour la relever.

Jeanne !... que faites-vous ?

Ensemble.

DON PHILIPPE, à part.

Quoi ! sa main m'accable
De nouveaux bienfaits !
Et moi, misérable,
Moi !... je l'outrageais !
Mon cœur infidèle
Veut rompre nos nœuds,
Et je crains vers elle
De lever les yeux !

JEANNE, faisant signe aux membres du conseil de s'éloigner.

O joie ineffable !
Bonheur sans regrets !
Ce sceptre m'accable,
Je te le remets !
Ta reine t'appelle
Sur ce trône heureux,
Sans attraits pour elle,
S'il n'est à nous deux !

DON PHILIPPE, baissant la tête.

Non, Jeanne, cet honneur insigne
Je ne puis l'accepter!... Non, je n'en suis pas digne!

JEANNE, étonnée.

Et pourquoi donc?... réponds!

DON PHILIPPE, avec embarras.

Comment
M'acquitter jamais?

JEANNE.

En m'aimant!
Si je te donne
Une couronne,
Ne m'as-tu pas donné ton amour et ta foi!
Qui de nous deux doit à l'autre, dis-moi?
Et puis...

ROMANCE.

Premier couplet.

Mon existence à moi, mon bien suprême,
C'est ton amour!... Et, trésors superflus,
Oui, les honneurs, l'éclat du diadème
Ne seraient rien, si tu ne m'aimais plus!

Deuxième couplet.

Ah! que ces nœuds dont le charme nous lie,
Mon bien-aimé, ne soient jamais rompus!
Car, vois-tu bien, ma raison et ma vie...
Je perdrais tout, si tu ne m'aimais plus!
Oui, je le sens, la raison et la vie
Je perdrais tout, si tu ne m'aimais plus!

Ensemble.

JEANNE.

O seul objet de ma pensée!
Si par toi j'étais délaissée,

Pour moi, mieux vaudrait de ta main
Plonger le poignard dans mon sein !

DON PHILIPPE, à part.

Chassons une horrible pensée !
A la fois ingrat, inhumain !
J'allais, dans ma rage insensée,
Plonger le poignard dans son sein.
(A part et priant.)
O Dieu puissant ! sois-moi propice !
Tu vois quels remords sont les miens !
Soutiens-moi !... Que mon sacrifice
Puisse enfin égaler les siens !
(Haut et courant à Jeanne.)
Jeanne !... Jeanne... écoute-moi !
(Avec égarement.)
Je t'aime !... Je t'aime,
Et n'aime que toi !
Oui, que le Dieu suprême,
Dont j'adore la loi,
Me frappe d'anathème
Si je trahis ma foi,
Car je t'aime, je t'aime
Et n'aimerai que toi !

JEANNE.

O délices suprêmes !
Ces mots, redis-les moi !
Oui, tu m'aimes, tu m'aimes...
Et moi seule ai ta foi !
(Levant les mains au ciel.)
Ah ! ce bonheur extrême,
Mon Dieu, je te le doi,
Et jusqu'à la mort même
Je bénirai ta loi !

(On entend sonner six heures.)

JEANNE, s'arrachant des bras de don Philippe.

L'*Angélus* que je viens d'entendre!

(Elle tombe à genoux et prie.)

DON PHILIPPE, tressaillant et à part.

La sixième heure!... ô ciel! Aïxa va m'attendre!

(Montrant Jeanne qui est à genoux et qui prie.)

Et pourtant mon serment...

(Avec force.)

Je le tiendrai, mon Dieu!!

(Regardant vers la droite.)

Mais tremblante... elle attend!!... Près d'elle il faut me rendre
Mais pour lui dire, hélas! un éternel adieu!

(Haut et se retournant vers Jeanne.)

Oui... oui, c'est là mon seul vœu!

Ensemble.

DON PHILIPPE.

Je t'aime! je t'aime
Et je n'aime que toi!
Oui, que le Dieu suprême,
Dont j'adore la loi,
Me frappe d'anathème
Si je trahis ma foi!...
Car je t'aime, je t'aime
Et n'aimerai que toi!

JEANNE.

O délices suprêmes!
Bonheur nouveau pour moi!
Oui tu m'aimes, tu m'aimes
Et moi seule ai ta foi!
Ah! ce bonheur extrême
Mon Dieu, je te le doi,
Et jusqu'à la mort même
Je bénirai ta loi!

(Don Philippe s'arrache des bras de Jeanne et sort en courant par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

JEANNE, seule et avec exaltation.

Je suis aimée !... Orgueil du diadème
Vous n'êtes plus rien pour mon cœur !
Je suis aimée !... O saintes du ciel même,
Portez envie à mon bonheur !

SCÈNE VII.

JEANNE, FERDINAND, entrant d'un air agité.

JEANNE.

Mon père, qu'avez-vous ?
(Écoutant.)
Quels cris soudain s'élèvent ?

FERDINAND.

Ce sont les cris de ce peuple en courroux ;
Nos anciens ennemis, les Maures se soulèvent !

JEANNE, froidement.

Eh bien !... aucun danger ! Philippe est avec nous,
Il saura nous défendre !

FERDINAND.

En vain ma voix l'appelle,
Il n'est plus au palais ! Il venait d'en sortir !

JEANNE, avec effroi.

Pour courir au milieu de ce peuple rebelle...
Suivons ses pas ! Volons le secourir !

SCÈNE VIII.

FERDINAND, JEANNE, DON FADRIQUE, suivi d'une troupe de CHEVALIERS.

DON FADRIQUE, à Jeanne.

Arrêtez ! arrêtez !... Les Maures en furie
Entourent ce palais !... Pour sauver votre vie,
Nous avons traversé leurs rangs !

JEANNE, courant à don Fadrique dont la main est ensanglantée.

Blessé ! blessé !

DON FADRIQUE.

Qu'importe !

(Montrant ses compagnons.)

Les guerriers qui marchent à ma suite
Sauront mourir, ou bien protéger votre fuite.

JEANNE, avec force.

Fuir !... alors que pour nous Philippe est menacé !
Fuir !... quand il combat ! Non, marchons à son secours !
C'est à nous de défendre et son trône et ses jours !

(S'approchant du trophée d'armes qui est au fond à droite, et tirant du fourreau une épée.)

Glaive pieux que ma mère Isabelle
Portait jadis dans les combats !
Vaillante épée, effroi de l'infidèle,
Viens encor, viens armer mon bras !

(Aux chevaliers qui l'entourent.)

Ah ! je lis dans vos yeux l'ardeur qui vous enflamme !

(Allant tour à tour à chacun d'eux.)

Vous combattrez pour moi !... Vous me défendrez tous !
Je ne suis qu'une faible femme,
Mais je saurai marcher et mourir avec vous !...
A moi, mes Castillans !... à moi, vaillants soldats !
Votre reine vous appelle !

Et le glaive d'Isabelle
Vous conduit aux combats !

LES CHEVALIERS.

En avant, Castillans ! l'honneur arme nos bras !
Notre reine nous appelle !
Et le glaive d'Isabelle
Nous conduit aux combats !

JEANNE, avec enthousiasme, au milieu de ses chevaliers qui viennent tous de tirer l'épée.

Glaives, étincelez !... sonnez, nobles clairons !
Que le Dieu des chrétiens guide nos bataillons !
(A Ferdinand qui étend les mains sur elle.)
Bénissez-moi, mon père !
(Aux chevaliers.)
Et maintenant, marchons !

(Elle s'élance vers la porte du fond. Don Fadrique, Ferdinand et tous les chevaliers la suivent en déployant leurs étendards et en agitant leurs épées.)





ACTE QUATRIÈME

Une des salles souterraines de l'Alhambra. — A droite, un large escalier, et, sur le premier plan, l'entrée d'une voûte. Au fond, à gauche, d'autres souterrains.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE, seul.

Déjà la sixième heure au vieux donjon du Maure,
A sonné dès longtemps!... et je suis seul encore!
Aïxa ne vient pas; et j'ai cru, de ces lieux,
Entendre au loin des cris confus, tumultueux!...
Erreur!...

(Regardant autour de lui.)

De l'Alhambra souterrain solitaire,
Par le temps respecté, mais non pas par la guerre,
Où le vaincu fuyait le courroux des vainqueurs,
Je viens vous confier mes remords et mes pleurs!

ROMANCE.

Premier couplet.

O toi qu'un amoureux délire
Conduit vers moi,

Je t'attends!... et c'est pour te dire :
Reprends ta foi!
Amour dont je combats la flamme,
Rêves si doux,
L'honneur l'ordonne... de mon âme
Éloignez-vous!

Deuxième couplet.

A toi seule, ô ma noble Jeanne,
A toi mon sort!
Et pourtant une ardeur profane
Me brûle encor!
Image en traits de feu tracée,
Regards si doux...
L'honneur le veut... de ma pensée
Éloignez-vous!
Oui, pour jamais éloignez-vous!

SCÈNE II.

PHILIPPE, AIXA, descendant vivement l'escalier à droite.

AÏXA, apercevant Philippe.

C'est lui!...

(Courant à Philippe.)

Fuyez, redoutez leur vengeance,
Plus terrible à présent que jamais!

PHILIPPE, étonné.

Que dis-tu?

AÏXA.

Du triomphe un instant ils ont eu l'espérance;
« Liberté, » criaient-ils!... et le peuple éperdu
Se dispersait tremblant devant l'Abencerage!

PHILIPPE.

Et je n'étais pas là! Courons!...

AÏXA, le retenant.

Vain avantage !...
Les chrétiens fuyaient tous !... Une femme soudain
Paraît, le casque en tête et l'épée à la main.
C'était la reine !

PHILIPPE.

O ciel !

AÏXA.

« Suivez-moi, disait-elle,
« A la gloire, au martyre !... » Et nos soldats surpris,
A son armure, ont cru voir Isabelle !
Devant elle tremblants, comme ils tremblaient jadis,
En désordre, ils se sont dispersés par la ville,
Espérant dans ces lieux rencontrer un asile ;
Mais par les Espagnols, par Jeanne poursuivis...
(Écoutant du côté de l'escalier.)
Entendez-vous au loin et leurs pas et leurs cris?
Ils viennent !

PHILIPPE.

C'est à moi de braver leur furie.

AÏXA.

Mon père est avec eux ! craignez son bras vengeur !

PHILIPPE.

Que m'importent mes jours !

AÏXA.

Mais moi ! mais mon honneur !
(Lui montrant l'entrée de la voûte à droite.)
Là !... dans ce souterrain !... Ah ! je vous en supplie !
(Se jetant à ses genoux.)
C'est moi que vous sauvez !... me refuserez-vous ?
(Philippe entre dans le souterrain à droite.)

SCÈNE III.

AIXA, traversant le théâtre pendant que ABEN-HASSAN et LES MAURES en désordre descendent par l'escalier à droite, tenant à la main des flambeaux.

AÏXA.

Je suis seule à présent exposée à leurs coups!
Je les attends!...

(Elle s'arrête à gauche, cachée par des ruines.)

ABEN-HASSAN et LES MAURES.

En vain vous l'emportez encore,
Dieux infernaux!
Dieux chrétiens, qui livrez le Maure
A ses bourreaux!
Que par nous ce palais s'embrase!...
Fiers et contents,
Si, nous écrasant, il écrase
Tous nos tyrans!

(Des cris de victoire se font entendre. Des Maures paraissent au haut de l'escalier à droite, fuyant devant les Espagnols. Aben-Hassan et ses compagnons, agitant leurs flambeaux, se précipitent dans les souterrains pour incendier le palais. Aïxa, sortant des ruines où elle était cachée, veut suivre son père, mais ses forces l'abandonnent. Cédant à son émotion et à son effroi, elle tombe évanouie sur une pierre au fond du théâtre.)

SCÈNE IV.

AIXA, évanouie; DON FADRIQUE et LES CHEVALIERS DE CASTILLE, descendent l'escalier à droite; JEANNE, le casque en tête, l'épée à la main et ceinte de la cuirasse d'Isabelle, paraissant au milieu d'eux.

Ensemble.

DON FADRIQUE et LE CHOEUR.

Victoire! hosanna! victoire!

A notre reine en est la gloire!
Amis, c'est elle dont le bras
Nous a guidés dans les combats!

JEANNE.

Victoire! hosanna! victoire!
Dieu des chrétiens, à toi la gloire!
Oui, toi seul, le Dieu des combats,
As guidé mon cœur et mon bras!

(Don Fadrique et plusieurs chevaliers se dirigent vers les caveaux du fond pour achever la défaite des Maures, les autres restent près de la reine.)

JEANNE, s'avançant au bord du théâtre.

O Philippe! ô mon noble époux!
J'ai conservé, j'ai sauvé ta couronne,
Et de nouveau, pour moi quel prix plus doux?
Mon cœur te l'offre et te la donne!

(Jeanne et ses chevaliers remontent le théâtre pour suivre don Fadrique, dans ce mouvement ils démasquent Aïxa toujours évanouie sur le banc de pierre au fond, à gauche.)

JEANNE, apercevant Aïxa et s'approchant d'elle.

Ah!... quelle est cette pauvre enfant
Évanouie... et respirant à peine?...
(Lui prodiguant des soins.)
Elle revient à la vie!... oui vraiment...
Elle lève vers moi ses yeux!
(A Aïxa qui la regarde.)
Je suis la reine!
Rassure-toi!

AÏXA, avec joie.

La reine! ô Dieu puissant!
(A part et regardant du côté du souterrain à droite.
Il est sauvé!

JEANNE, l'interrogeant avec bonté.

Qui donc es-tu?

AÏXA.

La fille
Du Maure Aben-Hassan!

JEANNE.

La charmante Aïxa,
Que le grand maître de Castille,
Notre noble cousin, par amour enleva !
(A Aïxa qui fait un geste de crainte et de honte.)
Il nous l'a dit !... je sais sa tendresse et la tienne :
J'ai juré devant Dieu, si tu deviens chrétienne,
De vous unir !...
(Souriant.)
C'est à toi maintenant
De contraindre la reine à tenir son serment !

SCÈNE V.

LES MÊMES ; DON FADRIQUE, sortant du souterrain du fond, à gauche, suivi de ses chevaliers.

DON FADRIQUE, vivement à la reine.

Ce palais qu'ils voulaient livrer à l'incendie
Est désormais à l'abri de leurs coups !
Leurs chefs audacieux, faits prisonniers par nous,
Attendent votre arrêt !

JEANNE, avec dignité.

Qu'on épargne leur vie !
Oublions de punir !
(Se retournant vers don Fadrique avec bonté.)
Non de récompenser !
Quand je dois la victoire à ton bras héroïque,
De t'en payer le prix mon cœur doit s'empresser !
(Prenant par la main Aïxa.)
Je te donne Aïxa, qui t'aime, ô don Fadrique !

AÏXA, le regardant avec étonnement.

Don Fadrique !... grands Dieux !

JEANNE, le lui montrant.

Ton amant ! ton mari !

AÏXA.

O reine, on vous abuse !

JEANNE, stupéfaite.

O ciel !

AÏXA.

Ce n'est pas lui !

Ensemble.

JEANNE, à don Fadrique.

D'où vient cette imposture,
Cette mortelle injure?
O chevalier parjure,
Pourquoi m'abusiez-vous ?
L'amitié m'abandonne !
(Se retournant vers les chevaliers.)
Le doute m'environne !
Oui, mon cœur vous soupçonne,
Et vous méprise tous !

DON FADRIQUE.

Ah ! pour moi quelle injure !
O nouvelle blessure,
Dont en vain je murmure !
Pour elle taisons-nous !
Le doute l'environne !
Craignons, tout me l'ordonne,
Que son cœur ne soupçonne
Le crime d'un époux !

AÏXA, à don Fadrique.

D'où vient cette imposture
Dont mon honneur murmure ?
O chevalier parjure,
Pourquoi l'abusiez-vous ?
Quel danger m'environne ?
Je tremble, je frissonne !

(A la reine.)
A vous, je m'abandonne,
Reine, protégez-nous !

LE CHŒUR.

D'où vient cette imposture,
Cette mortelle injure ?
A la reine parjure,
Qu'il craigne son courroux !
(Regardant Aïxa.)
Noble et belle personne
Dont la beauté rayonne,
Trop heureux qui lui donne
Son nom aux yeux de tous.

JEANNE, s'adressant à Aïxa.

L'amant qui se glissait dans ton humble chaumière...

AÏXA, montrant don Fadrique.

Ce n'est pas lui !

JEANNE.

Celui qui t'a ravie à l'amour de ton père...

AÏXA, même jeu.

Ce n'est pas lui !

JEANNE.

Enfin dans son château celui qui t'a menée ?

AÏXA.

Ce n'est pas lui !

JEANNE, regardant don Fadrique avec colère.

Il l'a juré pourtant... Serais-je environnée
De trahisons ?
(A don Fadrique.)
Et toi, n'es-tu qu'un faux ami ?

DON FADRIQUE, voulant se jeter à ses genoux.

O reine ! écoutez-moi...

JEANNE, sévèrement.

Silence

On ne m'abuse plus !

(A Aïxa.)

Demeurez, Aïxa.

(A don Fadrique.)

Et vous sortez de ma présence.

(A tous ses chevaliers.)

Éloignez-vous.

DON FADRIQUE, à part, regardant Jeanne avec douleur.

Mon Dieu ! protégez-la !

Ensemble.

JEANNE.

D'où vient cette imposture,
Cette mortelle injure ?
O chevalier parjure,
Pourquoi m'abusiez-vous ?
(Se retournant vers les chevaliers.)
Le doute m'environne !
Oui, mon cœur vous soupçonne
Et vous méprise tous !

DON FADRIQUE.

Ah ! pour moi quelle injure !
O nouvelle blessure,
Dont en vain je murmure !
Pour elle taisons-nous !
Le doute l'environne !
Craignons, tout me l'ordonne,
Que son cœur ne soupçonne
Le crime d'un époux !

AÏXA.

D'où vient cette imposture
Dont mon honneur murmure ?
O chevalier parjure,

Pourquoi l'abusiez-vous ?
Quel danger m'environne ?
Je tremble, je frissonne !
(A la reine.)
A vous je m'abandonne,
Reine, protégez-nous !

LE CHŒUR.

D'où vient cette imposture,
Cette mortelle injure ?
A la reine parjure,
Qu'il craigne son courroux !
(Regardant Aïxa.)
Noble et belle personne
Dont la beauté rayonne,
Trop heureux qui lui donne
Son nom aux yeux de tous.

(Don Fadrique et tous les chevaliers sortent par les souterrains qui sont à gauche.)

SCÈNE VI.

JEANNE, AIXA.

JEANNE, prenant la main d'Aïxa et l'amenant au bord du théâtre.

Ce brillant séducteur qui, disais-tu, t'adore,
Réponds... car il y va de tes jours, Aïxa,
Quel est son rang ?... son nom ?

AÏXA.

Je les ignore !
Lui-même mieux que moi, reine, vous répondra ;
Car, redoutant des miens la vengeance inhumaine,
Je l'ai voulu dérober à leurs yeux
(Montrant l'entrée du souterrain à droite.)
Sous cette voûte sombre...

JEANNE, vivement.

Ah ! qu'il vienne ! qu'il vienne !
Je promets à l'instant de vous unir tous deux !
(Aïxa se précipite avec joie sous la voûte à droite.)

SCÈNE VII.

JEANNE, seule et tremblante.

Je tremble !... et pourquoi donc?... Quelle erreur est la mienne?
Quel absurde soupçon !
(Se rassurant.)
Oui ! ma frayeur est vaine !
(Joignant les mains.)
O Philippe ! pardon ! ... de remords j'en rougis !
(Elle tombe sur le banc de pierre qui est au fond du théâtre.)

SCÈNE VIII.

JEANNE, au fond du théâtre; PHILIPPE, sortant du souterrain à droite, tenant AIXA par la main et tournant le dos à la reine.

AÏXA.

Oui, viens ! plus de dangers ! nous allons être unis !
Car la reine l'a dit !

PHILIPPE, épouvanté.

La reine !

JEANNE, qui a descendu le théâtre, pousse à la voix de Philippe un cri déchirant.

Ah ! c'était lui !
Philippe !

AÏXA, s'éloignant de lui avec horreur.

Ah ! grand Dieu !... son mari !

Ensemble.

JEANNE, dont la raison commence à se troubler.

D'où s'élèvent ces ténèbres?
Quelle nuit autour de moi!
Quels accents, quels cris funèbres
Ont glacé mon cœur d'effroi?
(Avec explosion.)
C'est la foudre qui s'allume!
Feu du ciel!... sillons ardents!
Feu terrible, qui consume
Et dévore tous mes sens!

AÏXA.

La lueur, dans les ténèbres,
Enfin brille jusqu'à moi!
Cris terribles, cris funèbres
Qui glacez mon cœur d'effroi!
(S'adressant à Philippe.)
La vengeance en moi s'allume!
Mais, parjure à ton serment,
Le remords qui te consume
Est déjà le châtiment!

PHILIPPE.

Sombre nuit! voûtes funèbres!
A leurs yeux dérobez-moi,
Et couvrez de vos ténèbres
Mes remords et mon effroi!
Le courroux de Dieu s'allume!
Oui, sur moi son bras s'étend!
Le remords qui me consume
Est déjà le châtiment!

PHILIPPE, s'adressant à Jeanne qui ne l'écoute pas et dont la raison est déjà égarée.

Oui, tout m'accable et tout m'accuse!
Et cependant écoute-moi;

(Montrant Aïxa.)

A ses yeux je suis sans excuse,
Mais envers toi, Jeanne, envers toi,
Je ne suis pas coupable !...

JEANNE, sans l'écouter et dans le plus grand délire.

Eh quoi ! toujours le Maure
Qui, vaincu, se relève et nous défie encore !

PHILIPPE.

Jeanne ! pardonne-moi !

JEANNE, de même et avec exaltation.

Par la flamme et le fer
Il viendra nous ravir notre bien le plus cher !
Nous déchirer le cœur !... O ma mère !... par grâce,
Ma mère ! défends-moi !

PHILIPPE, qui l'entoure de ses bras.

Reviens à la raison !

JEANNE, cherchant à se dégager des bras de Philippe.

Cet ennemi perfide... il m'entoure, il m'enlace !...
Ce n'est plus par le fer, c'est par la trahison
Qu'il cherche à me frapper !

PHILIPPE, se jetant à ses genoux.

Grâce ! pitié !

JEANNE.

Non ! non !
Ils veulent me ravir cet époux que j'adore !...
Pour le défendre et pour punir le Maure,
Guide mon bras, ma mère !...

(Elle tire son poignard et frappe Philippe qui, toujours à genoux, l'entourait de ses bras. Philippe pousse un cri et tombe sanglant près d'Aïxa, qui se jette au devant de lui et le soutient. — Jeanne, avec joie, s'éloignant de Philippe et d'Aïxa.)

Ah !... Philippe est sauvé !

(Regardant son poignard avec satisfaction.)

D'un perfide ennemi ce fer l'a préservé !

Et pourtant... pourtant...
(Avec égarement.)
D'où s'élèvent ces ténèbres?
Quelle nuit autour de moi!...
Quels accents!... quels cris funèbres
Ont glacé mon cœur d'effroi!
(Regardant avec horreur le poignard qu'elle jette loin d'elle.)
C'est la foudre qui s'allume!
Feu du ciel! sillons ardents!
Feu terrible qui consume
Et dévore tous mes sens!

PHILIPPE.

Sur mes yeux quelles ténèbres!
(A Aïxa.)
Je succombe... soutiens-moi...
J'ai mérité mon châtiment!
Grâce pour elle! ô Dieu puissant!

(Jeanne s'élance vers l'escalier à droite, qu'elle remonte en courant, tandis que Philippe, sur le devant du théâtre, est tombé sans connaissance près d'Aïxa qui, agenouillée, lui prodigue ses soins. Au moment où Jeanne vient de disparaître, don Fadrique et quelques soldats sortent des souterrains à gauche et aperçoivent Philippe et Aïxa.)





ACTE CINQUIÈME

Un riche salon d'été en rotonde dans les appartements de la reine. — Le salon est ouvert et donne à l'extérieur sur les jardins de l'Alhambra et sur les montagnes de Grenade.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE est étendue sur un divan et semble dormir d'un sommeil agité. Autour d'elle sont rangées toutes ses DAMES et DEMOISELLES D'HONNEUR. — Au lever du rideau on entend sonner la cloche de la cathédrale et toutes les femmes se mettent un instant à genoux.

CHŒUR.

LES DAMES et DEMOISELLES D'HONNEUR.

La cloche sonne,
Et vers les cieux,
Sainte patronne
Portez nos vœux !
Que Dieu m'entende,
(Montrant la reine.)
Et sur ses yeux
Qu'ici descende
Sommeil heureux !

(Regardant Jeanne qui vient de prononcer quelques paroles entrecoupées.

Elle a parlé !... c'est en rêve !

Dans ses traits quelle terreur!...
Son cœur bat... et se soulève...
Et son front pâlit d'horreur!

La cloche sonne,
Et vers les cieux,
Sainte patronne
Portez nos vœux !
Vierge éternelle,
Tu vois ses maux !
Sa douleur est trop cruelle,
Rends-lui calme et repos !

Vierge éternelle,
Entends nos vœux !
Veille sur elle,
Du haut des cieux !
Du haut des cieux,
Entends nos vœux !

SCÈNE II.

LES MÊMES ; FERDINAND.

(A sa vue, les dames d'honneur s'écartent avec respect. Ferdinand s'approche de sa fille.)

FERDINAND, avec douceur.

Jeanne, ma bien-aimée, éveille-toi!

JEANNE, se levant brusquement et se serrant contre lui.

Mon père ! !
Oui ! c'est vous !... c'est bien vous !

(Pressant sa main dans les siennes.)

Laissez-moi vous toucher !
Vous regarder encor !...

(Levant les yeux au ciel.)

Merci, Dieu tutélaire !

C'était un rêve !... un rêve horrible... sanguinaire !
Que de mon souvenir rien ne peut arracher !
(Prenant son père à part au bord du théâtre.)
Je croyais voir Philippe auprès d'une rivale...
C'était dans l'ombre... et d'une main fatale
J'ai frappé !... puis un cri !... puis le sang a coulé.
(Portant la main à son front et cherchant à se rappeler un souvenir.)
Attendez ! attendez !
(S'arrêtant.)
Non... mon esprit troublé
S'égare... et malgré moi prendrait pour véritable
Une horrible imposture... un vain songe, une fable !
(Souriant.)
Je dormais !... le réveil dissipe mes terreurs !
(Des gens du palais entrent dans ce moment. — Jeanne, s'adressant à eux.)
Que le couronnement de Philippe s'apprête !
(A son père.)
J'ai voulu par moi-même en ordonner la fête.
Du cortége royal vous verrez les splendeurs !
(Aux gens du palais.)
Des danses et des chants !... des fleurs !... partout des fleurs !
Pour avertir le peuple... allez ! que l'airain tonne !
Et que la cloche sainte en nos temples résonne !
(Les hommes du palais sortent de différents côtés. — Jeanne, entendant les cloches de l'église.)
Ah ! je l'entends déjà !
(S'adressant à ses femmes.)
Que, par vous embelli,
Mon front brille en ce jour !
(Souriant.)
Non pour moi, mais pour lui !

CHŒUR.

(Pendant ce chœur les dames d'honneur posent sur le front de la reine un riche voile et une couronne d'or.)

LES DAMES et DEMOISELLES D'HONNEUR.

La cloche sonne,

Et vers les cieux,
Sainte patronne,
Portez nos vœux !
Loin de la reine,
Divin Sauveur,
Chassez la peine
Et la douleur !

Pour l'époux tendre et fidèle,
Seul objet de tous ses vœux,
Par nos soins, qu'elle soit belle !
Qu'elle brille à tous les yeux !

La cloche tinte,
Et vers les cieux,
Prière sainte,
Porte nos vœux !
Dieu que j'implore,
Viens et défends
Ses traits doux et charmants
Que la crainte altère encore !

Vierge éternelle,
Entends nos vœux !
Veille sur elle
Du haut des cieux !
Du haut des cieux,
Entends nos vœux !

(La toilette de la reine est terminée, ses femmes s'éloignent.)

SCÈNE III.

FERDINAND, JEANNE.

JEANNE.

Je n'attends plus que lui !...

(Souriant avec joie.)

Comme au jour d'hyménée,

22.

Heureux, nous marcherons tous les deux à l'autel !...

(Poussant un cri de terreur.)

Ah !...

SCÈNE IV.

FERDINAND, JEANNE, PHILIPPE, sortant de la porte à gauche, pâle, sanglant et soutenu par ses chevaliers, qui le placent sur un lit de repos à droite.

PHILIPPE.

Guidez-moi !... je veux mourir près d'elle !...

JEANNE, courant à lui.

Ô ciel !

Lui blessé !... lui mourant !... Quelle main forcenée
T'a frappé ?... réponds-moi !

PHILIPPE.

Ne le demande pas !

JEANNE.

Nomme-moi le coupable, et qu'ici son trépas...

PHILIPPE.

Non, non, pardonne-lui, comme je lui pardonne !

JEANNE, se jetant avec désespoir sur Philippe.

Mais ta vie est la mienne !

(A un des chevaliers qui est près de Philippe.)

Allez, je vous l'ordonne,
Que le traître par nous soit à l'instant connu !

SCÈNE V.

Les mêmes ; DON FADRIQUE, qui vient d'entrer pendant ces derniers mots.

DON FADRIQUE, s'adressant à la reine.

J'ai prévenu tes vœux ; devant toi, l'on amène

Et le coupable et les siens !

PHILIPPE, étonné et se soulevant avec peine.

Que dis-tu ?

DON FADRIQUE.

Dans les sombres caveaux de ce palais, ô reine,
A nos yeux s'est offert Philippe évanoui !...
Baigné dans son sang !... près de lui
Un poignard... une femme !

JEANNE.

Ah ! parle ! quelle est-elle ?

DON FADRIQUE.

La fille de notre ennemi
Du Maure Aben-Hassan !...

(Lui montrant la porte du fond.)

Et tous deux, les voici !

SCÈNE VI.

LES MÊMES; ABEN-HASSAN et AIXA, que l'on amène par le fond à gauche. Tous deux sont entourés de gardes.

SEXTUOR.

JEANNE, FERDINAND, DON FADRIQUE et LE CHOEUR.

O trahison exécrable !
Impie et lâche forfait !
La mort !... la mort au coupable !
Dieu prononce son arrêt!

PHILIPPE.

A moi seul !... moi, misérable...
La honte de ce forfait !
Dieu qui punit le coupable,
A prononcé mon arrêt !

ABEN-HASSAN et AÏXA.

Allah nous est favorable !

Allah punit le forfait!
La mort! la mort au coupable!
Dieu prononce son arrêt!

JEANNE, regardant Aïxa.

D'horreur... d'épouvante éperdue...
Devant son regard je frémis!
(Aux gardes.)
Ah! qu'on l'éloigne de ma vue!
Qu'elle meure!... je la maudis!

ABEN-HASSAN, avec enthousiasme.

Et moi, je te bénis, ma fille,
Je te bénis, au nom d'un Dieu vengeur!
Gloire te soit rendue!... En tes mains le fer brille
Pour expier ton crime et venger notre honneur!

AÏXA, froidement.

Je n'ai pas mérité votre estime, mon père!
A tant de gloire une autre a plus de droits que moi!
Une autre a frappé!

JEANNE, vivement.

Qui?

PHILIPPE, s'efforçant de parler.

Grâce!... sur ce mystère!

JEANNE.

Parle!

AÏXA, à la reine.

Je le dirai!... mais à toi seule!... à toi!

Ensemble.

JEANNE, FERDINAND, DON FADRIQUE et LE CHŒUR.

O trahison exécrable!
Impie et lâche forfait!
La mort! la mort au coupable!
Dieu prononce son arrêt!

PHILIPPE.

A moi seul, moi, misérable,
La honte de ce forfait!
C'est moi seul qui suis coupable!
Dieu prononce mon arrêt!

ABEN-HASSAN.

Le châtiment du coupable
A mon bras appartenait;
Mais Allah m'est favorable
Puisqu'il punit le forfait!

AÏXA.

Allah nous est favorable,
Allah punit le forfait!
La mort! la mort au coupable!
Dieu prononce son arrêt!

AÏXA, à la reine.

Par le Dieu tout-puissant qui bientôt me réclame,
Je jure que la main qui tantôt, devant moi,
A frappé ton époux... est la main d'une femme!

JEANNE, hors d'elle-même.

Achève!

AÏXA.

Et cette femme, ô reine, c'était toi!

JEANNE, avec indignation.

Moi!

AÏXA.

Te faut-il des preuves?... je t'en donne
(Lui remettant un poignard.)
Ce poignard est le tien!... et ce sang est à lui!

JEANNE, regardant l'arme qu'elle lui présente.

Mon poignard!
(Portant vivement la main à son front.)
Quel éclair dans la nuit a jailli?

(Courant à Philippe qui est près de mourir.)

Dit-elle vrai ?... réponds !

PHILIPPE, avec effort et lui tendant la main.

Je t'aime et te pardonne !...

JEANNE, poussant un cri terrible.

Ah !...

(Se jetant sur le corps de Philippe.)

La mort !... la mort !

PHILIPPE.

Non !... ce n'est que le sommeil.

A bientôt, Jeanne !... à bientôt... le réveil !

(Il expire. Jeanne à genoux près de lui, la tête cachée dans le sein de son mari, reste quelques instants comme absorbée dans sa douleur. Elle ne pousse pas un sanglot, elle ne prononce pas une parole. Un silence profond et terrible règne dans l'appartement. Sur un geste de Ferdinand on vient d'emmener Aben-Hassan et Aïxa. Pendant ce temps l'orchestre seul exprime, en crescendo, l'orage qui s'amasse, gronde et éclate, dans le cœur de Jeanne. Cette fois et pour toujours sa raison vient de l'abandonner ; elle se relève calme, rayonnante, et le sourire sur les lèvres. En ce moment on entend au dehors une musique vive et brillante, des airs de boléro. Ce sont les fêtes que Jeanne a commandées.)

JEANNE, avec joie.

C'est son couronnement dont la pompe s'apprête !

(Des garçons et des jeunes filles s'élancent gaiement dans la salle au son des castagnettes et des tambours de basque et s'arrêtent épouvantés au pied du lit où Philippe vient d'expirer.)

FERDINAND, leur faisant signe d'interrompre leurs danses.

Taisez-vous !

JEANNE, allant à son père.

Pourquoi donc ?

(Regardant Ferdinand qui essuie ses larmes.)

Qui fait couler vos pleurs ?

(Se retournant vers ceux qui l'entourent.)

Des danses et des chants !... des fleurs !... partout des fleurs !
Semez-les sur ses pas !... couronnez-en sa tête !

FERDINAND, à sa fille.

Ah ! ne vois-tu pas que déjà
La mort vient de saisir sa proie ?

JEANNE, avec égarement.

La mort !... non pas !... lui-même m'a dit là :
(Souriant.)
« A bientôt le réveil !... » Et jugez de ma joie
Lorsque pour me sourire, il se réveillera !
(Avec exaltation.)
Pour hâter son réveil, j'irai, moi sa compagne,
Aux portes des couvents, en cortége pieux,
Implorer tous les saints, protecteurs de l'Espagne *.

* Le voyage de la reine Jeanne promenant, de couvent en couvent, le corps de son époux, est mentionné par tous les historiens.

On lit dans Vivès et dans plusieurs chrôniques espagnoles :

« Elle resta attachée au corps inanimé de Philippe, avec la « même tendresse que s'il eût été plein de vie, et dans l'éga- « rement de son esprit, épiant l'heureux moment où il se ré- « veillerait, persuadée que cela dépendait d'un des saints de « l'Espagne ; il ne s'agissait que de trouver celui qui devait « opérer un tel miracle, en transportant le prince dans toutes « les églises du royaume.

« Folle couronnée, on vit les hauts pouvoirs de l'État se « plier à sa volonté, et le peuple, touché de compassion pour « la douleur de sa souveraine, adopter en quelque sorte sa « démence, en lui obéissant.

« Philippe, roi après sa mort, revêtu de ses habits de sou- « verain et la couronne sur le front, était étendu sur un tapis « cramoisi et porté sur une litière, enrichie des plus splen- « dides ornements, sans aucun des attributs de la mort, dont « la reine ne voulait pas reconnaître la puissance.

« Des pages portaient l'armure du prince, des écuyers con- « duisaient son cheval, des mules aux sonnettes d'or étaient « chargées de sa tente et de ses bagages de route, c'était l'ap- « pareil nouveau d'un convoi mortuaire, où l'on attend le re- « tour de la vie.

« La reine Jeanne marchait en tête du cortége ; ses vête-

En marche !... en marche !... allons !... il va rouvrir les yeux!
Que les harpes frémissent !
Que les airs retentissent
De nos hymnes joyeux !... En avant, en avant !

« ments, loin d'avoir pris l'apparence de deuil, étaient devenus « moins austères : elle avait une robe blanche, et un diadème « de brillants; mais la reine pèlerine marchait sans chaussure; « à la suite de la reine venaient les députés des États, les « membres de la Sainte-Hermandad, une longue file de moines « de tous les ordres religieux, puis le haut clergé de Tolède, « avec les croix d'or, les chapes, les bannières de brocart, « les chasubles couvertes de pierreries, ornements magnifiques « et radieux qui faisaient du convoi, non une pompe funèbre, « mais un cortége de fête; la procession allait ainsi à pas lents, « de ville en ville, de couvent en couvent, implorer la puis- « sance des saints; mais Jeanne, dans sa folie jalouse, défen- « dait expressément qu'on entrât dans les monastères de reli- « gieuses, ne voulant pas qu'aucune femme approchât de son « époux bien-aimé.

« Enfin, Jeanne, fatiguée de ses efforts insensés, revint « s'enfermer dans son palais de Tordesillas, loin du mouve- « ment des affaires et des partis qui s'agitaient alors dans le « royaume. Ne conservant de reine que le nom, elle vécut en- « fermée dans la plus austère solitude, avec le corps embaumé « de son époux, qui resta toujours le visage découvert pour « recevoir le culte idolâtre de la pauvre insensée. »

La régence fut déférée au vieux roi Ferdinand d'Aragon, père de Jeanne, et à la mort de Ferdinand, les Cortès reconnurent pour roi le fils de Jeanne et de Philippe (Charles-Quint), à la condition que si la reine, sa mère, recouvrait l'usage de sa raison, elle reprendrait seule l'exercice de l'autorité royale. En attendant, par la volonté du peuple et des Cortès, elle fut toujours censée gouverner l'Espagne conjointement avec Charles-Quint, son fils, et son nom était inséré à côté de celui du prince dans toutes ses ordonnances.

La pauvre Jeanne ne revint pas à la raison; toujours renfermée, toujours seule, elle survécut pendant quarante ans à son mari; elle mourut à Tordesillas le 13 avril 1555, âgée de

Dieu lui-même me guide et le bonheur m'attend !

(Le cortége se met en marche ; des moines enlèvent et portent le lit de repos où est étendu Philippe, d'autres moines les précèdent ; des pages, des écuyers, des seigneurs de la cour les accompagnent.)

DON FADRIQUE, au peuple, à demi-voix.

De notre reine, amis, respectons la souffrance.

FERDINAND, aux seigneurs qui l'entourent.

Ne détruisons point une erreur
Qui, même après la mort, lui laisse l'espérance
Et lui permet encor de rêver le bonheur.

(Le cortége s'arrête au milieu du théâtre ; Jeanne s'élance, s'approche de Philippe qu'elle contemple d'un air joyeux ; elle détache la couronne d'or qu'elle porte, et la place sur le front pâle de son mari.)

JEANNE.

Que le bandeau des rois par ton front soit porté,
Toi, mon roi sur la terre et dans l'éternité !

(Puis faisant signe au cortége de se remettre en marche.)

En avant ! en avant !

LE CHŒUR.

Sauve la reine, Dieu puissant !

FERDINAND et DON FADRIQUE.

Veille sur elle, Dieu puissant !

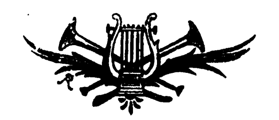
(Le cortége se remet en marche.)

soixante-treize ans, et fut inhumée dans la cathédrale de Grenade, où l'on voit encore son tombeau à côté de celui de son époux, qu'on y avait transporté de Burgos.

(Beauchamp, *Biographie universelle*.)



TABLE




INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS ·

